Le Moabi Cinéma

Blick Bassy

VISIT...



BLICK BASSY



Le Moabi Cinéma

roman

CONTINENTS NOIRS nrf GALLIMARD

BLICK BASSY



Le Moabi Cinéma

roman

CONTINENTS NOIRS nrf GALLIMARD

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

BLICK BASSY

Le Moabi Cinéma

roman

CONTINENTS NOIRS nrf GALLIMARD

À ma mère

Comment être soi dans une société où la notion de singularité est brouillée dès notre naissance. « Tu es pluriel, assume-le et tu découvriras tes différentes facettes », disait mon père.

Tempête pour deux chaussettes

Je m'appelle Boum Biboum. Mes amis et mes proches m'ont surnommé Mingri ou petit homme, à cause de ma silhouette fluette et de ma petite taille. Je suis né à Yaoundé, au Cameroun, dans une famille de seize enfants. Mon père, ancien gouverneur de province sous la colonisation française, était devenu commissaire de police dans le nouvel État indépendant. Chrétien, profondément croyant mais polygame, il avait deux femmes : ma mère et sa coépouse. Chacune lui avait donné huit enfants et elles en étaient fières. Connaissant son caractère abrasif, elles plaisantaient en disant qu'il avait été ravi de cette situation car il n'aurait ni toléré ni supporté la moindre querelle domestique causée par une inégale efficacité de sa précieuse et mâle semence.

Nous vivions à Yaoundé, au quartier Essos, plus précisément à Nkolmesseng. C'était encore une jolie bourgade champêtre. Notre imposante concession n'était entourée que de plantations de cacao, et on apercevait au loin quelques cases en toit de chaume et des villas cossues, comme la nôtre, toutes disséminées sous le bois. Ces habitations rehaussaient du charme propre aux demeures abritant des hommes importants notre colline jadis peuplée de gorilles et d'animaux sauvages. Ceux-ci fourmillaient dans une forêt primaire aux arbres géants dont les ombres immenses nous faisaient peur la nuit. Ces ombres avaient l'apparence de gigantesques créatures et leurs énormes bras menaçaient de venir nous soulever de terre, menaçaient, au cœur de la nuit, de dégager la toiture et de nous arracher à

nos lits pour nous balancer dans des mondes terrifiants. Dans cette forêt où moabis, flamboyants, orangers et baobabs rivalisaient en hauteur et en épaisseur, poussaient aussi des plantes sauvages et aromatisées que les mamans cueillaient pour assaisonner le gibier. Celui-ci ne manquait jamais à la maison. Des chasseurs lourdement armés et bottés venaient régulièrement jeter des animaux dans les grosses bassines qui se trouvaient sous la véranda. Elles collectaient les eaux de pluie, mais servaient également de récipients pour la viande qu'apportaient aussi des bouchers et des paysans. Tout cela faisait partie des cadeaux que recevait mon père, ainsi que le voulaient son rang d'officier et la tradition. Les chasseurs espéraient probablement le rendre moins regardant sur leurs excès, quand, tels des braconniers, ils pourchassaient aussi les lions et les éléphants qu'ils massacraient à l'envi. Notre domaine – appelons-le par son nom, c'est quoi même ! – était composé d'une grande maison centrale aux multiples appartements où logeaient les parents et les plus jeunes enfants ; elle était entourée de dépendances pour les domestiques et de studios pour chaque garçon, les filles logeant dans la vaste aile de la maison qui faisait face au portail et était contiguë au loft où vivaient mon père et ses deux femmes. Deux grands-parents marquèrent aussi nos jeunes années : papy Ebanda et papy Sogol. Je les respectais tous les deux. J'adorais le premier tandis que le second me fascinait.

Quand papy Ebanda débarqua, droit et sec, la barbe blanchie, les muscles moins fermes et moins fiables que jadis, car ravinés par les ans et les labeurs champêtres auxquels il s'était ardemment adonné, son homonyme, mon petit frère, lui céda sa chambre. Je l'accueillis sans chichis ni grognons et il vint interrompre le calme apparent de mon studio. Le calme ? J'exagère, car il me rejoignit dans l'art d'inventer de mauvais coups et de répandre un peu de « njoka », de vie, de mouvement, d'ardeur, partout où notre inspiration nous le suggérait. Nous exportions donc dans la concession et au-dehors ce que nous nommions l'« animation » afin de remuer les âmes que nous jugions mortes, molles ou trop engourdies par la torpeur tropicale. Grand-père

Ebanda, le veilleur flegmatique et vigilant, nous attrapait parfois, hésitant entre colère feinte et amusement maîtrisé. Il m'aimait beaucoup et, surtout, avec moi, il se souvenait qu'il avait été enfant et turbulent, même si cela datait, même si ce temps des turpitudes s'était perdu dans la nuit des nombreuses lunes qui avaient effacé, comme une gomme magique, de lointains forfaits. Que celui qui n'a pas été turbulent dans son adolescence ou incompris des adultes vienne donc nous jeter un caillou ! Il me revient que les mains naguère longues et robustes de grand-père tremblaient un peu de fureur contenue devant nos bêtises, devant nos farces, et ses doigts, recroquevillés autour du pommeau de sa canne qu'il ne lâchait presque plus – sauf pour dormir –, le secouaient frénétiquement, s'y agrippaient même, se tordant encore plus tant ils étaient devenus difformes à cause du grand âge et de l'arthrose qui les avait sournoisement cabossés puis recourbés. Grand-père avait cependant le regard toujours vif et la parole aisée. Un puits de contes et de proverbes ! Il les versait dans nos oreilles avec un plaisir qui n'était pas apprécié de tous. Je me régalais. C'était mon complice et il me passait bien des dérapages. D'autres se détournaient de lui, allez savoir pourquoi ! Ce grand-père-là aimait faire le tour de la propriété avant de se coucher ; il ne tarissait pas d'éloges sur mon père qui s'était inspiré du commissariat de police le plus proche pour arrêter les plans de notre résidence familiale, dans laquelle notre papy trônait en patriarche actif et non comme ces vieillards décharnés qu'on laisse sur leur chaise pour pleurer ou gémir sur les malheurs de la vieillesse et les stupidités des enfants.

Je le revois, lorsque j'étais enfant justement, assis dans le salon aux grandes baies vitrées qui entouraient le rez-de-chaussée ; il pouvait de cet endroit-là me suivre du regard, contrôler les allées et venues de mes sœurs, épier le va-et-vient des domestiques et repérer, en vigie imprenable, toute visite intempestive, impromptue, sournoise, inopportune ou indésirable. Adolescent, je fus le seul à connaître l'heure de sa défaillance. À quinze heures et dix-huit minutes ! À ce moment-là, il s'assoupissait. Mais le « hemlè », la volonté inflexible devant toute adversité, était l'une des valeurs

primordiales héritée des traditions de notre communauté. Nos rites, nos coutumes et notre langue bassa l'avaient érigé en dogme. Le « hemlè » reboostait papy. Il lui permettait de repousser ses limites et de maintenir, même lorsqu'il s'assoupissait, son port de tête droit. Cette attitude trompait son monde et on avait l'impression qu'il voyait tout, protégeait la maisonnée, veillait constamment au grain. En fait, il roupillait une vingtaine de minutes, figé dans une posture d'empereur malien, enveloppé qu'il était de pagnes colorés à l'image des anciens, de nos gloires majestueuses, je veux parler des personnes âgées de mon village qui aimaient être ainsi accoutrées. Ne le répétez donc pas à ma mère, c'est à quinze heures et dix-huit minutes tapantes que je fis entrer dans mon studio ma première conquête : Salomé. Cette fille d'Elig-Essono, aux hanches évasées, m'étourdissait depuis un moment et ces étourdissements faisaient vibrer mon cœur avant que celui-ci ne se mît à tambouriner pour une autre. La fille d'un pasteur. Comprenez seulement que le désir de Salomé me poussa à escalader les collines de Yaoundé en marathonien insensible à la douleur. Je surmontais les glissades imposées par la terre de latérite rendue périlleuse au marcheur quand il pleuvait ou qu'il avait plu. Dès que j'eus remarqué l'heure de la petite sieste de mon papy, je pris un malin plaisir à lui dissimuler, ainsi qu'aux autres curieux, mes flirts. Ils furent brefs mais victorieux, écourtés mais intenses. Les jeux de l'amour n'imposent pas forcément de longues séquences. Faire l'amour ne veut pas dire se lancer dans les travaux d'Hercule ou accomplir un marathon. C'est quoi même ! Il fallait respecter grand-père, et c'est la raison pour laquelle je me dépêchais de glisser Salomé dans mes draps et exigeait que nous les quittions, de même que mon studio, avant le retour plein et entier de papy aux affaires intérieures de notre petit monde.

Je tiens à signaler que grand-père ne put m'éviter la mesure d'éloignement vers le bagne de mon oncle, mesure qui me tétanisa mais que je dus accepter. De retour de ce bannissement, ce fut avec une joie indescriptible que je retrouvai mes amis et mon papy. Quand je n'étais pas à l'école, je passais la majeure partie de mon temps avec mes amis dont la majorité

habitait le même quartier que moi, souvent la zone populaire, les autres étant disséminés sur les collines alentour. Nos journées étaient assez répétitives : nous allions à l'école et, dès que nous en sortions, nous nous précipitions comme une nuée de guêpes sur les terrains vagues pour y jouer au foot ou pour commenter les racontars et les rumeurs du quartier. On tapait ainsi les divers, selon l'expression consacrée, c'est-à-dire que nous aimions discutailler de tous les sujets d'actualité. Nous rêvions beaucoup. Surtout éveillés. Nos rêves étaient fous et galopaient sur toutes les terres et même au-delà, puisque nous pensions un jour aller sur Mars. Enfin quoi, les hommes, depuis Neil Armstrong et sa bande de copains, n'avaient-ils pas commencé à coloniser la Lune ? Nous pouvions donc rêver d'atteindre Mars, Jupiter, Saturne, le Soleil... Nous usâmes ainsi nos fonds de culotte puis de pantalon, tous ou presque, à l'exception de trois ou quatre cancres, dans la même école primaire, dans le même lycée et dans la même université. Nous grattâmes et abîmâmes les mêmes cordes de guitare, crevâmes les premiers tambours qui tombèrent sous nos mains maladroites, avant que la patience et le goût de la musique maîtrisée ne vinssent apaiser nos excitations désordonnées pour nous mettre sur la liste des musiciens prometteurs. Nous eûmes chacun notre bac en poche. Un seul de nos proches fut précoce : Google+. Ce fut le surnom que nous donnâmes à Alima, tant il avait réponse à tout, tant il était doué. Mais il le paya très chèrement. Nos parents furent fiers de nous savoir bacheliers avant de se faire du souci bien après. Nous aussi.

Je me souviens...

Nous nous inscrivîmes à la fac, le cœur gonflé d'ambitions. Puis la fièvre des amphithéâtres nous quitta. Je crois que nous fûmes rapidement dégoûtés par le pépiement de ces drôles d'oisillons que sont les étudiants ; il y avait parmi eux trop de chauves qui se prenaient pour des bambins car ils avaient redoublé toutes les sections de première année et trop de bambins qui n'avaient aucun poil sous le menton mais qui se prenaient déjà pour Socrate. Ce qui nous écœura le plus ce fut la chasse permanente aux polycopiés et les différents trafics pour en obtenir. Il fallait aller farfouiller dans des cagibis

malodorants qui sentaient la pisse et la transpiration pour trouver une nourriture intellectuelle supposée comestible dans du papier crasseux ou moisi.

On ne triompha pas en quittant progressivement cet environnement universitaire et son bourdon ; on se retira sur la pointe des pieds pour mieux se réfugier, à partir de quinze heures dix-huit, dans mon studio, en ville ou ailleurs, à l'heure de la sieste marmoréenne du patriarche. Nous prîmes surtout pour quartier général le bar qui s'appelait Chez Molo l'Infalsifiable.

Molo, le propriétaire, était presque devenu notre ami et un membre au statut particulier de notre clan. Chez moi, chez mes amis ou dans notre bar préféré, notre principal sujet de conversation et notre unique préoccupation, après avoir abandonné la fac, furent de quitter le pays. Moi qui avais bravé mon père en repoussant la triple offre qu'il m'avait faite de poursuivre mes études à l'étranger muni d'une bourse d'État, je n'eus plus que mes yeux pour pleurer. J'avais en effet, par orgueil, au lendemain de mon succès au baccalauréat, au lendemain de la grande fête que mon père donna, refusé sa proposition de partir au Japon, en France ou aux États-Unis. « Mes amis d'abord », pensai-je, avant de lui dire que je voulais rester près de lui et que le fait de m'inscrire à Ngoa Ekélé, à l'université du Cameroun, n'était pas une indignité. Il me regarda avec des yeux effarés. Je me mordis les doigts après.

Le motif de mon refus fut en effet bien simple : je ne voulais pas abandonner mes amis avec lesquels nous formions une nouvelle tribu que le patriarche regardait d'un œil à la fois complice et un brin inquiet. Il le fut encore davantage quand il apprit que je n'allais plus à la fac. Lorsque l'on tourne le dos à l'université, on ne le proclame pas sur tous les toits, surtout pas sur le toit familial. Mon père enrageait silencieusement. Je justifiai un peu mon comportement en désignant du doigt des jeunes qui étaient sortis de l'université bardés de diplômes mais qui, dépourvus du moindre bureau où étaler leur savoir, erraient dans les quartiers comme des âmes damnées. Notre bande ne voulait pas connaître un tel malheur ! « Hein, maman ? Tu crois que les diplômes donnent du travail ici ? Rien. Nada. Zéro. » Nous

nous mîmes donc à vouloir à tout prix émigrer en Europe ou aux États-Unis. Le Japon, ce pays qui nous avait un temps attirés, ne séduisait plus personne. Il était en crise. Il connaissait des perturbations climatiques importantes, il était économiquement moribond. Il était dans l'œil de nombreux cyclones : des tremblements de terre, des tsunamis, des éruptions volcaniques... La Chine montait, mais elle était loin et on nous rapportait que les étudiants africains, là-bas, en Chine, étaient condamnés à se masturber faute de pouvoir se vidanger dans une Chinoise. S'il faisait son cinéma pour éblouir une Chinoise, les agents de l'ordre racial, qui surveillaient les filles, arrêtaient ce Noir qui voulait picorer une Jaune. On tabassait ces Noirs-là qui draguaient les Chinoises et on expulsait les plus récalcitrants du jour au lendemain, sans motif. Pourtant, les Chinois débarquaient chez nous et nous menaient la vie dure dans plusieurs secteurs. Notre gouvernement fermait la bouche et les yeux. Il n'a jamais su ce que veut dire réciprocité en langage diplomatique. Il n'a jamais su ce que veut dire se faire respecter. Il courbait l'échine devant la Chine. Dans ces conditions, nous n'avions pas intérêt à quémander un visa pour ce pays-là, même s'il montrait qu'il aspirait au leadership mondial. On n'avait aucune envie de se ligoter le zizi pour de longues années. On abandonna donc la Chine à ses lubies et rares furent les garçons qui allèrent faire la queue devant ses consulats. Nous tournâmes nos regards vers l'Occident, convaincus qu'une fois là-bas nous ferions rapidement nos études, trouverions très vite un boulot, gagnerions ensuite beaucoup d'argent avant de revenir, triomphants, au pays de malheur qui nous avait regardés comme des gens foutus, des pestiférés, des loques. Nous avions des dreadlocks, nous imitions le look de Bob Marley, nous étions fâchés contre le gouvernement qui ne donnait pas de travail et qui ne sanctionnait pas les Chinois. C'est quand même dingue, ce qu'on disait de nous. On nous prenait pour des fumeurs de banga – chanvre – et des loosers. Nous contestions cette relégation. Comme nous trompions aussi l'ennui en jouant au football, il fallait nous entendre vociférer après la partie de balle au pied. Nous parlions comme si nous étions déjà à l'étranger. Je n'étais pas le dernier à délirer :

« Quand nous reviendrons ici… nous ne rentrerons pas les mains vides, hein, Simonobisick ? Nous aurons des "do", du pognon plein les poches et les valises. Je me trompe ?

— Pas du tout ; ça va de soi, Mingri, rétorquait-il, nous aurons de grosses voitures, des tchombés mortelles – il voulait dire de belles chaussures, car les tchombés désignaient les chaussures et les vêtements importés qui ne se trouvaient pas encore dans les magasins locaux et ne couraient pas nos rues –, de belles bagues comme celles que portaient les rappeurs américains et des "go", les mannequins de magazines, pendues à nos cous comme des colliers.

— C'est ça même ! Il y a quoi ?! On le fera, puisqu'on le dit ! » approuvait Kamga.

Je protestais :

« Hé, les gars, n'abusez pas, les "go", ce ne sont pas des colliers, bande de villageois !

— Boum Biboum, c'est quoi, alors ? Toi aussi, tu deviens politiquement correct ?!

— Votre vision rétrograde me tue. Pour moi…

— Arrête ton char, Mingri ! Une "go" est faite pour être exhibée ! »

Et les débats s'enflammaient, et les châteaux continuaient à pousser dans nos têtes et nous les bâtissions en Espagne. Nos langues fourchues les faisaient surgir dans des échanges fiévreux, survoltés. Et nos beaux édifices luisaient sous un hypothétique soleil qui nous diffusait son lot de mirages. Les bouteilles de bière se vidaient pendant ce temps, tandis que d'épais nuages de fumée montaient dans nos cerveaux et que des oasis étranges naissaient dans les déserts collineux et imaginaires où nous nous cadenassions mentalement. Et les visas ? Ils continuaient à nous être refusés comme si nous étions des parias dont personne ne voulait. La terre entière nous rejetait.

Nous avions des cousins ou des frères en Europe ; nous voulions les rejoindre et, surtout, les dépasser. Le temps s'égrenait. Mon père s'énerva de me voir traîner à ne rien faire d'autre que de la musique. Grand-père se fatiguait lentement sans élever la voix. Nos rêves, quant à eux, grandissaient

sous l'effet des bières, des cigarettes et parfois du « banga », ce chanvre indien qu'il nous arrivait de fumer pour décoller un peu et quitter notre étouffante réalité. Elle devenait encore plus insupportable quand arrivaient les chanceux qui avaient obtenu un visa et qui résidaient maintenant à « Mbeng », l'Occident. On les appelait les « mbenguistes »...

Avec eux, en les écoutant, nous étions vraiment persuadés que nombre de nos compatriotes qui vivaient en Occident et qui revenaient au pays pendant les vacances étaient des privilégiés. Ils frimaient, mais nous pensions que, lorsque notre tour viendrait, notre lumière serait plus forte, que nous brillerions plus que des centrales électriques.

Les années s'écoulant, scotchés que nous étions chez Molo le barman, nous assistions maintenant avec plus de rage au débarquement des immigrés de retour au pays. Quand commençait la saison des pluies et des orages, ils tombaient des avions comme des essaims de guêpes. Et ces guêpes nous piquaient, nous ratatinaient, nous expulsaient des regards des autres pour les monopoliser à leur profit. C'était chiant, c'était la relégation en division inférieure. Ils étaient les mbenguistes. Ils avaient droit à tout et nous aux miettes qu'ils voulaient bien nous jeter.

Nos vacanciers respiraient l'étourdissant parfum de l'Occident ; ils avaient le timbre de voix des gens hautement développés, alors que nous étions encore sous-développés et parlions un français tropical, trop coloré et pas assez exquis à l'oreille. Les mbenguistes ne parlaient pas comme nous et il fallait bien tendre l'oreille pour saisir les mots qu'ils mâchaient, tronquaient, avalaient à moitié, nous laissant deviner le reste. On avait honte de dire « hein ? » à tout bout de champ, quand ces héros s'exprimaient. « Hein ? » et ils répétaient ce qu'ils avaient dit de manière encore plus rapide, nous laissant bouches bées, ridicules. Il fallut l'accepter, ils avaient une autre diction, car ils appartenaient désormais à une autre catégorie d'humains. Parfois, notre curiosité et notre naïveté nous poussaient à poser des questions sottes, et nous ramassions des taloches de nos aînés restés au pays et qui étaient plus exaspérés par nos « hein ? » incessants que ceux à

qui nous les adressions. Et les compatriotes qui revenaient du paradis occidental, ces heureux mbenguistes, se haussaient du col, fanfaronnaient, soutenaient qu'ils vivaient à un autre rythme, évoluaient dans une autre dimension. Ils respiraient différemment, marchaient autrement, ils exprimaient quelque chose de précieux, de policé, de craquant, de raffiné, de vachement supérieur. Ils étaient fins, nous étions à finir. Ils étaient riches, nous étions pauvres. Ils étaient adroits et nous maladroits, hébétés, patauds. On aimait donc les écouter parler. On leur demandait de parler, même pour ne rien dire. De parler de Monsieur Eiffel et de sa Tour, de Monsieur Montparnasse et de sa Tour aussi, de Madame Lafayette et de ses Galeries, de Mademoiselle La Seine et de ses Bateaux-Mouches, de Monsieur l'Arc et de son Triomphe, de Madame au Sacré-Cœur, qui était, nous rapportait-on, établie sur la colline de Montmartre à Paris. Tous ces personnages et les lieux marquants de l'étranger nous faisaient rêver. Et nous demandions encore des tas d'explications aux immigrés, simplement pour nous réjouir des intonations exotiques de leurs voix dépouillées, pensions-nous, des accents qui, ici, râpaient l'oreille alors que ceux de là-bas ne communiquaient que la douceur et quelque chose de l'ordre du merveilleux. Alors, rester vivre au pays avec des gens à la langue râpeuse comme celle des chats ne nous intéressait plus ! Nos fantastiques vacanciers se faisaient souvent prier pour sortir de chez eux, se moquaient de notre climat, chaud, humide, poisseux, pluvieux. Ils nous disaient avec une hautaine suffisance qu'ils regrettaient d'avoir laissé l'été derrière eux pour un climat ingrat. Nous devions les supplier de rester. Nous devions aller voir les sorciers qui éloignent la pluie afin que nos mbenguistes ne soient pas amenés à écourter leur séjour en Afrique. L'été, quel joli mot ! On aurait tout donné pour le voir, cet été ! Mais les refus de visas s'accumulaient. Dès que nos maudites pluies cessaient de tomber, les mbenguistes nous en mettaient aussitôt plein la vue. Les filles se précipitaient vers eux dans les boîtes de nuit, attirées par leur aura comme les abeilles par le miel. Et les heureux vacanciers, non contents de nous écraser avec leurs beaux vêtements, nous donnaient l'impression que nous étions des hommes préhistoriques quand nous les approchions, gauches,

dépassés, largués. Parce qu'ils vivaient en Europe ou aux États-Unis, ils nous piquaient nos petites amies, nous volaient la vedette, et nous les détestions et les admirions à la fois. Ils étaient ce que nous voulions devenir, ils avaient réalisé notre rêve. Les salauds ! C'est ainsi que nous en sommes arrivés à espérer, chaque fois qu'ils arrivaient au Cameroun, que se déverserait en même temps la colonie des footballeurs camerounais évoluant dans de grandes équipes européennes.

Nous savions que les diplômés et les salariés immigrés seraient écrasés par les joueurs de ballon aux poches remplies de billets de banque, aux coiffures rocambolesques, aux oreilles et aux narines incrustées de petits diamants que des filles de joie leur extirpaient et volaient pendant leur sommeil. Parmi les glorieux revenants, nos footballeurs étaient les maîtres de la scène. Ils étaient courtisés, entourés par une nuée de journalistes à leur solde. Ils avaient ainsi la préséance et on avait le sentiment que cette confrérie-là nous vengeait, en volant la vedette aux surdiplômés qui alignaient des bac + 10 ou aux salariés qui ramassaient l'oseille à la pelle en Occident pour venir nous éblouir en Afrique. Même si les footballeurs commettaient des fautes de français, on s'en foutait. D'ailleurs, les filles avaient tranché : « Le bon français, c'est ce qu'on mange ? L'accent parigot, c'est ça qui fait bouillir la marmite ? Mouf ! »

Nous étions vengés. Gloire aux footballeurs ! Gloire à eux !...

Mais les footballeurs ne pouvaient pas rester longtemps et manger nos macabos et nos ignames à volonté. Ils savaient qu'ils allaient prendre des kilos et que la reprise du championnat de balle au pied allait être terrible. Ils craignaient les blessures et disaient qu'après une blessure on n'est pas sûr de retrouver sa place, car la concurrence est rude. Alors, ils s'éclipsaient vite et nos diplômés et salariés immigrés, un temps effacés, revenaient en haut de l'affiche.

D'après ces gens qui avaient eu la chance de partir en Occident, il n'y avait pas de mendiants là-bas, seulement quelques rares clochards qui avaient décidé, d'eux-mêmes, au nom du Très-Haut, de quitter les vestes et les costumes par amour du haillon. « Oui, il y a des gens comme ça, que le

bonheur énerve. Ces originaux-là préfèrent les cochoncetés au luxe ! » déclaraient les mbenguistes. Puisque les connaisseurs, des amis ou des frères qui venaient de là-bas l'affirmaient, qui étions-nous pour les contrarier et hurler le contraire ? On gobait ça et on attendait notre tour pour aller prendre la place de ces originaux, ces dingos (c'est ainsi que nous les désignions, faut quand même appeler un chat un chat !) qui préféraient faire la manche, assis sous le soleil pendant des heures, ou qui attendaient que les feux passassent au rouge aux carrefours pour se jeter sur la route, jouer les jongleurs de cirque et mendier des pièces jaunes aux automobilistes. On nous rapportait en insistant que certains Européens, saisis par l'esprit de contradiction, décidaient de ne plus se laver et de se laisser pousser une longue barbe qui leur tombait sur les genoux. Crasseux et mal fringués, ils allaient gratter une guitare sans cordes sur des places bondées et attendaient qu'on leur jetât une pièce de monnaie dans un petit panier. Ils ne voulaient pas les billets, car ils détestaient la prospérité. Nous, en entendant cela, on hurlait. On avait mal. On courait le lendemain dans une énième ambassade occidentale pour demander un visa. Et les mbenguistes, jamais avares d'explications, prétendaient que ces Occidentaux bien blancs, qui tournaient le dos à la richesse et qui n'attendaient d'ailleurs l'été que pour marcher à poil le long de certaines plages, n'étaient que de sales gosses qui faisaient leur maman, qui n'avaient pas été talochés et qui, pour cela, tournaient le dos à la fortune pour vivre pauvrement. Ils ne le faisaient, assuraient les mbenguistes, que pour irriter un papa qui ne les avait bourrés que de biscuits et de caviar, au lieu de les fesser dès la première bévue comme cela se pratiquait chez nous. D'ailleurs, la fessée n'existait pas là-bas. On avait banni ces supplices d'un autre âge !

« Hein ? Vous divaguez ? » On n'en croyait pas nos oreilles. « Vous nous dites qu'en Occident des gens s'enfoncent volontairement dans le malheur et la pauvreté pour jouir là-dedans ?

— Oui, monsieur ! C'est comme ça et pas autrement, nous assenaient les mbenguistes.

— Yéh malé ! » s'écriait Kamga.

On se prenait la tête dans les mains. On hurlait encore plus de douleur devant tant de gâchis. Nous, on devenait vraiment fous d'entendre ça. Nous, on n'allait pas rester assis sous les manguiers du pays et pourrir en dessous.

Moi, Boum Biboum, je pensai que là où je vivais, dans la capitale de mon pays, je ne pouvais pas attraper une guitare et aller la gratter dans la rue pour ensuite tendre la main à un passant ! Je ne pouvais pas le faire à Etoa Meki, à Elig Effa, à Bastos, autour du mont Fébé, dans les jardins du Hilton, nulle part cela n'était possible ! Si un musicien s'amusait à tendre la main à un passant, il était sûr de recevoir un crachat ou une méchante taloche retournée avec rage.

La télévision nous le confirmait, les pauvres en Occident étaient aussi des gens qui aimaient ça : se tordre de douleur et vivre à côté de la société, au lieu de se prélasser dans la richesse. On les appelait même les masochistes, je crois. Sinon la force et la beauté de l'Occident ne faisaient aucun doute. Les séries et les films nous le montraient d'ailleurs, et étalaient la richesse, les palaces, les plages, les voitures rutilantes, les avenues sans un trou, sans un papier, sans un crachat, sans une morve. On voyait des cimetières où les morts dormaient tellement bien et où tout brillait, car les tombes étaient briquées, que cela donnait même envie de mourir pour reposer vraiment en paix et ne pas être effrayé par les margouillats ou les mauvaises odeurs du dehors. Oh, ces morts-là dormaient bien, éternellement bien dans des lieux si propres, léchés et couverts de marbre.

Jamais, au grand jamais, je n'étais tombé sur un documentaire narrant la réalité du quotidien des Français et encore moins celui des immigrés. Le gouvernement ne loupait pas une occasion d'aller se prélasser en Occident parce que c'était bon là-bas, parce que les gens ne leur cassaient pas les oreilles comme chez nous, larmoyants et affamés que nous étions. Le Président lui-même... Ah, celui-là, n'en parlons pas... Est-ce qu'il vivait même chez lui ? Il y avait toujours quelqu'un qui gémissait dans ses oreilles. Il lui fallait surveiller tout le monde, lancer des éperviers au-dessus des ministres pour qu'ils bloquent la corruption. Mais il n'y avait plus d'épervier, tellement les corrompus les avaient empoisonnés et terrassés. Alors, notre chef courait

en permanence se reposer en Occident. Là-bas, le monde était différent, bref c'était le paradis, un peu comme dans les livres que nous offraient les Témoins de Jéhovah qu'on croisait ici et là, vêtus de blanc, tristes comme le pénitencier de tonton Mbogôl, à la recherche de clients qui leur disaient : « Mouf, garde ton paradis pour toi. » Ces témoins de Jéhovah-là nous agaçaient aussi. Ils toquaient à des portes que personne n'ouvrait plus comme avant, depuis que les Églises du réveil et leurs baratineurs occupaient le marché du salut. Ceux-là étaient spectaculaires, bruyants et hâbleurs, et leurs démonstrations de force et d'autopersuasion avaient ringardisé les gens de Jéhovah, rendus encore plus tristes et nuls. Dans les nouvelles Églises du réveil, on dansait, on chantait, on réveillait les morts ! Bientôt, on n'eut plus le choix qu'entre les nouveaux apôtres du réveil, qui se baladaient dans de somptueux bolides et exposaient leur opulence, et l'Occident. La vision d'un Occident puissant et distributeur de richesses faisait rêver jusqu'aux plus sceptiques, ces afro-nationalistes, comme mon cousin Kumba. Il avait grandi à Bamenda, l'une des villes anglophones du Cameroun et l'un des fiefs de la contestation politique.

Nous aimions donc nous retrouver chez Molo l'Infalsifiable. Il passait pour un bistrot branché qu'on ne pouvait éviter. Nous étions nombreux, Européens, mbenguistes et Africains, à aller dans ce bar. Notre bande y noyait ses soucis avec l'aide de casiers de bière glacée. J'aimais les ingurgiter en gobant des œufs durs que je fendais en deux et arrosais de piment. Cette recette épicée adoucissait un peu mes plus sombres et tenaces angoisses. La vie dans la demeure paternelle commençait à me peser. Mon père, très strict, ne tolérait aucune contradiction, surtout venant des enfants. Il pensait que chaque homme devait être éduqué comme si le monde repartait de zéro. Pour nous mettre à l'épreuve, il cassait parfois le pan d'un mur d'une de ses maisons, juste pour nous le faire reconstruire. Nous passions alors toutes nos vacances au village, à Mintaba, à maçonner, fabriquer des briques, cultiver la terre pendant trois mois, et cela depuis notre plus jeune âge. Père estimait que mes sœurs, mes frères et moi, tant que nous vivrions sous son toit,

devions nous plier à sa discipline ou disparaître. Nous avions ainsi appris à chasser, à pêcher dans les rivières serpentées qui traversaient le village de Mintaba et son voisinage, apportant au passage l'un des rares effets sonores qui se superposât au chant des oiseaux, à la vie bruyante des criquets, des écureuils et de la faune dans la forêt dense de l'Afrique équatoriale qui nous entourait.

Très pieux, mon père nous faisait aussi vivre au rythme de Jésus-Christ, tant à la maison qu'au village. Les journées commençaient et se terminaient toujours par les louanges interminables au Sauveur, celui qui avait versé son sang pour nous, pauvres pécheurs. Nous le vivions parfois très mal. Petit, je fermais ma gueule. Mais au fur et à mesure que la Guinness coula en moi, le mutisme et l'effacement devant les rites rigoristes de mon père devinrent de plus en plus difficiles à respecter. Pour les plus âgés, qui tenaient à revendiquer leur liberté de conscience, c'était épuisant, mais père tenait à ce rituel qui l'amusait un peu, même s'il donnait l'impression d'être au bord de l'explosion quand nous n'arrivions pas à bêler les louanges au Sauveur Maximum. Je me souviens des horribles séquences de prière durant mon enfance. Je me rappelle nos yeux gonflés de sommeil, nos voix ternes à cinq heures du matin, nos suppliques muettes pour que père fût indulgent, nous laissât dormir. Cela ne le touchait pas. De sa voix nasillarde, il entonnait en langue bassa le refrain d'un vieux cantique protestant traduit dans les parlers locaux au cours des années cinquante du dernier siècle. Père se dindonnait, tirait en longueur pour faire durer chaque prière, puis il demandait à l'un d'entre nous d'en dire aussi une autre. Il savait bien dans quelle monstrueuse difficulté il nous précipitait, car nous tenions à peine debout, nous appuyant les uns contre les autres, tels des zombies. Alors le malheureux sur lequel le doigt paternel s'abattait afin qu'il lançât une prière ressentait ce moment comme s'il venait d'être frappé par la foudre. Le pauvre désigné devenait un condamné qui ramassait ses forces et sa croix, et faisait du mieux qu'il pouvait pour survivre au chaos qui menaçait de le pétrifier. L'infortuné essayait de sortir tête haute du naufrage en baragouinant une prière

improvisée, fuyant le regard de braise de notre père près de nous et implorant le Père qui est aux cieux afin qu'il intervienne. Mais celui-ci restait muet comme une carpe contrairement au père d'ici-bas, chafouin, incandescent, survolté et qui tenait absolument à endosser l'irritation supposée de Dieu le Père-Tout-Puissant devant notre piètre prière, mal faite, incorrecte, aux mots inappropriés, à la langue bancale, incompréhensible, ridicule. Il était gonflé d'une colère inouïe à cause de notre charabia infâme qui, à ses yeux impitoyables, crucifiait à nouveau Jésus plus qu'il n'implorait sa grâce. Pendant une trentaine de minutes, la torture s'éternisait, chaque seconde valait une heure ; quand j'eus vingt ans et que je fus désigné par le doigt paternel, je n'attendis plus une délivrance providentielle, mais j'espérai recevoir la lame de la mort qui, me transperçant le cœur, m'épargnerait ainsi une longue torture. Il y avait longtemps que le conflit avait surgi, pas seulement avec mon père d'ici-bas, mais aussi avec Jésus qui, devant notre calvaire, aurait pu, aurait dû éviter de réveiller mon père à quatre ou cinq heures du matin. Eh, non ! Il le laissait surgir hors de son lit et notre tourmenteur se ruait vers nous pour talocher ceux qui n'avaient pas quitté les draps avec la vitesse d'une mangouste, pour infliger des corvées infernales si on avait bredouillé la sainte prière. Ah Dieu, comme tu fus étrangement absent ! Nous, les enfants, condamnâmes en secret ce cruel effacement et nous montions sur le ring de la prière comme on monte à l'échafaud, déjà sonnés, déjà ivres de coups, tel un boxeur à la garde trop basse et qu'un puncheur affamé et énervé martèle de crochets comme s'il voulait absolument lui arracher la tête. Même lorsque nous étions K.O. debout, mon père ne cessait de charger, tel un taureau infatigable, brutal, insensible. Il ne nous lâchait pas. Et nous ânonnions ce que nous pouvions. Nous étions grognons, bougons, froissés mais obéissants.

Ainsi commençaient nos journées. Dans la détestation des prières...

Après la prière, je nettoyais la voiture de mon père, puis je cirais ses chaussures avant de retourner à mon studio. Mes sœurs, de leur côté, commençaient simultanément les tâches ménagères sous les ordres des deux

mamans qui répartissaient les travaux entre les enfants, agissant en complices qu'un secret particulier a scellées pour tenir ensemble leur foyer. Mon père avait sur elles le même pouvoir coercitif que sur nous, à quelques exceptions près. Il les terrorisait autant qu'il nous terrorisait. Mais elles avaient la haute main sur la gestion des choses domestiques. Lorsque les deux mamans étaient absentes de la maison, mon père ne pouvait s'habiller sans un drame, ne sachant pas où se trouvaient ses chaussettes, sa ceinture, son débardeur, son slip, son foulard, son mouchoir de poche, sa cravate... Il perdait ses moyens sans elles et nous le faisait payer par toutes sortes de hurlements qui résonnaient à nos oreilles comme si nous étions responsables de son irritation radicale.

Je me souviens d'un matin où les mamans étaient allées au marché de bonne heure. Mon père devait à son tour se rendre à son travail de commissaire de la police urbaine. Comme à leur habitude, les deux épouses avaient apprêté son képi, son uniforme, ses épaulettes, sa cravate noire, son ceinturon, son marcel, sa pochette antitranspiration, son slip et son petit déjeuner dont le fumet venait souvent nous chatouiller dans notre sommeil de l'après-prière. Bref, tout y était sauf... la paire de chaussettes. Ne sachant pas où était rangée cette foutue paire, il cria comme si un serpent l'avait mordu, se rua dans les chambres des mamans et les retourna sens dessus dessous, passa ses nerfs sur une poule qu'il dépluma vivante et lui tordit le cou qui fit « crac », et le furieux jeta l'animal mort avec dédain dans la cour. Nous étions tremblotants, et il nous hurla de sortir de nos chambres, cela n'était pas nécessaire, car nous étions déjà au garde-à-vous près de lui, sachant bien qu'il fallait éviter de rester sous les draps quand le cyclone paternel tournoyait dans la maison. Il s'était ensuite abattu telle la foudre dans nos chambres, y avait retourné notre mobilier comme si les chaussettes manquantes avaient été subtilisées par l'un d'entre nous pour être planquées sous un oreiller, dans la caisse de résonance de ma guitare – qu'il brisa –, dans le vase de Chine qu'on avait offert à ma mère – qu'il réduisit en miettes –, dans la commode de ma sœur – qu'il broya –, dans la salle de séjour – où il renversa dans sa rage dévastatrice un meuble en fer forgé qui

se fracassa au sol en brisant la vaisselle de luxe qu'il contenait. Il nous traita de tous les noms, nous promit l'enfer – nous y étions déjà –, nous injuria, nous jeta hors de la maison comme des chaussettes trouées et foutues, monta aux arbres, fracassa des branches et, les yeux hagards, affreux, les vêtements déchirés, il pénétra dans sa voiture, démarra et alla chez son fournisseur attitré, le réveilla et refit chez lui une garde-robe complète, et s'en revint à la maison la voiture pleine de cartons de chaussettes ! Les mamans étaient rentrées avant lui.

Elles nous trouvèrent recroquevillés et livides devant le portail de la maison ravagée. On leur brossa le sinistre tableau en pleurant fort, car la vue des mamans attire encore davantage de larmes chez un enfant qui souffre. Mais elles n'eurent pas le temps de nous rassurer. Nous étions trop nombreux à hurler. Et elles devaient mentalement se préparer à recevoir le monstre qui, immanquablement, allait revenir sur le lieu du crime de lèse-chaussettes. Dans quel état ? Avec un bataillon de policiers chargés de nous arrêter pour détournement de chaussettes ? Pour fainéantise aggravée ? Pour trouble à l'ordre privé ? Les mamans entendirent les crissements de la voiture paternelle et elles se jetèrent à genoux pour prier. Il vint les relever et les empoigna sans douceur. Il les entraîna à l'intérieur de la maison, on aurait dit un chasseur portant son gibier. Elles furent talochées, savonnées et lessivées, car sa colère n'était pas encore rentrée dans son terrible lit. Les chaussettes recherchées et incriminées étaient pourtant dans sa chambre, dans une commode qu'il avait eu la paresse d'ouvrir…

À la maison, les mamans devaient se montrer intraitables pour gérer et mater les seize têtus que nous étions, mes frères, mes sœurs et surtout moi. Elles n'avaient pas d'autres choix que de nous éduquer à la chicote. Elles ne faisaient pas de différence entre les enfants. Nous étions tous égaux, peu importait le ventre dont nous étions issus. Elles nous traitaient avec la même férocité, laissant néanmoins le soin aux domestiques de nous materner, bref, de nous témoigner un peu d'humanité. Ils venaient donc parfois en cachette nous bercer, alors que les mamans prônaient officiellement l'abstinence en

matière de câlins, prétextant, comme père, que le monde était dur et qu'il fallait le comprendre dès le berceau. Wèèèh ! soupirèrent les servantes ou les tantes qui accompagnèrent nos premiers pas dans l'existence. Nos mamans leur disaient de ne pas trop se laisser émouvoir et leur assuraient que, si mon père assistait à une câlinade, il les ferait enfermer dans un commissariat où on les bastonnerait pour mollesse contagieuse et pour tentative d'endormissement des enfants. Ils avaient besoin d'être vifs, éveillés et bien dressés pour voir le monde tel qu'il est et pas comme certaines âmes crédules, prétendument belles, rêvaient qu'il soit. Wèèèh ! s'écrièrent, épouvantées, les âmes ainsi fustigées.

Nous avions tous eu droit au même traitement martial de la part des deux mamans. Chargées de la discipline et du régime des sanctions en cas de bêtise ou de faute, elles avaient en outre reçu de mon père la mission d'orienter notre formation, ou du moins de nous inviter à suivre celle qui leur paraissait juste et adaptée à chaque rejeton. « Si vous devenez des vauriens demain, vous ne direz pas que c'est la faute à votre père », aimait conclure celui qui, malgré son penchant pour la dictature, s'était ainsi dérobé pour laisser le soin à ses femmes d'orchestrer notre orientation scolaire. Elles n'eurent donc pas d'autres envies que de brider nos choix ou de tenter de le faire par un règlement strict. Il faut l'avouer, notre imagination fertile trouvait toujours des failles à travers lesquelles nous nous faufilions pour échapper au diktat des mamans et contrarier leurs desseins. Les petits voyous en puissance que nous étions se démenaient pour franchir les limites et contourner la discipline. C'est à ces deux femmes qu'incombait la responsabilité de notre éducation, mais c'est notre père qui triomphait et s'attribuait tous les mérites lorsque nous ramenions de bons résultats scolaires. En revanche, chaque fois que l'un d'entre nous commettait une bêtise, mon père se tournait vers nos mamans et s'adressait à elles comme si nous n'étions pas de lui : « Regarde ce que ton fils (ou ta fille) vient encore de faire ! Regarde ! Je ne supporterai pas cela éternellement », concluait-il. Les mamans, presque rouges comme des tomates mûres, car elles s'enduisaient le corps d'huile de noix de palme,

s'empressaient alors, d'un mouvement coordonné et sans traîner, de régler énergiquement le problème. Elles nous bastonnaient ou nous assommaient sous des punitions manuelles que nous détestions : faire la vaisselle, tailler les bananiers, planter les fleurs, ramasser les vers de terre qui pullulaient dans la cour pendant la saison des pluies. Avec le recul, je pense que ce ne sont pas leurs coups et punitions qui nous firent le plus de mal – les gifles des mamans sont des caresses griffues alors que celles des pères sont des assommoirs –, mais les arrachements matinaux à nos lits douillets pour aller prier…

On a froid le matin à Yaoundé. Après la prière, les mamans préparaient le petit déjeuner pour tout le monde. Tandis que mon père, seul ou en compagnie d'un papy, confortablement installé à la grande table, mangeait avec délectation les omelettes et autres mets de la veille que les mamans avaient réchauffés, nous, les enfants, prenions place en bâillant sur les bancs et nous contentions d'un bout de pain et d'un bol de lait. Nous lorgnions ainsi d'un œil avide vers la table remplie de viandes de brousse, interdites aux femmes et aux enfants, concoctées par les mains majestueuses des deux maîtresses de maison. Il aurait fallu être fou pour ne pas reconnaître leur immense talent culinaire. Elles étaient des cordons-bleus brevetés par l'académie des seize gourmands que nous étions en plus des grands-parents, des oncles et des cousins, même très éloignés, qui ne manquaient pas de venir squatter à la maison et de se régaler à notre table. Le matin, le privilège des papas, qui consistait à être servis à part, poussait les garçons à maudire la lenteur avec laquelle s'écoule l'enfance car ils étaient impatients de s'installer à leur tour, en solitaire, à la grande table où fumaient des nourritures au parfum délicieux.

Sogol Nyaga, mon grand-père maternel, arriva à son tour dans notre domaine, courbé par l'âge mais volontiers frimeur. Il trouva un chaleureux refuge dans notre grande concession. Comme il ne peut y avoir plusieurs crocodiles dans le même marigot, je crois qu'il eut la sagesse d'attendre la

disparition du papy-sentinelle avant de rassembler ses affaires et de nous rejoindre.

Papy Sogol était donc le père de ma mère. C'est à quatre-vingt-cinq ans qu'il vint s'installer dans la chambre des grands-parents. Il était doué pour les langues et parlait l'allemand, l'anglais et le français, en plus du bassa. Il avait connu le Cameroun sous les différents jougs des Allemands, des Anglais et des Français. Il s'était également battu pendant la guerre d'indépendance, dans les années cinquante, contre la France qui n'avait pas compris qu'un peuple voulût agir par lui-même. Papy, c'est vrai, tirait beaucoup la couverture à lui, cherchant toujours le moyen de nous narrer ses exploits de l'époque. Malheureusement, une oreille adulte était toujours là pour brider ses élans. Alors, il baissait le ton, nous entraînait dans la cour ou vers le potager des mamans pour nous y conter ses exploits. J'étais curieux de savoir tout ce qui tournait autour du leader nationaliste camerounais Um Nyobè et de son épopée qu'on appela la « guerre du maquis ». Sogol Nyaga goûtait ma curiosité. Il aimait aussi le vin de palme que ma mère lui servait tous les samedis matin après qu'un vendeur, toujours le même producteur en qui il avait confiance, eut déposé dans les mains des serviteurs une outre pleine du précieux breuvage. Je l'avais apprécié durant mon bagne au village de Modè, chez l'oncle Mbogôl. Je continuai à le déguster hors des regards indiscrets et en compagnie de mon grand-père. J'aimais regarder le nouveau papy boire dans l'espèce de récipient qui lui servait de verre et qui avait été fabriqué à partir d'une coque de noix de coco. Un rituel immuable précédait la dégustation de la boisson. Papy Sogol se lavait les mains, rentrait dans sa chambre, attachait un de ses pagnes favoris autour de sa taille, ressortait avec sa pipe, la posait délicatement sur un tabouret et sirotait sa boisson. Il retournait dans ses appartements et revenait avec de l'huile de noix de palme grillée qu'il frottait sur ses longues jambes, sur ses épaules et enfin sur ses bras. Il prenait ensuite la bouteille de vin, en versait un peu sur la terre rouge en psalmodiant quelques mots en langue pour saluer l'esprit des morts, puis, finalement, se servait et buvait une gorgée les yeux fermés. Rien qu'à le regarder, je pouvais sentir le vin rouler dans mon

propre gosier et s'infiltrer au plus profond de mes entrailles. Il gardait les yeux clos quelques secondes comme pour mieux jouir de ce moment, les rouvrait et m'adressait un sourire de béatitude. Par mimétisme, je fermais aussi les yeux et c'est son coude qui me ramenait sur terre. Même si je n'avais encore rien bu – et espérais ne pas en rester là –, j'avais l'impression de ressentir la même ivresse que le vieil homme.

Lorsqu'il était de bonne humeur, il sortait son vieux cahier caché sous son oreiller, tout près de sa vieille bible, cahier dans lequel étaient consignées des dates. Chacune correspondait à une anecdote ou à une période importante de sa vie.

Les dates en gras marquaient ses exploits du maquis comme il aimait à le claironner, et les dates soulignées indiquaient ses conquêtes féminines fantasmées ou réelles. L'une des anecdotes, dont il était particulièrement fier et qu'il nous a racontée des centaines de fois, avait eu lieu pendant la guerre d'indépendance.

Après la Première Guerre mondiale, le Cameroun avait été placé par la SDN sous mandat de la France et du Royaume-Uni. La tutelle de l'ONU avait plus tard entériné cette double mandature que contestèrent vivement les dirigeants du parti UPC (Union des populations du Cameroun). Ils furent intransigeants sur la volonté de déterminer eux-mêmes le destin du pays et de sa population dans un cadre unitaire, et bientôt pourchassés par l'armée française qui comprenait des supplétifs camerounais formés sur place. Un des amis de grand-père, proche du leader Um Nyobè, le contacta et l'invita à rejoindre les rangs de l'UPC. Papy rallia l'armée rebelle, entraînant avec lui dans la forêt équatoriale ma grand-mère et ses treize enfants, dormant chaque jour dans un lieu différent pour éviter de se faire surprendre. Un soir, pendant qu'il s'était arrêté derrière un rocher pour manger et y passer la nuit, il se rendit compte que le jeune frère de ma mère, son dernier fils donc, avait disparu. Il fit entrer ma grand-mère et ses enfants dans le rocher qui avait une ouverture sur l'une de ses parois, puis, armé de sa lance et de sa machette, il partit à la recherche de son fils manquant. Comme pendant la chasse au gibier, il suivit les traces qu'avait laissées mon oncle grâce aux

herbes dont la torsion et l'inclinaison constituaient des indications fiables pour suivre le chemin pris par le disparu. Le lien qu'il entretenait avec la nature et la forêt permit sans nul doute à papy Sogol de retrouver son fils qu'il croyait égaré. Au bout d'une heure de marche, il tomba sur un village incendié par les colons. Son inquiétude doubla ; il fouilla aussitôt dans le sac qu'il tenait en bandoulière, prit un bout d'écorce d'arbre, puis repartit dans la forêt, prononça quelques mots en mordillant l'un des bouts de l'écorce qu'il recracha en intimant l'ordre aux arbres, herbes et toute autre espèce naturelle dans la forêt de lui montrer le chemin par lequel était passé son fils. À environ un mètre de lui, du côté opposé au petit village incendié, une feuille de bananier se détacha, puis retomba lentement. Papy arracha de sa ceinture sa gourde en terre cuite, versa quelques gouttes sur les racines d'un énorme moabi en guise de remerciement, puis il fila dans la direction que pointait la feuille de bananier.

Au bout de trente minutes de course effrénée, il arriva à un campement où l'armée française et ses supplétifs camerounais bivouaquaient. Il était à peine dix-huit heures et l'obscurité commençait à envahir les lieux avec la fulgurance et l'épaisseur qu'on lui connaît en Afrique équatoriale. La forêt était le territoire de mon grand-père maternel, excellent chasseur et donc habitué aux nuits noires. Sogol Nyaga, d'un coup d'œil, analysa la situation. Mon oncle kidnappé était assis par terre, entouré de trois soldats français et de deux hommes de main camerounais qui avaient l'air de tenir la garde pendant que les autres réchauffaient une petite marmite sur un feu de bois. Une forte odeur de café embaumait l'air. Comme un félin, papy s'approcha le plus près possible du groupe, avançant à quatre pattes. Dans la besace accrochée à sa taille, il avait glissé avec soin un mamba vert, serpent rapide et dangereux qu'on trouve un peu partout dans les villages du Cameroun. Avec une technique d'expert propre aux chasseurs, guérisseurs, marabouts, gardiens de la tradition et seuls capables de dompter et de manier ce genre de reptile, il sortit le serpent qu'il lança vers les soldats français. À la vue de l'intrus, ceux-ci furent pris de panique, essayant d'attraper au passage leurs armes dans un grand désordre. Ce branle-bas s'expliquait par la

dangerosité du mamba, qui était connue de tous. Papy apprécia la débandade et profita de l'affolement diffusé dans le petit groupe pour réaliser son plan. En quelques secondes, deux soldats français s'écroulaient, atteints par une fine lance de bambou tirée par mon grand-père. Il envoya vers les autres une boule d'herbe qu'il avait allumée juste avant, et, comme des robots, le troisième soldat étranger et ses complices s'écroulèrent à leur tour car il suffisait d'inhaler une bouffée de la fumée pour perdre connaissance. Mon oncle se leva en voyant son père mais il s'écroula à son tour. Sogol le prit aussitôt puis le chargea sur son épaule et repartit aussi vite qu'il le put, couvert par la nuit noire et la terreur du mamba. De cette aventure est né le surnom « Mbambat » (la foudre), que porta grand-père jusqu'à son départ de ce monde. Mon oncle était très jeune lorsque cela arriva. Naturellement, nous le sollicitâmes à plusieurs occasions pour confirmer l'odyssée. Mais il fut longtemps incapable de se rappeler les croustillants détails livrés par son père et il parut incapable de conter avec la même ferveur les exploits que nous applaudissions. Sa réserve ou sa timidité arrangeait grand-père qui mettait le relatif mutisme de son fils sur le compte de l'émotion qui, malgré la fuite des ans, devait encore le submerger. En outre, étant donné qu'il avait respiré la fumée qui endort, le jeune prisonnier des troupes coloniales de l'époque ne pouvait avoir conservé en mémoire tous les détails de l'héroïque assaut de grand-père. Ce dernier prétendait donc que sa version était la plus conforme à la réalité et elle survécut au temps et au scepticisme. Elle triompha aussi probablement grâce à notre bienveillante crédulité, car il ne nous révéla jamais comment il fut le seul à résister à l'effet anesthésiant des gaz qu'il avait diffusés et certainement inhalés. Ses voisins, ainsi que certains de mes cousins, le craignaient car on disait de lui qu'il était un sorcier. D'autres mauvaises langues murmuraient qu'il avait pactisé avec les morts. Tout cela l'amusait. Il me répétait souvent : « Nous ne sommes qu'un élément de la nature. Grâce à la physique et à la chimie naturelle, tout est possible. Les éléments sont à la portée de tous, et les mystères ouverts à ceux qui ont la force de voir et la volonté de réaliser leurs rêves. »

La bande des cinq

Ceux qui avaient un peu de culture, qui fréquentaient comme nous le centre culturel français et qui avaient lu *Le Club des cinq*, une saga sur quatre adolescents enquêteurs et leur chien Dagobert, publiée dans la Bibliothèque rose, nous appelaient « La bande des cinq ». Obama, Rigo des Ways, Simonobisick, Kamga et moi étions en effet inséparables, comme les doigts de la main. Mais nous n'avions aucun animal de compagnie.

Nous nous fréquentions depuis notre plus jeune âge, avions beaucoup de souvenirs en commun, avions fait les cinq cents coups. Je dis bien cinq cents, vu que nous étions cinq, quand même ! J'ajoute que nous aimions nous réfugier dans les salles climatisées du cinéma Abbia et que nous connaissions bien le répertoire du cinéaste Truffaut et celui de ses congénères de la « nouvelle vague » comme Godard. Qui peut être surpris d'apprendre qu'avec le temps nos idées étaient devenues semblables et nos projets identiques ? Qui ? Ne dit-on pas que ceux qui se ressemblent s'assemblent ? Nous étions comme les cinq doigts de la main. Nous aurions pu être des frères siamois, mais nos tailles n'étaient pas les mêmes et chacun d'entre nous pouvait quand même aller pisser sans traîner les autres à sa suite. Mais il était rare de voir l'un d'entre nous sans apercevoir les autres. Nous poussâmes même le vice au point de tomber malades en même temps lorsque nous étions lycéens. Je crois que c'était psychologique. Quand l'un avait la fièvre, les autres se laissaient glisser au fond du lit et tremblotaient pour qu'on leur apportât les mêmes tisanes, les mêmes sirops sucrés, jaunes

ou rouges, mais pas la Nivaquine ! Nous avions tous horreur de ce petit médicament qui était atrocement amer. Rien que de l'imaginer près de moi, j'en ai encore la chair de poule. Quand les mamans nous le présentaient, le petit médicament rond nous tirait des rictus tant il nous répugnait.

Lorsque les membres de la bande voulaient échapper à une interrogation ou à un contrôle à l'école, ils se mettaient d'accord pour rester à la maison. Nous avions eu une adolescence palpitante. Notre jeunesse s'annonçait brillante, mais le sida et ses terreurs en atténuèrent l'insouciance. Nous voulions devenir plus tard, non pas des pompiers, mais des papas assis seuls à la table du petit déjeuner et croquant les cuisses de poulets de la veille, ceux qui ont bien macéré dans le jus de cuisson et qui, lorsque les mamans les réchauffent, forment au fond de la marmite une croûte caramélisée et très savoureuse. Nous avions eu une enfance indocile, mais nous voulions devenir des gens respectables. J'étais bien placé pour connaître le prix des petites désobéissances qui provoquent de grandes conséquences. À dix ans, je crus tenir tête à ma mère en effectuant avec légèreté les tâches ménagères que je devais accomplir sous sa surveillance. Je lui tenais tête. Je défiais son autorité ainsi que celle de l'autre maman. Un matin, j'avais lavé de manière désinvolte la voiture de papa. Ma mère avait bien vu que deux enjoliveurs sur quatre avaient été négligés et ne brillaient pas comme il le fallait. Par ailleurs, je commençais à ne plus penser qu'à aller jouer avec mes quatre compagnons. Pour me remettre la tête à l'endroit, la décision fut prise de m'expédier en vitesse dans un camp de redressement, c'est-à-dire au village de Modè, chez le terrible oncle Mbogôl. On me jugeait trop têtu, trop récalcitrant, trop insolent. Mon oncle, qui était chaudronnier, avait la réputation de redresser le fer le plus coriace ! Son visage ridé ne savait pas sourire, car il n'avait jamais souri. À son contact, cet homme vous inspirait d'emblée un sentiment de crainte ou de terreur humide. Lorsqu'il me vit, après qu'un chauffeur mandaté par mon père m'eut déposé au village comme un paquet d'os et de chairs à broyer, il me regarda, mâchoires serrées, m'ausculta des pieds à la tête et m'envoya ramasser des patates dans le champ en guise de mot de bienvenue. Quand cette tâche fut achevée

sous un soleil brûlant, il me donna de l'eau à boire et nous nous assîmes sous la véranda de sa case. Il me regarda encore comme s'il me voyait pour la première fois, et un rictus, que je pris à tort pour une esquisse de sourire, lui donna une apparence humaine. Il me demanda si j'aimais les bonbons. Je fis l'erreur de lui répondre sur un ton enjoué : « Trop même ! J'adore ça. » Son visage se crispa encore plus comme si quelque chose d'invisible l'avait frappé au plexus. Mais je pensai que l'oncle était peut-être souffrant et qu'il n'était pas aussi terrifiant qu'on le dépeignait et que son attitude fruste pouvait le laisser imaginer. S'il voulait savoir si j'aimais les bonbons, cet homme-là était loin du monstre qu'on décrivait. Je lui citai même ceux dont le fondant me réjouissait particulièrement. Sur ma lancée j'ajoutai que j'avais un gros faible pour les friandises mixtes qui avaient un côté bonbon et l'autre chewing-gum. J'en raffolais. L'oncle émit un grognement douloureux et se cabra, comme si on venait de lui reporter un coup à l'estomac. Ses mâchoires se crispèrent : « Qu'est-ce que tu aimes encore ? » Inconscient des foudres dont j'allais actionner le détonateur, j'énumérai une longue liste de friandises. Au fur et à mesure que j'égrenais ces choses qui plaisaient à mon palais, mon oncle se renfrognait, son visage se plissait, son menton s'allongeait, ses yeux s'agrandissaient, ses mains se tordaient, et le naïf que j'étais, ne s'apercevant pas que l'oncle étouffait, allait exploser, continua d'avouer une passion qu'il aurait dû taire. Trop tard. Oncle Mbogôl tremblait et semblait agité en dedans et à l'extérieur par une fureur qui faisait frétiller, enfler et désenfler dangereusement ses naseaux. On aurait dit quelqu'un qui cherchait à éternuer, mais dont le nuage de gaz et d'air comprimés ne parvenait pas à être promptement évacué. Tout heureux de lister ce que j'appréciais, et croyant que mon tonton se renseignait pour me faire plaisir de temps à autre, je ne m'attendais pas à la soufflante qui me fit vaciller. L'oncle tonna :

« Enfant gâté et pourri, petit énergumène mal fagoté, futur bon à rien ! Oublie tout ça ! On n'est pas à la kermesse ici. Regarde-moi ! Non, baisse la tête ! Je vais t'apprendre à vivre, moi. Écoute-moi bien, tu n'es plus un enfant. À ton âge, je vendais déjà les plantains au marché et ramenais de

l'argent à la maison. Compris ? Désormais, tu ne mangeras que ce que tu auras cultivé. Merde alors ! Tu mangeras ce que tu auras récolté et mérité ! » Il ne blaguait pas et je l'appris très vite à mes dépens. Je passai quatre longues et interminables années dans ce pénitencier familial à travailler, à chasser, à cultiver la terre, à poser des pièges, à cueillir le vin de palme. Malgré ma déportation à Modè, je pus, certaines vacances, revoir mes amis. Ils me remontaient le moral. Je dois toutefois reconnaître que ce long stage fut plus formateur que je ne le pensais car, avec le recul, même si je n'y connus qu'une suite ininterrompue d'épreuves, même si cette période s'avéra être une parenthèse rude, douloureuse et qu'il me tarda d'oublier, il n'en fut pas moins un bagne utile.

Quand je retrouvai mes amis, la vraie vie, me semble-t-il, reprit son cours. La bande des cinq se reforma et j'oubliai très vite les peines endurées dans le Guantánamo de Modè. Puis, le bac obtenu, le désir de respectabilité nous submergea, et ce désir se transforma en une ambition obsessionnelle : nous voulions devenir des gens importants, vraiment importants, des VIP.

Respectabilité et importance. J'ai mis du temps à comprendre que ces deux notions sont différentes. Être respectable suppose qu'on inspire le respect par son attitude, ses agissements et ses réalisations. Qu'on est donc honorable. Être important est une notion floue. On peut être un sage ou devenir un homme politique de premier plan. C'est une construction sociale qui ne renvoie pas forcément à un comportement irréprochable, reposant sur des valeurs morales et une attitude louable. On peut être important et très peu respectable comme on peut être respectable et guère important. Mais le regard que l'on porte sur vous, quand vous êtes respectable et partant vénérable ou estimable, impose à la fois une distance naturelle et une bienveillance immédiate aux autres. Quand vous êtes important, on vous admire peut-être, mais, si cette admiration ne découle que des biens matériels que vous avez accumulés ou des pouvoirs que vous détenez, c'est en surface qu'on vous loue, on vous méprise au fond, dans le dessous des sentiments masqués, que les cœurs dissimulent et que la bouche ne dit pas.

Comment se fit le passage de l'envie d'être respectable à l'ambition de devenir important ? La vie se chargea de nous guider, l'air du temps nous poussa aussi à désirer l'un plutôt que l'autre. Nous avions rêvé de diplômes, puis ce rêve s'envola comme des bulles de savon qui s'éparpillent gaiement dans l'air avant de disparaître. Nos études étaient pourtant prometteuses, mais un ressort se brisa et le serpent de la facilité se glissa en nous. Et nos contorsions ne suivirent plus que la petite voix qui vous pousse à refuser l'effort et vous encourage à justifier l'injustifiable, à voir des méchants partout, à vouloir que les choses se réalisent magiquement. Nous avions vu *Ali Baba* au cinéma Abbia et on s'enthousiasma à l'idée qu'il suffisait de dire « Sésame, ouvre-toi ! » pour que s'accomplissent nos vœux et que les perles les plus précieuses et les saphirs les plus chers s'amoncellent dans nos poches. Comme les choses voulues tardaient à se manifester, nous déclarâmes d'un seul mouvement que le pays dans lequel nous vivions ne nous méritait pas. Voilà comment nous nous mîmes en tête de vouloir tous quitter le Cameroun pour aller vivre en Europe. Elle au moins saurait qui nous étions ; elle au moins ne traînerait pas les pieds pour nous couvrir d'or, de diamants et surtout d'euros, aussitôt que nous aurions foulé son sol et hurlé : « Sésame… »

Je vais raccourcir les étapes, car les choses vont vite dans une vie. C'est fou, non ?

Nous avons été des gamins plutôt dociles, avons sucé des bonbons et poussé des voiturettes achetées chez Score, le grand magasin où allaient s'approvisionner les riches et les expatriés qui vivaient dans la capitale. Les parents ne nous avaient pas seulement assommés avec les prières. Ils nous avaient aussi offert de beaux jouets à Noël, à Pâques, pour nos anniversaires. Je me souviens que nous les délaissions pour ceux construits avec des objets de récupération par nos voisins moins fortunés ou nos amis qui résidaient dans les quartiers populaires et que nos parents toléraient à la maison. Adolescent, j'eus donc des amis que j'avais choisis et qu'on ne

m'avait pas imposés. Je les avais choisis par une opération mystérieuse qu'aucune mathématique ne peut prévoir. Généralement, les parents sont inquiets quand on n'a pas d'amis. Mais je constatai qu'ils deviennent encore plus inquiets quand on en a. Chaque bêtise est imputée à l'ami qu'on est suspecté de vouloir singer. Ma mère criait : « Tu as fait ça parce que tu fréquentes untel. On va mettre fin à cette néfaste amitié-là ! » Ma seconde maman ne disait pas autre chose. Mon père opinait du chef. Mais cette tornade accusatrice renforçait les liens incriminés plus qu'elle ne les détruisait. Parents, pauvres parents, si vous voulez que votre enfant ne fréquente pas un ami, dites-en d'abord du bien. Gardez-vous de l'accabler d'emblée !

Mes amis étaient donc quatre, Kamga, Obama, Rigo des Ways, Simonobisick. D'autres jeunes, comme Yap et Google+, tournèrent un temps autour de nous, mais la greffe ne prit pas ou pas assez. Yap était notre aîné et nous talochait à volonté. Notre cercle de cinq garçons était composé de membres issus de quatre tribus différentes. Nous nous exprimions en camfranglais (créole camerounais mélangeant le français, l'anglais et des mots empruntés à différentes autres langues du Cameroun), en plus du français et de nos parlers locaux. Nos parents, qui ne comprenaient pas ce langage, fait aussi pour les dérouter, nous blâmaient, nous pressaient de cesser ce charabia, « d'abandonner cette langue du diable ».

Nous étions fermés comme des huîtres devant leurs harangues. Après tout, chaque génération invente son langage. Celle qui nous avait précédés, urbaine et décomplexée, avait déjà commencé un travail dont nous voulions accélérer le mouvement et, surtout, nous n'entendions pas délaisser le chantier malgré les injonctions et les menaces. Même mon séjour dans le pénitencier familial de Modè ne vint pas à bout de mon désir translinguistique. Dans le secret de ma solitude, je continuais à bricoler mon camfranglais et mon oncle, qui laissait souvent traîner une oreille, entrait parfois brutalement dans ma hutte pour me demander avec qui je parlais. Je monologuais. Mon parler baroque l'intriguait. Il fouillait ma chambre.

Constatant que j'étais seul, il s'en allait en grommelant, me croyant habité par un esprit ou atteint par la folie douce, car je souriais, la langue de la ville me maintenait en vie, c'était un baume apaisant sur mes mains calleuses de bagnard, de villageois.

Je n'oubliais pas mes origines citadines à travers le camfranglais. Mes amis et moi, à qui je pensais en parlant notre nouvelle langue, étions une génération en mutation. Plus tard, quand nous nous mîmes à projeter de partir pour l'Occident, nous ne voulions y aller que pour nous former et nous spécialiser dans les domaines artistique, scientifique, économique ou littéraire de notre choix. Mais en rêvant seulement et en oubliant de continuer à nous nourrir de lectures et moins de bières, nous glissâmes vers des pentes et des mondes inconnus. C'est ainsi qu'imperceptiblement nous devînmes obnubilés par l'envie d'aller vite faire de l'argent dans cet Occident-eldorado que nous vantaient les feuilletons télévisés. Tous les moyens pour rejoindre les rives occidentales nous semblaient bons pourvu que cette opération réussisse et enclenche alors le mécanisme qui allait forcément faire de nous des héros. C'est en héros, en personnages triomphants et fortunés que nous imaginions ensuite notre retour au pays. Ce processus nous enflammait la cervelle.

Aussi loin que je me souvienne, il me semble que la bascule, le tournant décisif, the turning point, comme disent les Anglo-Saxons, se fit avec l'avènement des nouveaux riches et la révolution de la « feymania ».

La feymania était un système fondé sur l'escroquerie, produite par des bonimenteurs en costume, au look de gentlemen-farmers. Ils soignaient leur apparente civilité, leur mine de gentilshommes et vous embobinaient en un tour de main. Les feymen, un néologisme qui venait de « fée » et de « man », étaient des sortes de nouveaux alchimistes urbains sachant parler de tout, qui étaient capables de transformer la pierre en or. Ces magiciens proliférèrent comme des fourmis. Leur art reposait sur la scénarisation d'une histoire dont le but était toujours d'augmenter de manière significative, et en un temps court, toute somme d'argent confiée à ces nouveaux multiplicateurs de pains. Par une simple opération « féerique », le scénario qu'ils proposaient vous

apportait la fortune. Leur moteur était le culot et l'esbroufe. C'est ainsi que les Arsène Lupin modernes, par la mise en scène d'une histoire alambiquée mais plausible, réussissaient à se glisser dans des cercles de gens fortunés et recevaient des sommes d'argent considérables qu'ils prétendaient multiplier. La naïveté des gens ciblés et appâtés était si grande qu'ils ne vérifiaient pas l'identité des arnaqueurs et ne signaient surtout aucun contrat avec les nouveaux prometteurs de la finance phénoménologique. Affaire conclue, les brasseurs magnifiques qui avaient promis monts et merveilles s'évaporaient avec le magot. Ils s'évanouissaient cependant en culpabilisant les gens floués, en leur disant, généralement au téléphone, qu'ils n'avaient pas répété la bonne formule magique au moment adéquat, ce qui avait eu pour conséquence de ruiner la transformation de leur magot ou de leur mise initiale en caverne d'Ali Baba. Et le tour était joué, et les escrocs disparaissaient dans la nature. Par un jeu de passe-passe, aidés la plupart du temps par des complices qui intervenaient dans l'ombre ou sous les apparences de simples quidams rencontrés par hasard, les auteurs de cette filouterie, sorte de Robin des Bois internationaux, dépouillaient leurs victimes sans état d'âme et remplissaient leurs valises ou leurs coffres-forts avec l'argent des autres.

Yéh malé !

Livrés à nous-mêmes, impressionnés par ces gains rapides, nous aussi nous fûmes séduits pas ces Robin des Bois modernes. S'ils réussissaient à duper des milliardaires, ils méritaient nos applaudissements et notre considération. Leurs scénarios étaient ahurissants. Les jeunes au chômage les admiraient. Ceux qui se ruinaient le cerveau à apprendre les dures leçons d'économie à la fac les vénéraient. Les loosers voyaient dans le métier de feyman un nouveau débouché pour arriver au sommet de la pyramide sociale en vendant le rêve. Vendeur de rêves fut le nouveau métier auquel aspiraient la plupart des jeunes. Nous prenions ces vendeurs de rêves pour des vengeurs masqués, des Zorro, des héros. « Des zéros qu'on va fusiller », hurlaient les forces de l'ordre qui diffusèrent bientôt ce message en sillonnant la ville à bord de voitures de police munies de porte-voix. Les détrousseurs

souriaient. Face à l'extension dangereuse de ces « bandits bien habillés », comme disaient les policiers depuis que les feymen sévissaient sur le territoire, une loi, colportait-on, serait votée et condamnerait quiconque se livrait à cette manipulation des esprits à avoir la main coupée. Les commerçants et quelques petites gens, chez qui les nouveaux convertis à la feymania avaient fait leurs gammes avant de fondre vers le golfe Persique et ses pétrodollars, défilaient en masse dans les commissariats pour porter plainte. Père lui-même, en sa qualité de commissaire de police, n'avait pas de mots assez cruels pour qualifier le nouveau banditisme en costume trois pièces. Et ces nouveaux riches, qui avaient tondu des proies hors du pays, venaient maintenant y exposer leurs trophées : de rutilantes voitures de luxe, des mannequins de toutes les origines, y compris chinoises, des villas construites à la vitesse d'un baiser de quinze heures dix-huit. Ces parvenus organisaient en plein air des fêtes géantes offertes aux démunis... Ces riches-là ne manquaient pas d'imagination. Leurs existences étaient maintenant théâtralisées, et même si ces cancres à l'école n'avaient pas lu *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière, ils jouaient les Monsieur Jourdain et s'inventaient des Lucile et des Cléonte pour parfaire leur mystification. Ils étaient devenus si puissants qu'ils avaient leurs entrées partout, dans les commissariats et les ministères aussi bien que dans la pègre locale à laquelle ils avaient su échapper en portant beau, en utilisant un langage en apparence mielleux, éduqué et policé. Leurs stupéfiants tours de magie nous époustouflaient. Nous étions subjugués. Seuls nos parents avaient le pouvoir et la responsabilité de changer nos mentalités. Mais les parents ne voient jamais l'écroulement de leurs rejetons. Ils voient clair quand le mal est fait. Et encore ! Ils nient l'évidence et courent s'agenouiller pour implorer un Dieu sourd, qui a trop à faire et, surtout, qui demande à chacun de ne pas abuser de son nom. Les parents se manifestent quand la messe est dite.

Inconscients, velléitaires, gonflés d'amour-propre, ne rêvant que de la réussite matérielle qui dévalait les collines de Yaoundé et submergeait tout, nous passions donc nos journées à boire pour éviter de nous regarder tels que nous étions. Nous refaisions le monde, nageant et barbotant dans nos

élucubrations, et, souvent, dans le vomi qui suivait nos beuveries. Mais n'allez pas croire que nous avions totalement décroché du réel. Nous n'étions pas des comètes définitivement perdues. J'ai beaucoup causé, voici la présentation de l'essentiel : notre bande des cinq. Par qui commencer ? Par Obama !...

Il venait d'une famille modeste. Sa mère vendait des « atchomos », des beignets de farine, dans un coin de rue du quartier. Elle avait une poigne de fer. Son père, en très bon menuisier, rabotait et rabotait des planches. Ses parents avaient eu douze enfants que sa mère s'évertuait à éduquer avec fermeté et rigueur, car le travail de menuisier épuisait le père. Ses grands frères et ses sœurs aînées avaient suivi un cursus scolaire sans fautes. Obama aussi. Il avait été major à chacune des promotions, jusqu'à l'abandon de la fac, et il était très doué pour les langues. Son rêve était de partir aux États-Unis et ce rêve devint encore plus fort après l'élection du président Obama. Ce patronyme avait, du jour au lendemain, fait de lui un privilégié, sauf pour le consulat américain qui faisait la sourde oreille. Toutes les filles qu'on abordait étaient beaucoup plus gentilles avec lui qu'avec nous. Les gens sont incroyables ! Obama est un nom banal à Yaoundé. Mais après le triomphe de Barack Hussein à la présidence des United States of America, on aurait pu croire, à voir la ferveur nouvelle qui entourait les Obama au Cameroun, que ces gens-là étaient tous de la famille du président des États-Unis. C'est ainsi que notre ami, dont la taille impressionnait, pour ajouter une touche américaine à son jeu, se mit à soutenir l'équipe de basket des Bulls de Chicago. Comme le président Obama. Sa petite bedaine, que la consommation des bières Guinness et 33 Export avait fait pousser, ne le desservait pas. Le président américain était svelte et avait le ventre plat. Il n'aimait pas la bière et les filles comme notre ami. Mais les filles roulaient des yeux de biches énamourées vers notre copain et ignoraient superbement nos approches. Sauf Elikya ! Nous aussi, du reste, partagions son goût des filles, ce péché si mignon, mais nous n'avions pas sa capacité d'absorption de l'alcool et son talent pour foudroyer les gonzesses.

Sa mère était souvent venue le ramasser chez Molo l'Infalsifiable, le barman en vogue. L'« Américain », comme on appelait désormais notre Obama, était capable d'y passer plusieurs journées d'affilée sans retourner chez lui. Sa mère était donc obligée de quitter sa fabrique de beignets et arrivait alors, pieds nus, avec à la main une énorme louche encore dégoulinante de farine qu'elle utilisait pour corriger le soûlard. Elle lui fonçait dessus comme un éléphant, le cognait en le traitant de toutes sortes de noms et pas seulement d'oiseaux. Rigo des Ways était le seul qui, lorsqu'il était dans les parages, parvenait à la calmer.

Ce Rigo des Ways ne tenait jamais en place et connaissait tous les chemins de la capitale. D'où ce « des Ways » qui composait son surnom. Il ne vivait que pour le football qu'il pratiquait d'excellente manière. D'ailleurs, son surnom était inspiré du nom d'un joueur de foot de l'équipe nationale du Cameroun : Rigobert Song. Le village de ce défenseur vif et accrocheur n'était pas loin de Yaoundé, car il se trouve sur l'axe dit « lourd », Yaoundé-Douala. L'axe lourd était le nom donné à ce qui avait au départ été conçu comme une autoroute, mais que la feymania gouvernementale – car le gouvernement avait aussi ses escrocs – avait transformée en une route à deux voies. Ç'aurait été en France une petite départementale. Puisqu'on n'avait construit que deux voies au lieu des quatre prévues, la différence avait constitué un joli pactole pour les feymen en cravate qui se camouflaient au gouvernement et dans l'administration. Il n'y avait aucun péage moderne sur cet axe prétendument lourd. Les péages de fortune étaient tenus par des contrôleurs en guenilles qui jouaient les miséreux alors qu'ils utilisaient une double billetterie pour s'engraisser à leur tour et piller les fonds publics. Ils imitaient, eux aussi, la sacrée feymania qui avait envahi tous les cerveaux et toutes les structures du pays. Ces contrôleurs-là disposaient d'une pauvre planche cloutée qu'ils mettaient sur la route, et ils actionnaient un long bâton placé comme une barrière dissuasive sur deux tonneaux vides pour bloquer la circulation. Des 4 × 4 furieux écrasaient ces piètres barrières et faisaient voler dans le talus les gardiens du péage. Leur matériel, dissuasif pour les

petites voitures, était ridicule contre les voitures blindées qui pullulaient maintenant dans le pays et qui refusaient tout péage. Notre Rigo avait été tenté de s'engager dans le corps des contrôleurs, vu son gabarit, mais il trouva que cela dévaloriserait le digne nom qu'il portait. Notre ami connaissait par cœur les championnats de football européens et était capable de donner les noms des arbitres de la ligue de deuxième division française. Il ne s'habillait qu'en tenue de foot et portait des godasses avec des crampons même lorsque nous étions invités à un mariage. Dans son quartier, un peu loin du mien, on l'avait surnommé Fou-Balleur à cause de son obsession du foot et de ses tenues extravagantes et voyantes. Il avait une autre manie : il tenait dans sa main gauche une balle de tennis qui maintenait sa main en perpétuel mouvement ; il la reniflait de temps en temps comme un doudou. Quand on ne le connaissait pas, il pouvait avoir un air inquiétant, alors qu'il a toujours été quelqu'un de très sensible. En plus de l'amour du foot, il en pinçait, lui aussi, pour Elikya, la fille de celui que nous appelions avec respect « Grand Pasto ».

Nous convoitions tous sa fille, ouvertement ou secrètement. Il le savait, mais le filou faisait mine de nous ignorer.

Le charme ravageur d'Elikya nous avait tous pliés à sa dévotion et nous avait attirés dans le temple qui servait d'église à son père. Ce n'est pas la foi qui nous y poussait, mais juste le plaisir de regarder les longues jambes fuselées d'Elikya arpenter les larges couloirs de la maison de Dieu, qui était aussi celle de son père. Même si l'on n'était pas protestant, la vue de la captivante créature – son minois de mannequin, sa bouche, mon Dieu, sa bouche retroussée comme un cœur – vous bousculait, vous enchaînait, vous tirait de gré ou de force dans le temple. Comme son père n'était pas dupe et aimait l'argent, malgré ses airs dévoués à la transmission des choses spirituelles, le bougre nota bien les effets que déclenchait sa fille sur les fidèles. Il s'en servit comme d'un appât. Il enleva la charge de collecter la dîme à sa femme, car celle-ci était grosse quoique pas laide, pour la confier à la majestueuse Elikya dont la beauté nous avait ligotés à son aura et à l'église de son papa. La mère avait boudé, mais le père avait dû lui

expliquer dans leur chambre que son derrière montagneux effrayait les gens, alors que celui d'Elikya, qui était admirablement bombé vers le haut, se trémoussait plus joliment pour attirer les foules dans leur église. Vu sous cet angle, la mère avait arrêté d'attacher ses lèvres et de montrer qu'elle boudait. Quand la fille présentait son panier pour la dîme, nous vidions nos poches avec empressement et joie. Nous n'étions pas les seuls à agir ainsi. Pour la faire revenir près d'eux, nombreux étaient les hommes qui payaient deux fois, parfois, ils ignoraient le regard courroucé de leurs épouses qui ne manquaient pas de leur enfoncer un coup de coude dans les côtes en maugréant : « C'est quoi même, hein ? Tu as déjà donné, non ? » Et elles piaffaient de dépit, pendant que le mari lorgnait, d'un œil qui ne pouvait échapper à la concurrence que nous représentions, la délicieuse silhouette, la sautillante poitrine et le fessier à ressorts de la belle enfant qui s'en allait, happée par d'autres regards bourrés d'envie. Tous ces vieux libidineux nous énervaient. Elikya avait l'âge de leurs enfants, mais ils s'en fichaient. Le dimanche, dans le temple, lorsqu'elle passait près de nous, la bande des cinq, sapés et parfumés, ruisselant de colliers comme des stars du rap, cette délicieuse déesse nous gratifiait parfois d'un bref regard mi-amusé, mi-admiratif. Ce seul regard nous remuait si fort que, si nous n'avions pas été dans une église, nous nous serions abattus comme des cerfs en rut sur celle qui nous dressait les poils si haut. Son père dut bientôt construire un hangar pour accueillir le flot de ses nombreux fidèles, qui n'en finissait plus de grossir. Et il ajouta bientôt à sa panoplie le don de soigner les impotents. Elikya charmait les petits et les grands. Le père guérissait les malades…

Rigo était celui qui paraissait, parmi nous, le plus excité par les charmes d'Elikya. Comme sa mère mettait de l'argent de côté en prévision de son voyage en Europe, Rigo lui en soutirait une bonne partie pour courir la verser dans le panier d'Elikya. Il aurait d'ailleurs dû voyager depuis belle lurette pour l'Espagne. C'était la destination de ses rêves depuis qu'il était chez les cadets et que son jeu de tête, son sens du placement et sa vista de défenseur imbattable avaient été repérés par des recruteurs bavards mais peu efficaces. Malheureusement, à chaque tentative d'obtenir un visa, il avait

essuyé un refus des autorités espagnoles. Cela ne décourageait ni Rigo ni sa mère. Le temps, impitoyablement, passait et rétrécissait les ambitions d'un fou-balleur qui oublia qu'on pouvait aussi jouer dans les clubs du pays et y briller. C'est du moins ce que lui disait aussi notre ami Simonobisick.

Orphelin de père et de mère, c'est son oncle et sa belle-tante qui l'avaient recueilli de son Ouest natal et emmené dans la capitale pour l'y élever. Bien que d'apparence chétive – on aurait dit un souffreteux –, il était solide, et son surnom « small but never sick » avait donné en camfranglais Simonobisick et signifiait « petit mais bien portant ». Il avait obtenu un BEP en mécanique automobile et avait plusieurs fois travaillé chez Bloc Moteur, un garage situé dans notre quartier qui entretenait toutes les voitures de mes parents. Puis un jour, son propriétaire, Tom Kobo, un garagiste chevronné, disparut. Il refit surface trois mois plus tard avec une Lamborghini, acheta trois immeubles d'un coup et en espèces. À l'insu de tous, et avec la rapidité de la foudre, il était devenu feyman. Certains prétendaient qu'il était entré dans le famla (c'est-à-dire qu'il avait pactisé avec les morts afin de devenir riche en échange de la vie de ses proches). Dès lors, tous les jeunes du quartier n'eurent plus de goût au travail. Simonobisick lui-même jeta son bleu de travail, cette salopette qui lui donnait l'air d'une lopette ainsi que le moquaient ceux qui méprisent le travail manuel. Simonobisick, petit, sec comme une trique, mesurait à peine un mètre soixante-trois. Il avait un caractère bien trempé et était prêt à se battre à la moindre contradiction, ce qui lui avait valu d'avoir un œil amoché dans une bagarre. Après la fulgurante ascension de Tom Kobo, il ne jurait plus que par son ancien patron et il était prêt à tout pour voyager, convaincu que les choses se passeraient de la même façon pour lui à l'étranger. Il ne voyait que d'un seul œil et devait faire des visites tous les deux mois à l'hôpital. Il ne s'habilla désormais plus qu'en costard-cravate comme son ancien patron. Il adopta aussi une démarche nonchalante qui lui donnait un air comique que notre ami Kamga aimait relever et brocarder.

À l'instar d'Obama, Kamga était également brillant à l'école, probablement le plus brillant d'entre nous, si on exceptait le génial Alima, dit Google+. Il aimait les mathématiques et, comme nous, l'envie de voyager l'arracha à l'amour des algorithmes. Il essuya plus de trente refus de visas dans divers consulats où il avait déposé avec une rare constance ses demandes : la France, l'Italie, la Belgique, l'Allemagne, le Danemark, la Turquie, la Scandinavie, l'Ouzbékistan, la Moldavie... partout où il voyait flotter le drapeau d'un pays, il se ruait dans l'agence consulaire où se délivraient les visas. Il pestait contre les pays qui tardaient à ouvrir une représentation diplomatique dans notre pays, tout en feuilletant un document où étaient listés les pays membres de l'Organisation des Nations unies. Sa mère participait à une tontine destinée à payer son voyage et elle était déterminée à y mettre le prix qu'il faudrait dès qu'une opportunité se présenterait. Les cousins et cousines du village, les tantes et oncles éloignés avaient été rameutés et mobilisés. Ils faisaient partie de cette tontine en y apportant qui un porc, qui une chèvre, qui un régime de plantains, qui des bouteilles d'huile de palme, car on y admettait le troc. La dynamique maman de Kamga avait réussi à convaincre les siens que son enfant représentait une valeur sûre que l'on devait considérer comme un investissement. Il rapporterait gros le moment venu ! Le Kamga, dont la cotation valait cher à l'indice des tontines, était généralement enveloppé d'une nuée d'admirateurs attachés à ses basques et qu'il appelait ses « followers », ses suiveurs, sa cour. Il portait autour du cou un petit sac, toujours garni de cacahuètes qu'il grignotait tout le temps. Ses followers avaient adopté la même attitude. Sa mère gérait une grosse ferme d'élevage de poules. Son père était musicien et avait la particularité de réveiller sa femme et ses enfants tous les jours à six heures du matin pour leur faire écouter ses chansons. Il invitait gentiment mais fermement ce public captif à chanter chaque titre de ses futurs albums. Ce chœur fantomatique de six heures du matin maugréait aussi, comme moi. Mais je l'enviais, car, chez eux, régnait une humeur très différente de celle qui entourait nos cantiques. Ses parents toléraient son look « new age » ou gothique : cheveux teints en violet, chaussures jaune citron et blouson doré

qui scintillait au soleil et aveuglait les passants dont certains, furieux, l'abreuvaient d'insultes : « Espèce de m'as-tu-vu, allo-man, nyambré, nanga-boko, snobinard sur deux pattes, crétin, voyou, comète éteinte, nullard... »

Il les snobait et répétait quant à lui qu'il vivait au futur présent et s'amusait à jouer les devins d'après-demain.

Autour de ces personnages, gravitaient des jeunes gens qui rejoignaient par intermittence notre quintette majeur. Yap, notre flagellateur en chef, était sur le banc de touche de notre bande et attendait d'être appelé en équipe première dès que l'un d'entre nous cinq aurait obtenu son visa et pris le chemin de la gloire. Il n'avait pas son pareil pour nous rosser et nous soutirer de l'argent.

Yap était craint de tous à cause de son gabarit et de sa réputation de dur à cuire. C'était le « grand frère » de tous les jeunes du quartier qu'il traumatisait d'un côté en les pinçant ou en les rouant de coups, et qu'il protégeait de l'autre. La rumeur disait de lui qu'il s'était présenté aux épreuves du bac plus de quinze fois et qu'on avait fini par le lui donner car il avait menacé de poser une bombe dans le bureau du directeur du lycée bilingue de Yaoundé où nous avions également été scolarisés. Plus âgé que nous, il caressait aussi l'espoir de monter dans tout moyen de locomotion capable de le déposer en Occident. Il était désigné par les persifleurs comme un « fugitif potentiel » parmi la cohorte que nous formions. Il avait tellement redoublé qu'il pouvait citer des passages entiers des manuels scolaires, résoudre mécaniquement des équations mathématiques tant il avait souffert à les répéter. On l'aimait beaucoup malgré son penchant sadique. Il nous envoyait parfois lui acheter deux bâtons de cigarettes et une bière, puis exigeait qu'on lui ramenât la monnaie. Celle-ci devait être supérieure à la somme qu'il nous avait donnée. C'était un casse-tête. Il prétendait agir en percepteur qui prélevait l'impôt sur les bêtes que nous étions. Un des manuels qu'il avait particulièrement potassés, celui qui nous initiait à l'économie générale, lui avait enseigné que l'impôt était le symbole du pouvoir. Sans impôt, il ne pouvait exister de pouvoir. L'impôt qu'il nous arrachait était donc

la manifestation de sa puissance et la reconnaissance de son autorité. Les personnes fiscalement frappées ne devaient pas se plaindre, puisqu'elles jouissaient de sa protection. Ce shérif autoproclamé, habile causeur, assurait que c'était pour nous apprendre la vie qu'il avait jeté son protectorat sur nous. Il savait pourtant que mon père était commissaire, mais il nous regardait dans les yeux et, sans fixer dans le blanc des miens, laissait entendre qu'au moindre « képi » qui un jour viendrait à l'inquiéter, il saurait d'où était partie la trahison, et sa vengeance n'aurait pas de limites.

« À bon entendeur, on dit quoi ? cria-t-il.

— Salut ! »

Je fis partie de ceux qui s'égosillèrent avec force pour que notre protecteur autoproclamé m'entendît et ne vînt pas me chercher des poux dans la tignasse.

Satisfait de notre réponse et du bruit des talons que nous avions claqué comme s'il était un général passant en revue ses troupes, il fanfaronna, le menton haut et le visage exprimant une fierté espagnole : « Rompez ! Je suis "mebala bidou", le raticide ! »

Personne n'osait contester ses dires. Il valait mieux éviter son courroux. Yap devait sa réputation à sa confrontation avec des « mange-mille » (les flics corrompus). Un soir, des policiers en tenue avaient voulu verbaliser un jeune du quartier parce qu'il portait un blouson alors que la température était de trente-cinq degrés à l'ombre. Il avait été désigné comme suspect. Les policiers lui avaient alors arraché le poisson braisé qu'il tenait dans les mains et qu'il venait d'acheter dans une gargote. Ils avaient peut-être faim et le poisson sentait bon. Assis sur un énorme trône en bois qu'il s'était fabriqué et qu'il avait installé dans la cour de la maison familiale, Yap assista à l'algarade. Il avait attendu le dernier moment pour agir. Il s'était levé, puis avait avancé nonchalamment vers le lieu où se déroulait la scène. De sa petite voix qui faisait presque rire et qui lui avait valu le surnom de « biyaïste » – car on disait qu'il avait le même timbre de voix rocailleux et haut perché que le Président –, il susurra donc :

« Remettez à l'enfant son poisson ! Vous devriez avoir honte, bande de voleurs.

— Monsieur, vous sortez d'où, hein ? Qui vous a sifflé ? Occupez-vous de vos oignons et laissez-nous faire notre travail.

— Votre travail ? Arracher les choses des gens, manger le poisson braisé des citoyens, c'est du travail ? Dans quel code de procédure avez-vous lu ça ? Vous n'allez pas me faire croire que vous comptez placer ce poisson braisé en garde à vue ?

— Son blouson... Il fait chaud...

— Quoi, son blouson ? Depuis quand est-il interdit de porter un blouson d'hiver et en peaux de hérisson quand il fait chaud ? C'est vous-mêmes qui vendez la friperie, non ?

— Mais dis donc, c'est qui ça ? Tes papiers, monsieur à la longue bouche ! » ordonna l'un des mange-mille.

Yap s'avança alors doucement comme pour s'exécuter. Mais il décocha un uppercut au flic qui avait tendu le bras pour récupérer la pièce d'identité. Le flic grogna, émit un son semblable à celui d'un porc-épic coincé dans un piège, puis il s'effondra comme du chiffon. Yap se tourna vers le second flic qui, surpris par sa réaction, lança un juron dans sa langue maternelle. Yap lui balança son énorme poing dans la tronche. La poigne de Yap, nous la connaissions pour l'avoir subie, faisait mal. Très mal. Il aurait dû faire carrière dans la boxe. Le second flic alla dormir au sol et notre justicier prit le sac plastique qui était tombé en même temps que le policier et le remit au garçon qui le remercia et partit à reculons raconter l'événement à tout le quartier. Cette séquence vint gonfler et renforcer la réputation de Yap. On l'appelait tous « le Big » ou « l'aîné des orphelins », car nous nous sentions abandonnés. Derrière ses airs de chef de bande, il veillait à ce qu'on ait tous de bonnes notes à l'école et jouait aussi parmi les plus jeunes le rôle de répétiteur bénévole. Bénévole, j'exagère, car nous lui abandonnions une partie de notre argent de poche. Mais il était interdit de le désigner comme un racketteur professionnel. Il nous administrait aussi, en sa qualité de répétiteur, de solides corrections lorsqu'on n'avait pas réussi une équation du

premier ou du deuxième degré. Très respectueux des aînés, il bénéficiait de leur approbation tacite, ce qui lui donnait le droit de nous fesser ou de nous talocher comme bon lui semblait. S'il redoutait quelqu'un dans notre entourage, ce n'était pas mon père et ses galons, mais Barlock, la mégère du quartier.

C'était une vieille dame qui habitait une bicoque au coin du seul rond-point qui existait à Nkolmesseng. On ne savait quel âge lui donner tant ses traits étaient creusés, sa bouche hideuse, son regard hors d'âge. Elle passait ses journées assise sur un vieux transat de plage bleu installé devant son habitation déglinguée. Soupçonnée de sorcellerie et de pratiques mystiques, elle inquiétait tout le monde. On disait qu'elle se transformait, le soir venu, en une jeune femme aguicheuse qui tapinait le long du fleuve Mfoundi. Elle en avait ramené ce transat qu'elle ne quittait que pour disparaître, courbée sur sa canne, derrière les murs en terre battue de sa petite maison aux parois trouées. Les gens affirmaient qu'elle était une revenante, d'autres criaient qu'elle n'était qu'une folle. On la voyait souvent devant sa bicoque, mâchouillant une noix de kola et balançant des phrases aux passants comme pour prédire leur avenir. Elle se frottait les tibias qu'elle avait enduits au préalable de beurre de karité et ce spectacle attirait des enfants dont certains, parmi les plus hardis, lui lançaient des boules puantes. Pendant son étrange cérémonial, était posée à sa droite une bouteille d'eau d'Évian dont l'étiquette usée avait disparu depuis belle lurette. Cette bouteille contenait un étonnant liquide rouge qu'elle portait de temps à autre à sa bouche d'un geste sec et précis, suivi d'une indescriptible grimace. Jadis, elle avait eu un jardinet et un manguier qui porta de beaux fruits. Le bruit courait que Yap en avait dérobé une bonne quantité. Une nuit, la sorcière l'ayant surpris qui s'enfuyait, elle l'aurait maudit. C'est cette malédiction qui aurait été à l'origine des échecs répétés de Yap au bac. Il la redoutait. Il attendait sa mort qui ne venait pas, même si Google+ avait prédit que celle-ci aurait lieu au lendemain de l'effondrement du « mur des fermentations ». Cette formule

intriguait, car nous ignorions où pouvait bien se trouver ce mur. Le personnage de Google+ fascinait.

N'avait-il pas obtenu son doctorat en physique à vingt et un ans ? Pour nous, il était un elfe, un esprit supérieur. Il avait obtenu le bac en candidat libre avant ses quinze ans et était entré à l'université alors que nous autres, besogneux, qui avions pourtant son âge, étions encore à nous demander si nous réussirions le brevet des études. Yap, notre shérif, galérait toujours pour passer son bac. Il avait vu la fusée Google+ le laisser au lycée, un bambin qu'il n'avait jamais eu le temps de fesser, et qui alla s'inscrire à la faculté des sciences avant notre gouverneur auto-investi. Dans le campus, ceux qui croisaient le bonhomme dans les amphithéâtres ou au restaurant universitaire et qui ne le connaissaient pas lui demandaient s'il était venu chercher son grand frère à la fac ou si son papa travaillait là. Le plus drôle était à venir.

Pendant que nous quittions les amphithéâtres sur la pointe des pieds, défaits et sans diplôme, il en sortait auréolé de toutes les mentions et ployant sous l'amoncellement des félicitations. Ce qui fut renversant, c'est que ce garçon chercha et n'obtint pas un poste dans les nombreuses entreprises où il voulait exercer, notamment dans la compagnie d'électricité qui avait pourtant été privatisée et dans celle des hydrocarbures qui était aux mains de l'État. Il effrayait les vieux. Les gens assis, ces cous pliés qui s'accrochaient aux fauteuils douillets des ministères et des entreprises publiques, le prenaient pour un terroriste. Ces caciques, apeurés par le gamin surdoué, lui répondaient qu'il était trop jeune pour commander des gens barbus alors que lui-même n'avait encore aucun poil sous le menton malgré ses gros et longs diplômes. Comme il avait réponse à tout, il répliquait que, si la barbe était le signe absolument indispensable pour diriger et commander, les chèvres seraient toutes des philosophes et auraient dû venir s'asseoir dans les grands bureaux au lieu de brouter de l'herbe dans les prés. Les vieux, fâchés par son toupet, le renvoyaient en le traitant d'insupportable imberbe. Ils criaient aussi partout que cet irrespectueux gamin était doté d'un « monstrueux culot ».

Google+ abandonna l'idée de chercher du travail dans des établissements où de vieux barbons demandaient qu'on les ficelât sur leurs chaises pour bien montrer au bambin qu'ils s'apprêtaient à recevoir avec une réponse négative à la bouche que toutes les places étaient occupées et que ce n'était pas la peine qu'il vînt déranger les gens importants. On refusa même de le rencontrer. Lassé, notre ami du second cercle, qui aurait très bien pu entrer dans le groupe des cinq titulaires les doigts dans le nez, était cependant trop indépendant et ne venait que de manière sporadique chez Molo l'Infalsifiable. Il n'aimait pas la bière. Et Elikya ? Qui n'aimait pas Elikya ? On n'en savait rien. Ce qui le distinguait de notre quintette était surtout le fait qu'il méprisait l'Occident. Il ne voulait pas quitter le pays. Malgré les obstacles qu'on lui glissait dans les pattes, il décida un jour de ne plus se fatiguer à envoyer des lettres de motivation et des CV à des gens qui ne les ouvraient même plus. Le pouvoir les rendait dingues.

Google+ se retrancha d'abord dans le studio que lui avaient prêté ses parents. Il y passait ses journées à lire des dizaines de bouquins, bref tout ce qui lui passait sous la main. Il sortit ensuite s'installer dans la rue pour livrer son savoir à qui le questionnait. Il donnait des réponses quelle que soit la question posée, avec une exactitude déconcertante. Lorsque nous avions un doute sur une information, nous allions le voir afin qu'il tranche. Il avait un petit moineau qui ne le quittait jamais et avec lequel il discutait lorsqu'il ne lisait pas. L'oiseau était dans une petite cage en fer. La mémoire de son propriétaire était une véritable encyclopédie et paraissait en permanence branchée sur les ordinateurs de la toute dernière génération. Alima, alias Google+, était un pur génie dont le savoir était d'une étendue sidérante. Comment le pays pouvait-il se priver d'un si grand talent ? Je me pose encore cruellement la question. Submergés par nos projets personnels, ce qui se passait autour de Google+ et d'autres personnes talentueuses qu'on chassait des cercles du pouvoir comme des brebis galeuses avait pour nous le charme désuet des spectacles surréalistes. Alima trouvait malgré tout à s'occuper au lieu de passer son temps, comme nous, à boire, à rêvasser ou à pleurnicher. Il avait créé un système de ravitaillement d'eau à partir d'un

puits creusé avec l'aide des jeunes du quartier. Son invention était destinée à régler la question cruciale de l'eau potable, les nappes phréatiques étant polluées par des engrais interdits et des déchets industriels incontrôlables. Avec son système d'épuration performant, il résolut plusieurs problèmes d'un coup, y compris au bénéfice des ménages de Nkolmesseng. Les enfants des quartiers populaires ne tombaient plus malades comme des mouches et on ne mettait plus le moindre rhume sur le dos de la sorcière Barlock ou d'un méchant marabout. Alima avait toutefois bénéficié de l'aide logistique de monsieur Page, un Blanc, ancien curé, qui lui avait ramené du vieux matériel lors d'un séjour en France.

Ce Blanc était un ami de mon père et son histoire n'était pas banale.

Il était arrivé au Cameroun vingt-cinq ans plus tôt comme jeune curé, et il fut affecté dans notre paroisse, à Essos centre. Au bout de dix ans de travail apostolique, il s'était entiché d'une jeune fille de quatorze ans qui venait le voir tous les dimanches soir pour des séances d'exorcisme. La demoiselle était tombée enceinte. On l'avait interrogée. Elle raconta que sa grossesse était l'œuvre du Saint-Esprit. « Tu te moques de nous ? Le Saint-Esprit a un pénis avec du jus dedans ? » crièrent les parents en talochant durement l'enfant. Devant leurs yeux qui rougissaient de colère et face aux gourdins que les oncles avaient amassés pour la rosser et lui briser la tête et les reins, la jeune fille avoua qui était le responsable de son ventre rond : le curé ! Aussitôt, les gourdins furent déplacés devant le presbytère. Page avoua qu'il était bien l'auteur des faits, reconnaissant ainsi que l'Esprit-Saint n'avait rien à voir dans cette affaire. On n'eut pas besoin de le frapper. Il jeta la soutane et épousa la gamine qui portait son enfant. Mais l'affaire se compliqua car d'autres filles de Nkolmesseng dévoilèrent leurs grossesses et pointèrent le doigt en direction du presbytère ; les parents de ces dernières allèrent les jeter comme des paquets de bois dans l'église. Le nouveau prêtre assura qu'il était blanc comme linge et conduisit les plaignants au domicile de son prédécesseur. Page confirma encore qu'il était l'auteur des faits. Il indiqua,

pour sa défense, qu'après de très nombreuses et dévotes années au service du Seigneur, il avait été mis sous pression. « Les filles du Cameroun sont très belles. Regardez donc leurs derrières, hein ? Regardez ! Je me suis tourné vers le Seigneur chaque fois que j'allais céder. J'ai longtemps tenu et puis, en relisant les Évangiles, je me suis arrêté à cette phrase du Seigneur qui a lui-même dit : "Allez sur terre et multipliez-vous !" » On écouta cet aveu d'une oreille compréhensive. On invita quiconque n'avait jamais péché à venir lui balancer la première pierre. Mais un homme, entendant que le prélat avait été un inséminateur prolixe, lui demanda pourquoi il avait craqué pour plusieurs filles au lieu d'une seule comme l'enseignaient les catholiques. L'ancien curé, maintenant défroqué et père de plusieurs enfants, lui dit : « Il est écrit : "Bénissez tous ceux qui s'aiment et inspirent l'amour à une, deux, trois, quatre personnes ou plus." » Devant le regard circonspect du curieux qui l'interrogeait, Page ajouta : « J'ai fait comme les gens d'ici. Au lieu d'avoir plusieurs maîtresses, j'ai accepté d'être polygame. Je suis sorti de l'hypocrisie qui règne en Occident où l'on accumule des maîtresses ou des amants ! » Comme on avait l'habitude de le dire à l'église quand il faisait ses sermons, on s'inclina en se signant et on dit : « Amen ! Alléluia ! »

L'ancien curé, qui était déjà l'ami de mon père, le resta après ses scandales et ses mariages. Mon père lui glissa d'ailleurs un jour :

« Enfin, tu m'as rejoint dans le pé...

— Le quoi ?

— Euh, pas le péché, non, mais sur le pénible chemin que Dieu a voulu que nous prenions, nous, pauvres polygames !

— Oh ! tu m'as fait peur. Merci, mon ami. Prions et rendons grâce au Seigneur, notre Dieu... »

Ces deux pieux élevèrent au ciel leurs prières avec une vigueur inouïe. Bien qu'ils se soient parfois verbalement affrontés, Page et mon père s'entendaient à merveille et passaient souvent du temps à parler des relations tumultueuses entre la France et le Cameroun.

Page avait construit une petite maison derrière le bois qui longeait la rue principale de Nkolmesseng. Il lui fallait continuer à travailler pour gagner sa vie et nourrir sa famille. Il opta pour le boulot d'exorciste qu'il pratiquait le mieux, mais fut bientôt concurrencé sur ce terrain-là par les Églises du réveil et les pasteurs, comme le père d'Elikya.

De temps à autre, Page disait qu'il allait en Terre sainte pour y faire pénitence et pèlerinage, mais, en réalité, il se rendait en France pour s'y reposer dans sa ville natale, à Cantin, près de Douai.

Il installa aussi une dépendance dans sa villa pour ses consultations et ses séances d'exorcisme. Mais comme ses femmes avaient maintenant peur qu'il n'appliquât les recettes qu'elles connaissaient, elles assistaient à tour de rôle à ses opérations afin que l'ancien prélat ne reprît ses tours de magie durant lesquels il feignait de convoquer le Saint-Esprit afin que celui-ci, pénétrant le corps de la femme, allât culbuter le démon.

Le football était avec la bière notre passe-temps favori. C'est Yap, le Big, qui composait les équipes à sa guise et choisissait l'arbitre qui lui convenait et qu'il changeait à chaque match. Il se mettait toujours dans le camp des vainqueurs potentiels, celui des dribbleurs, pour éviter ainsi d'encaisser des « oboms », ces petits ponts humiliants qui le rendaient fou furieux. Nous faisions l'arbitre à tour de rôle et, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, c'était le poste le plus difficile, car nous étions sous le contrôle direct de Yap qui, lui, n'obéissait qu'à son bon vouloir. Il contestait nos avis, nous talochait à loisir et nous giflait sans raison. Quand il devait désigner l'arbitre, lorsque nous nous retrouvions pour un match, nous nous faisions tout petits, priant nos dieux respectifs, cherchant à éviter le port du slip jaune qui avait séché au soleil dans la cour du Big, accoutrement qu'il réservait à l'arbitre de la partie. Le malheureux assigné à ce rôle devait enfiler le sous-vêtement par-dessus son short afin qu'il se distinguât des joueurs selon la décision de Yap. Cela l'amusait de nous voir courir en arborant ce ridicule caleçon qui faisait désormais partie de notre paysage sportif et qui rendait les matches

folkloriques et drôles. Nous nous y étions faits, puisque telle était la volonté de notre guide.

Mes journées, durant ma période d'oisiveté, furent monotones. La prière matinale, dirigée par mon père, m'exaspérait de plus en plus. Je considérais que « Jisos » m'avait ouvertement déclaré la guerre en ne fermant pas la machine à prier qu'actionnait mon père. Après la prière, je m'attelais aux tâches quotidiennes qui commençaient par le nettoyage de la voiture paternelle et de celle des mamans. Mon service se terminait par le balayage de la grande cour intérieure de la maison familiale sous le contrôle des domestiques qui étaient pourtant là, se promenant les bras ballants et la mine sévère.

Mon obsession de voyager avait été entendue par mon père. J'avais enregistré plusieurs échecs quand il se résolut à s'occuper de mon cas. Il avait réussi à obtenir un rendez-vous pour une demande de visa étudiant au consulat de France. Je m'étais donc préparé à cette rencontre capitale dès que mes tâches ménagères avaient pris fin. J'avais ensuite brossé mon jean, l'avais dépoussiéré afin d'être sapé à l'image des jeunes hommes de bonne famille. À la vue du jean, ma mère hurla de douleur et m'imposa un pantalon Tergal. Pour nous, c'était un tissu pour les australopithèques. Mais je ne fis pas mon intéressant, il fallait éviter toute vexation. Ma mère m'avait aussi acheté une belle chemise blanche la veille, au marché central, car mon père avait prévenu, en me regardant méchamment :

« Tu ne vas pas t'habiller comme un voyou pour aller au consulat de France, j'espère ! Vos affaires de "look", ou je ne sais plus quoi là, m'exaspèrent ! Tu ne vas pas gâcher cette nouvelle opportunité, hein ? Page et moi avons fait un jeûne et prié toute cette semaine. Il m'a assuré que tu auras ton visa, au nom de Jésus-Christ Notre Sauveur. Ne fous pas tout en l'air comme à ton habitude, et arrange-toi correctement. Je ne veux pas voir ces "loques" sur ta tête...

— Dreadlocks...

— La ferme !... Ça va me provoquer une crise cardiaque un de ces jours et vous me pleurerez... »

L'affaire des chaussettes étant encore dans toutes les têtes, je fonçai chez le coiffeur, il me fit payer le double du tarif, parce que, dit-il, mes cheveux étaient torsadés comme du grillage sur les murs d'une prison. Ils avaient en effet réussi à briser plusieurs lames de sa tondeuse, tordirent ses ciseaux et amochèrent ses doigts dans la lutte qu'il engagea contre ma vigoureuse et broussailleuse tignasse de musicien au look déjanté. Ce dernier ravissait mes fans. Mon père apprécia la coupe militaire, car je fus tondu au ras du cuir chevelu. Ma mère poussa des cris de joie en me voyant comme si je venais de décrocher une licence en psychopathologie de la vie quotidienne, licence qui ne valait rien, mais sonnait fort. La veille, mon père avait bondi du lit plus tôt que d'habitude et nous avait éjectés sans ménagement de nos rêves pour que nous allions lancer aux cieux la prière matinale qui commença ce maudit jour-là à quatre heures et trente minutes. Un record. Nous implorâmes Dieu et ses saints deux heures durant, sans pause, chantant les louanges du Seigneur, le noyant sous les superlatifs et les éloges, « car, après tout, dit mon père, les yeux luisants, exalté, le Très-Haut ne peut souffrir la petite louange ». Et nous lui versâmes dans les oreilles ce que nous avions de grandiose sous la langue : « Toi, Seigneur, qui es au sommet des sommets, Toi qui donnes et reprends, Toi qui as toujours le dernier mot sur tout et partout, Toi qui es le toit de l'univers, le Firmament, par pitié, Seigneur Jésus Fils de Dieu, ordonne au consul de France au Cameroun de donner le visa à Boum Biboum, fils de Boum... » Cette dernière parole fut toutefois interrompue par l'index replié de notre père impitoyable qui était au sol avec nous, et qui appliqua un coup sec et sonore sur la tête d'Ebanda Junior, mon petit frère. Ce dernier avait somnolé pendant la communion avec le Saint-Esprit. Au bout de ces deux heures de prière, mon père nous fit boire à tour de rôle l'eau bénite spéciale que vendait monsieur Page à cent mille francs CFA le litre. Il disait qu'elle venait de Terre sainte et qu'elle était l'eau qu'avait bue Jésus-Christ avant sa crucifixion sur le mont Golgotha.

À sept heures, nous nous rangeâmes, père et moi, derrière Makondo à qui mon père avait donné un billet de cinq cents francs CFA afin qu'il aille faire la queue devant l'administration consulaire. Il fallait être sur les lieux depuis la veille à vingt-deux heures pour espérer être reçu le lendemain. Même si on avait un rendez-vous, les agents ne recevaient qu'une poignée des convoqués, ceux qui avaient montré qu'ils voulaient vraiment découvrir l'extraordinaire pays qu'était la France. Makondo avait donc été chargé de faire la queue à ma place ; il y était allé avec une natte, un gros pull-over – car les nuits sont fraîches à Yaoundé – et un sac en plastique qui contenait une baguette de pain, une boîte de sardines et une bouteille d'eau. Il fut ainsi parmi les premiers qui s'entassèrent devant le couloir qui menait à l'entrée du consulat de France. Un vigile, placé à l'autre bout du couloir, recevait les dossiers et vous faisait attendre dans une espèce de casemate avec une fenêtre grillagée qui lui donnait l'allure d'une prison. Mon père et moi avancions au rythme de cette longue chaîne humaine qui s'étirait sur près d'un kilomètre, du rond-point de la rue Jamot jusqu'aux bureaux du consulat. Au bout de deux heures d'attente, le vigile camerounais planté devant la grille reçut notre dossier. Il le feuilleta longuement, une ride ministérielle barrait son front et une mimique boudeuse troussait ses lèvres, déformant le coin supérieur de sa bouche lippue. Il prenait la pose de celui qui allait décider de mon cas. Ce n'était pourtant qu'un vigile. Il leva la tête et me demanda quels seraient mes moyens de subsistance en France. Mon père voulut répondre, mais le cerbère qui outrepassait sa fonction lui fit signe de ne pas dire un mot. Il venait de voir la fiche de paie de mon père. Il me posa deux autres questions. Mon père voulut encore répondre. L'homme s'énerva, fit un geste comme s'il allait jeter le dossier aux chiens et lui rétorqua que j'étais majeur, que je pouvais parler, et il ajouta que, si on cherchait bien, je devais avoir une ribambelle d'enfants au quartier. Mon père faillit l'empoigner, mais je le retins par la manche. Je balbutiai quelques mots et, sans les écouter, le vigile fit un signe d'exaspération et indiqua que l'entretien était terminé. Il dit à mon père, avec un faux accent du français de

France : « Vous et votre rejeton pouvez rentrer chez vous. La réponse vous parviendra la semaine prochaine. »

On s'en alla.

Sur le chemin du retour, mon père, enragé, vexé, cria :

« Je viens d'être traité comme un villageois ou un vendeur de soyas devant mon fils. » Il me talocha comme si j'étais responsable de cette ignominie. « Après tout, c'est par ta faute que je suis traîné de la sorte. »

On marcha jusqu'à la voiture sans qu'il desserre les dents. Quand il retrouva la parole, ce fut pour m'annoncer que, si jamais on me refusait le visa, il irait lui-même casser la gueule à ce grossier vigile. Il trouverait, parole de commissaire Boum, le moyen de le faire coffrer dans son commissariat où l'on chicoterait l'énergumène matin, midi et soir jusqu'à ce qu'il ne puisse plus poser son cul sur une chaise. Je voulus lui dire, pour le calmer, qu'un refus de l'administration consulaire me paraissait d'autant plus impossible qu'on avait fourni tous les papiers exigés, que j'avais la boule à zéro, que je ne portais pas de jean sale, troué ou délavé, et, surtout, que nous avions bu l'excellente eau bénite de monsieur Page. Conscient de son caractère volcanique, je tournai cent fois ma langue dans la bouche avant de parler et décidai sagement de la fermer. Cette décision m'épargna la vigoureuse taloche que père n'aurait pas hésité une seule seconde à m'assener sur le crâne. J'avais vingt-deux ans, mais, pour lui, j'étais encore un bambin qu'on pouvait punir et molester.

L'arbre-écran

Comme tous les après-midi, dès que papy Ebanda s'était assoupi, que je ne risquais pas de croiser ma mère ou l'autre maman, car elles avaient toujours des questions à poser et moi peu de réponses à leur donner, je m'éclipsais. J'allais répéter quelques compositions dans un studio précaire d'enregistrement que me prêtait un batteur avec lequel j'allais fonder plus tard mon premier groupe. Quand je n'étais pas inspiré, je fonçais dans notre quartier général où traînait certainement l'un de mes amis. Un jour, j'y retrouvai Rigo et tentai de lui narrer les derniers événements depuis que nous nous étions quittés, c'est-à-dire la veille. Il ne m'écouta que d'une oreille distraite, impatient de me reparler du match entre le Barça et la Juventus qui venait d'avoir lieu en Europe, en Ligue des champions. Notre championnat ne nous intéressait pas. Il n'y avait que la compétition européenne qui occupait nos têtes. On avait pourtant déjà parlé et reparlé de cette rencontre, mais, depuis quatre jours, elle revenait sur le tapis. Molo nous avait servi plusieurs Guinness bien tapées, c'est-à-dire inhumainement glacées, et il était reparti derrière son comptoir avec son air nonchalant et en faisant rouler son derrière comme une « Panthère rose », je veux dire une fille prête à tout pour attraper sa proie. Ce balancement dodu-là, que bien des hommes – et pas seulement des touristes étrangers et blancs – venaient reluquer, attirait nos regards et nos quolibets. Il était excitant et nous avions secrètement surnommé Molo « ntchèlè », ce qui voulait dire en argot du pays « homo ». Nous n'étions pas sectaires, notre présence régulière chez notre « ntchèlè »

n'en était-elle pas la preuve ? Et puis, nous aimions bien Molo. Rigo, que les affaires de fesses secouaient de nervosités, me fit un clin d'œil et éclata de rire. Le barman devina qu'on le visait et il se retourna vers mon ami :

« Qu'est-ce qui te fait t'éclabousser dans mon dos ? La dette que tu as ici ?

— T'esclaffer... Molo, toi aussi, ne déchires-tu pas assez la grammaire comme ça ? dit Rigo rigolard.

— Déchirer ma grande mère ? Tu me prends pour qui ? D'ailleurs, hein ? Vraiment, vous ne respectez rien dans ce "mboko", euh, pays ! Rigo, si c'est comme ça, fini le crédit pour toi, monsieur le savant de la comédie française !

— Académie, Molo, Académie française !

— Continue, et on verra si c'est toujours esclaboussant de ne pas payer ses bières ! » fit remarquer Molo. Quand il était dans cette humeur-là, c'est qu'il n'avait pas reçu un courrier qu'il attendait de Suisse.

« Mais non, mais non, je ne me moque pas de toi, c'est l'histoire de Mingri qui me fait rire. Hein, Boum Biboum ?

— Bien sûr, on disait qu'elle a trop de seins pour une fille de quatorze ans.

— Voilà ! Arrête donc, s'il te plaît, de prendre la mouche dès que nous rions...

— De prendre quoi ? Yéh malé, ton français-là va me tuer !

— Laisse tomber ! Pour ta gouverne, sache, mon cher Molo, que j'ai prévu d'éponger ma dette, moi. Je ne suis pas la Grèce, je paie mes dettes sans quémander les sous au FMI ou à la Banque mondiale !

— Toi et ton français savant-là, ce n'est pas avec ça que tu vas aller jouer en Espagne, quand même !

— Qui sait ce que sera demain ?

— Et puis, si l'Espagne fait trop sa maman, pourquoi tu ne files pas au PSG, hein ? Ce sont les Arabes qui commandent là-bas maintenant et ils ont des chèques bourrés de pétrole.

— Pétrodollars.

— Oui, pétrodollars. Entre nous, c'est quoi même, cette histoire de vouloir seulement aller jouer au Barça ? s'énerva Molo.

— On a beau le lui dire, il n'entend pas. » J'avais surenchéri en approuvant le propos de Molo. C'était juste de dire ce que nous pensions tous.

« Boum, tu ne vas pas aussi te mettre du côté de l'Infalsifiable ! Bon, peut-être me faudra-t-il réviser ma position, mais une bière avant toute chose ! Tavernier, on roupille ?

— Tu n'as que de gros mots à la bouche. Tu es assis ici pour boire mes bières et rigoler quand j'ai le dos retourné… »

J'étais plié de rire, car c'était tout le temps pareil entre ces deux-là. Parfois je me demandais s'ils n'étaient pas amoureux l'un de l'autre, mais, pour chasser cela de mon esprit, je m'empressais généralement de le dissoudre dans une bonne rasade de Guinness. Leur petite prise de bec et de tête pouvait parfois durer un quart d'heure et Rigo ne lâchait le morceau que lorsque nous parvenions à détourner la conversation avant qu'elle ne s'envenime.

Au bout de la sixième bière descendue à la vitesse d'un train rapide, Kamga, flanqué de ses followers, nous rejoignit.

« C'est comment ? lança-t-il en guise de salutations.

— C'est caillou, comme tous les jours dans ce maudit pays. Les mange-mille sont toujours à leurs postes et les feymen aussi. Il n'y a que les bourricots comme nous pour venir engraisser Molo. »

Je le pensais vraiment, mais Kamga sourit en faisant signe à ses followers d'aller l'attendre dans la rue. Regardant les dépouilles de Guinness, autour de nous, Kamga dit : « Il est à peine dix-sept heures et vous avez déjà descendu six bières chacun ? L'Infalsifiable, apporte-moi ma part !

— Ékié, vous me fatiguez !

— Molo, tu ne vas pas te fâcher parce que Boum Biboum a dit qu'on te donne les "do". Je suis certain que tu as déjà eu ton quart d'heure d'échauffement avec Rigo.

— Les "do", les "do", tu paies comment ?

— Cash, mon vieux, cash ! Je ne suis pas n'importe qui, moi, hein ? Amène-moi ici un petit casier de douze ! C'est même quoi ! J'ai du retard à rattraper ! Les gars, c'est pas cool de boire sans appeler les frères. Ce n'est pas parce qu'on veut tous aller en Europe qu'il faut déjà adopter les habitudes de nos ancêtres les Gaulois. » Se tournant vers Molo, il se fit pressant. « L'Infalsifiable, sois aussi vif que l'éclair ! » Il posa une liasse de billets sur un tabouret et Molo courut chercher un casier de douze grandes bières qu'il posa aux pieds de Kamga. Sa main gauche caressa au passage le visage de Rigo en signe d'apaisement.

Kamga descendait souvent ses bières comme si nous étions dans une compétition. Ses followers, debout à l'extérieur du bar, s'étaient rapprochés pour lui ouvrir les bouteilles, se disputant même pour saisir l'ouvre-bouteille. La tâche accomplie, ils se replièrent vers le bord de la route mais en continuant à fixer des yeux leur maître. Ils avaient l'allure de « gorilles » chargés de la sécurité d'un chef d'État ou d'un lieutenant de la mafia calabraise, attentifs à la moindre attaque ou alerte. Car Kamga avait déjà connu quelques comas éthyliques et la vigilance de ses followers ne devait pas être prise en défaut quand il leur faudrait surgir comme des brancardiers et conduire leur patron aux urgences de l'hôpital le plus proche. Ces gardes du corps ne buvaient pas, toujours prêts à répondre aux sollicitations de leur icône comme des scouts affectés au service de leur Majesté. Ses moindres désirs devaient être satisfaits et, le plus souvent, anticipés. Ces benêts ne s'autorisaient qu'une seule fantaisie : ils grignotaient de temps à autre des graines d'arachide qu'ils puisaient dans la pochette que chacun d'entre eux portait autour du cou comme un gousset. D'ailleurs, ils ne s'autorisaient ce ravitaillement que si leur souverain avait lui-même au préalable porté dans sa bouche une poignée de ces graines qu'il aimait croquer crues, alors que ses gardes les auraient voulues grillées ou cuites à l'eau. Le spectacle que donnaient les followers dévoués à leur seigneur pouvait paraître complètement baroque et comique à un étranger. Nous, nous étions habitués à ce manège et il y avait un moment qu'il ne nous surprenait plus. Les suiveurs de Kamga tenaient à leur rôle et, s'il arrivait à l'un de tomber en

disgrâce pour un manquement infime à la discipline, Kamga, en potentat incontesté, le plus fort et le plus beau des hommes du Cameroun selon la doctrine des followers, mettait le fautif sur la touche. Le sanctionné fondait en larmes comme une jeune fille qui vient de perdre sa première boucle d'oreille ou comme un garçon qui, à l'âge de douze ans, fait encore pipi au lit et vient pleurer dans les jupes de sa mère parce que sa culotte est mouillée. D'autres larbins, exclus, venaient même se rouler par terre chez l'Infalsifiable quand Kamga n'y était pas, afin que le barman rapportât à notre ami, leur dieu, la douleur du licencié ou de celui qui avait été provisoirement chassé de son précieux et grandiose cercle. Les followers s'attachaient aux pas de Kamga comme s'ils suivaient un prophète et ne semblaient vivre que pour manifester une obéissance servile à leur dalaï-lama à eux. L'Infalsifiable les nommait à voix basse les « valets heureux ». L'expression sonnait juste et on apprit qu'elle avait été prononcée par la sublime Elikya, qui était venue, un matin, déverser chez l'Infalsifiable les lettres que Kamga avait fait porter chez elle par ses domestiques. Molo avait protesté, disant que son bar n'était pas une poubelle. Mais la rigide bien que croquante Elikya lui avait rétorqué que les lettres sentaient la bière de sa maison. « C'est chez toi qu'ils se soûlent la gueule et c'est à toi que je viens rendre leurs saletés. »

Kamga nous avait caché son initiative, mais, bien que nous fussions amis, le fait qu'il ait voulu privatiser les charmes de la féline Elikya nous fit mal au cœur et nous fûmes heureux que son entreprise littéraire ait échoué. « On ne jette pas une femme dans son lit avec des lettres », trancha lourdement Yap. Molo se moqua :

« Le miel des filles, c'est le concret, pas les mots qui ronflent.

— Tu parles comme si tu étais un maître de la chose, ricana Rigo.

— Je sens que je vais licencier ces followers incapables », menaça Kamga, en regardant ses hommes avec mépris. Il les toisait comme s'ils étaient les responsables de son échec.

Ils baissèrent longtemps la tête, attendant, résignés, qu'il les courbât davantage sous les taloches. Magnanime après quelques bières, leur duce des tropiques leur pardonna.

Parfois, en prenant les airs d'une altesse sérénissime, Kamga rappelait l'un de ses valets qu'il avait un peu brutalement écarté ou rabroué. Il le sermonnait pour la forme, recueillait les déférences de l'éconduit, le rétablissait dans sa suite et l'ancien réprouvé devenait aussitôt luisant de bonheur. Et ses yeux brillaient de reconnaissance comme un lampadaire au cœur de la nuit africaine.

Nous ne faisions pas que vider des caisses de bière et participer à la croissance des affaires de Molo. On l'engraissait, certes, mais il nous arrivait aussi d'improviser des concerts dans son bar. Il nous payait en retour au prorata de la consommation des bières et selon une arithmétique que Yap avait négociée et imposée. J'aimais la musique et elle me lavait la tête des turbulences qui me frappaient. Elle me faisait aussi oublier le traumatisme des prières, le déferlement des mbenguistes ou les atermoiements d'Elikya dont je voulais, moi aussi, privatiser les charmes. Je tentai donc, par la musique, de dominer la rage qui montait en moi et mes nombreuses frustrations. Après le énième refus du visa, malgré le soutien de mon père, j'organisai avec mes amis un concert pour oublier ma déconfiture à l'ambassade de France. Je souffrais comme un écorché vif. Je fus très peiné en apprenant par la bande que mes échecs étaient également dus au fait que j'étais musicien et qu'un employé de l'ambassade m'en voulait personnellement. Je ne pouvais pas l'expliquer à mon père. C'était inexplicable. Devrais-je décrire ici la colère qui s'empara des nerfs paternels à la suite de la lettre de refus envoyée par l'ambassade de France et qu'il reçut comme une Berezina ? Je manque de mots.

Imaginez un homme d'abord abasourdi et qui, tout à coup, a le sentiment qu'il vient de se lever pour aller à son travail, mais s'aperçoit qu'il lui manque ses chaussettes, sa montre, son marcel, son slip, son képi… et ses femmes, parties on ne sait où et qui ne sont pas là pour le servir, pour lui apporter ce qu'il désire, pour s'aplatir devant ses volontés. Imaginez qu'il décide quand même de s'habiller comme bon lui semble, et il le fait dans le plus grand désordre, le plus invraisemblable mauvais goût qui soit. Il s'empare de ce qu'il ramasse : chaussettes dépareillées, tunique sans galons,

ceinturon inadapté, chaussures blanches de jour de messe au lieu des noires qu'il utilise d'habitude pour aller au travail. Il parvient à monter dans sa voiture, après avoir traversé chaque pièce de la maison tel un cyclone, et il fonce vers son bureau. Il y arrive, ameute ses policiers, fait rédiger un mandat d'amener contre un employé camerounais du consulat de France. Sur-le-champ, il envoie un camion chargé de représentants de l'ordre public pour aller attraper par la peau des fesses l'individu ciblé. À l'ambassade de France, les képis camerounais ne peuvent cependant s'introduire, car on y est sur le sol français, ce que le commissaire, hors de lui, a oublié. Le camion rentre donc bredouille et le commissaire arrose chacun de ses policiers d'insultes et de crachats. Il lance des menaces aux subalternes incapables et leur crie : « Je vous mettrai aux arrêts pour insubordination ; je multiplierai les blâmes pour manquement grave au respect dû à la hiérarchie. Comma ! Qui commande ici ? Je vais raser vos deuxièmes bureaux. » Là, il fait fort. Puis il décide de commencer par casser son propre premier bureau, puisque même chez lui, ici au Cameroun, un pays fier et indépendant, qui appartient donc aux Camerounais, il ne peut arrêter et… « Comma ! Hein ?! Je ne peux pas faire bastonner à ma guise un gougnafier, un loufiat, un malotru, un goujat, un malpoli, un chenapan, un cancre, un sous-fifre, un vaurien, un imberbe, un vendu, un crétin infini, un traître qui travaille pour les anciens colons, un…

— Chef, vous allez criser, pardon, attraper la crise cadillac !… Laissez l'affaire comme ça ! »

On me narra ce qui s'était passé au commissariat. Je courus donc chez l'Infalsifiable avec ma guitare pour effacer de mon cerveau le dépit accumulé autour de cette calamiteuse affaire.

Nous avions bien joué. Les filles, attirées par la musique et mon chant, voulaient des autographes. J'en signai sur les soutiens-gorge et les fesses. À la fin du concert, Rigo s'était emparé de ma guitare posée sur un tabouret près du comptoir et s'était mis à chanter une sérénade moqueuse à l'attention de Molo. Plaisantait-il ? Certes, mais Molo réagit instantanément en attrapant

des œufs dans le panier posé près du tiroir-caisse et qu'une fermière venait de lui apporter. Il les balança vers le chanteur. Ce dernier esquiva de justesse et l'un s'écrasa sur le nez d'un follower de service. Surpris par le choc et le liquide qui dégoulinait sur sa figure, il fit entendre un cri de douleur, presque aussi puissant que des lamentations dues à une mise à l'écart du groupe et décrétée par Kamga. Son boss le fusilla du regard et demanda au malheureux de rester digne dans l'adversité. Il résuma à ses troupes ce qui m'était arrivé et les congédia. Il voulait que nous fussions unis en cette terrible épreuve que je subissais. Obama et Simonobisick étaient là, Yap encaissa le défraiement du concert et nous vidâmes presque toutes les bières du bar ce soir-là. La maman d'Obama ne fit aucune apparition et le matin humide nous trouva avachis derrière les caisses de bière que nous avions liquidées sous la véranda de l'Infalsifiable. Nous nous étions endormis par terre et avions vomi comme des veaux.

Trois jours après le refus du visa, la souricière que les policiers avaient néanmoins tendue pour immobiliser l'agent de sécurité du consulat de France, le Camerounais que voulait corriger mon père, n'avait toujours pas fonctionné. On apprit par une source secrète que ce Camerounais-là avait obtenu l'asile politique et qu'il irait à Mbeng, car sa vie était maintenant menacée au Cameroun. Bravo papa ! Je restais sur place comme un con et celui qui m'avait refusé le visa allait s'envoler vers l'Occident. Ce fut caillou de vivre cela. Heureusement qu'un rituel vint me détourner de mes irritations. Nous étions vendredi soir, autrement dit la veille du match qu'organisait Yap tous les samedis dans le quartier. On ne devait, sous aucun prétexte, manquer ce match. Toute absence mettait notre talocheur en rogne. Puisqu'il avait l'imagination débordante et que son régime de sanctions était imprévisible, il ne me servait à rien de prétendre que le refus du visa m'avait miné à un point tel que je ne pouvais pas courir et jouer. Puisque j'étais encore au Cameroun, la loi de Yap s'appliquait à moi dans toute sa sévérité. Je ne pus donc me soustraire à ce rendez-vous. J'avais résolu, à contrecœur, de me rendre au stade ; j'avais nettoyé mes chaussures et lavé mon short

bleu aux couleurs de l'équipe de Marseille dont j'étais fan. L'une de mes principales tâches ménagères du samedi consistait à remplir d'eau le fût de cent litres placé à un angle de la grande maison. Il recueillait habituellement les eaux de pluie, mais il n'avait pas plu depuis des semaines et le fût était vide. Ce réservoir approvisionnait la famille en cas de coupure d'eau pendant le week-end. Il me fallait à peu près trente-cinq allées et venues pour le remplir. La rivière où je me rendais était située en contrebas de la colline, à deux kilomètres de la concession familiale. La descente était simple, mais c'est la montée avec le seau d'eau sur la tête qui était pénible. Une voiture aurait pu être dépêchée pour ce travail, mais père voulait que celui-ci fût accompli par nos soins. Je devais commencer ce travail à six heures du matin pour espérer terminer ma mission vers midi et disposer ensuite de mon temps libre pour répondre à la convocation de Yap sur le terrain de foot.

Royalement installé dans son rocking-chair, papy Ebanda, tout en se balançant, m'observait faire mes navettes d'un air amusé. À la fin, avant que je parte pour mon rendez-vous sportif, il me rappela au moins quatre fois de suite de revenir à la maison sitôt le match terminé, car mon père voulait nous réunir et envisager, en famille, les suites à réserver au refus de visa qui nous choquait. Mon père le considérait vraiment comme un affront fait à sa personne.

Je tenais à être beau sur le terrain, car les filles du quartier venaient assister au match. En plus, la nouvelle de mon échec au consulat avait sûrement dévalé les collines et je ne voulais pas exposer aux curieux et aux moqueurs un visage défait. Les persifleurs étaient en effet nombreux à se gausser des difficultés des autres, comme si cela arrangeait leurs propres affaires. Je me mis à penser qu'Elikya serait peut-être au bord du terrain et qu'elle assisterait à mes exploits balle au pied. J'étais certain de faire des étincelles pour l'éblouir. Elle restait souvent enfermée chez son père, lisant la Bible ou caressant ses poupées. On lorgnait sa présence au cinéma Abbia, mais ses apparitions y étaient comptées. La fille du pasteur s'amusait cependant à venir de temps à autre aux matches du samedi, probablement pour relancer nos espoirs de la conquérir, puis elle disparaissait. Nous étions

myopes, aveuglés autant par sa beauté que par notre naïveté. Certaines fois, elle arrivait au stade accompagnée d'une nuée de copines, toutes plus ravissantes les unes que les autres. À ces moments-là, Yap devenait alors plus imprévisible et mesquin, plus brutal et plus susceptible que jamais, essayant de profiter de l'emprise qu'il avait sur nous pour montrer aux filles qu'il était le patron et nous ses laquais, des chiffes molles. Il était notre aîné et avait déjà dépassé la trentaine, mais il restait célibataire. Lorsque les jolies créatures débarquaient, les joueurs des deux équipes se comportaient subitement comme s'ils avaient avalé des médicaments ou fumé des substances stupéfiantes. On courait soudain partout, on bondissait sur tous les ballons, on ne temporisait ses ardeurs que si c'était Yap qui était l'adversaire ou le partenaire, à qui il fallait donner le ballon pour qu'il marque le but. On pouvait en effet dribbler tous les joueurs et le gardien adverse, mais, quand on avait pour coéquipier Yap, c'était lui qui devait venir pousser le ballon au fond des filets, lever triomphalement les bras au ciel et recueillir les éloges. Pour Elikya qui nous ensorcelait, nous étions prêts à toutes les audaces, sauf celle d'oublier la poigne de Yap ou de froisser sa susceptibilité.

Nous formions les équipes sur place, à notre arrivée au stade, quelques minutes à peine avant le début de la partie. Auparavant, nous composions les équipes trois jours plus tôt. Mais on constata vite qu'il y avait avec un tel système beaucoup de défections. Certains jeunes du quartier ne voulaient pas affronter Yap et somatisaient. Le simple fait de venir jusqu'au stade était déjà un combat qu'il fallait remporter. Ce samedi-là, nous formâmes ou plutôt, Yap composa les équipes, désigna l'arbitre et l'affubla de sa tenue ridicule. Il y avait beaucoup de spectateurs et je crus deviner la présence de notre égérie au milieu de jupes affriolantes et de talons aiguilles. Je jouais dans l'équipe de Yap. Il fallait lui passer les ballons décisifs. Mais après s'être débarrassé des adversaires directs. Le fignoleur et bon manieur de ballon que j'étais oublia ses soucis.

Le match avait commencé depuis une trentaine de minutes et mon équipe menait déjà 1 à 0. Sur une passe lumineuse (selon les commentaires), je permis à Rigo, qui était monté à l'attaque, d'ouvrir le score. Yap me lança un regard incendiaire, mais il dut admettre qu'il n'y avait pas eu d'autre moyen pour prendre l'avantage. Le score resta inchangé jusqu'à la mi-temps. On attendait avec intérêt cette pause de quinze minutes car on la mettait à profit pour approcher les spectateurs, reprendre contact avec des personnes qu'on avait perdues de vue et notamment avec les spectatrices qu'on avait repérées et même lorgnées durant la première période.

La bande à Elikya était présente et discutait en riant de l'autre côté du terrain, vers le camp de nos adversaires. Je l'avais vue et cela m'avait évidemment stimulé. Dès que le coup de sifflet indiquant la fin de la première mi-temps retentit, Yap bondit et se retrouva près des filles. Avec une maladresse de matamore, il essaya de monopoliser leur attention. Elles connaissaient son influence dans le quartier et, paraît-il, nous plaignaient en secret. Il me semble que les filles ne sont pas souvent dupes sur ce genre d'homme ; ce n'est pas la force brute qui les intéresse. Les « mingri », je veux dire les petits modèles, les gens de mon gabarit, avaient souvent plus de chances de les séduire que les bulldozers taillés comme des moabis, ces arbres géants dont l'envergure nous effrayait. Les gens qui ressemblent à des armoires à glace, avec des biceps proéminents comme ceux de Yap, souffraient d'une sale rumeur : elle prétendait qu'ils avaient un « mingri bangala », un zizi riquiqui, quoi. C'est peut-être ce que se murmurèrent les filles qui gloussèrent d'un même mouvement quand Yap avança dans leur direction. Il arriva au milieu des gazelles, comme si elles étaient des poules mouillées que ses poings devaient terroriser, ainsi qu'il en allait pour nous. Elles le minaudèrent et il s'enfonça dans la gadoue en voulant jouer les parrains et en demandant à une fille de lui faire un sourire. « Tu n'es pas mon grand-père. Ékié ! C'est quoi même ! piaffa-t-elle. Tu crois que quoi ? Je souris quand je veux et pas à n'importe qui ! » Elle avait parlé fort pour être entendue de tous.

Avec un groupe de filles, si une conversation s'engage sur de telles bases, il vaut mieux faire profil bas. Ce que notre Yap ne savait pas faire. Il faut plier l'échine et laisser passer l'orage. Yap était raide. Il se braquait facilement. Il haussa le ton et les filles lui tournèrent le dos, et elles se mirent, pour lui chambouler le cerveau, à crier mon nom, m'appelant Boum le Messi du foot. Oh, je me dis que cette ovation me vaudrait une forte amende, un impôt nouveau ou un redressement fiscal que le Big saurait inventer. Je calculai donc mentalement le montant de mes avoirs et me dis qu'il me faudrait vider ma tirelire ou organiser rapidement un autre concert chez Molo.

En attendant, je m'étais rapproché du vendeur d'eau et, comme si je n'entendais pas les cris des filles, j'achetai mon demi-litre pour me rafraîchir le gosier avant le redémarrage de la partie. Il faisait trente-cinq degrés à l'ombre. Mes deux sachets d'eau dans les mains, je rejoignis Rigo qui me fit signe que les filles m'appelaient. « Ah bon ? » fis-je, l'air de découvrir ce qui se passait. Rigo m'entraînait vers les filles lorsque la voix de Yap nous enjoignit de revenir immédiatement autour de lui, car le match allait reprendre. « Mais la pause est déjà finie ? Ça ne fait même pas dix minutes que… » Yap foudroya le fou-balleur du regard. Nous fîmes demi-tour vers notre tourmenteur. Les filles pouffèrent de rire, leurs éclats rythmant nos petites foulées vers le milieu du terrain où campait Yap, le maître incontesté (sauf par les filles) de notre monde.

« On est venus jouer ou parader ? gronda l'énervé. Je veux marquer. Compris ou taloche ?

— Compris. Il y a même qui en face de nous ? risquai-je. Des mollassons !

— Mingri, tu vas le montrer sur le terrain, hein ?

— Bien sûr, le Big ! »

Le match venait à peine de recommencer que j'appuyai sur l'accélérateur. Un défenseur de l'équipe adverse, sous la pression de mon attaque, botta rageusement le ballon dans la petite brousse en lisière de la forêt de Nkolmesseng qui jouxtait notre terrain de jeu. Yap en profita pour

nous punir et montrer aux spectateurs que nous étions aussi obéissants devant lui que des toutous. Il nous ordonna, à moi et à Rigo, d'aller chercher le ballon. Affronter les épines au milieu desquelles le ballon avait dû tomber ne nous réjouissait pas. Nous courbâmes la tête sans regimber et filâmes dans la direction du doigt tendu par notre fidèle oppresseur. Les filles, malgré l'humiliante scène, nous lancèrent des encouragements et huèrent le donneur d'ordres. Elles avaient de jolis mouvements de bras qui claquaient comme des gifles sur les joues de Yap. Elikya nous coula même un doux regard. C'est avec en tête le joli minois d'Elikya que nous pénétrâmes dans la brousse, chacun prenant une direction différente afin de multiplier les chances de ramasser le ballon au plus vite. Yap vociférait toujours derrière nous et nous l'entendions qui disait : « Magnez-vous, et que ça saute ou ça va barder ! » Nous cherchâmes frénétiquement le ballon disparu. Nous traversâmes la brousse et, les yeux au sol, nous enfonçâmes dans la forêt.

« L'as-tu trouvé, ce maudit ballon ? Je ne vois plus rien », me cria Rigo. Les arbres étaient grands et il faisait de plus en plus sombre.

« Non, pas encore, je te l'aurais dit, triple imbécile. Ne t'éloigne pas trop de moi, on risque de laisser ce fichu ballon derrière nous. C'est celui qui l'a envoyé ici qui aurait dû venir le chercher. Pas nous !

— Tu as raison ! Avoue que tu "fiyas", tu as eu peur, hein, me dit-il, taquin et moqueur.

— Arrête, gars ! Je ne comprends pas qu'on ne l'ait toujours pas trouvé, ce maudit ballon. La nuit ne va pas tarder. Dépêchons-nous, sinon le Big, fouetté dans son honneur, va nous finir cette fois. »

La voix de Yap ne résonnait plus à nos oreilles. Nous étions entrés dans la forêt sans nous en rendre compte. Je continuai d'avancer, butant sur des racines, fouillant et écartant de mes bras les hautes herbes collées les unes aux autres. J'avançai encore, tremblant davantage des colères présentes et à venir de Yap que de la peur des serpents ou des grenouilles. Je ne savais même plus où me diriger tant les idées s'entrechoquaient dans ma tête. Je voulais vite ramasser ce putain de ballon et aller éblouir Elikya avec mes débordements, mes dribbles, et marquer moi-même le but. Tant pis si Yap

devait me rosser pour outrage à sa haute personne. Elikya était là, il fallait en profiter pour la séduire. L'obscurité menaçait et, avec elle, mes pensées s'assombrissaient car je ne pouvais m'empêcher de penser que Yap, tel un chien allemand, nous briserait les côtes de fureur si nous ne trouvions son ballon. Eh, oui, nous avions oublié ce détail ! Elikya et sa bande étaient peut-être reparties, car les filles se lassaient vite de nos jeux de balle au pied auxquels elles ne comprenaient pas grand-chose.

Juste après avoir contourné un immense moabi, quelque chose attira soudain mon attention : une lumière vive sortait de l'arbre, on aurait dit qu'elle provenait du soleil et illuminait la forêt en ce jour finissant. J'avançai doucement, le cœur tambourinant. Devant moi, apparut un rectangle duquel jaillissait une lumière éblouissante qui m'aveugla. Des images sortaient de l'arbre. Surpris, je mis les mains sur mes yeux. Le cœur battant encore plus la chamade, je me mis à trembler de tous mes membres, puis m'arrêtai et commençai à reculer doucement, gardant les mains sur mes yeux, quand la voix de Rigo me fit sursauter. Il m'appelait de plus belle. Il avait retrouvé le ballon. Je fis demi-tour, les jambes encore flageolantes, les membres nerveux. Je fis un violent effort pour me calmer et m'approcher de mon ami, en essayant de reprendre mon souffle... Puis, petit à petit, me sentant revivre, je me mis à courir, l'esprit encore bouleversé par cette lueur vive dans le tronc du moabi. Je venais peut-être d'assister à une séance de sorcellerie ; j'en étais presque sûr, tant cet éclairage m'avait paru irréel, magique. Je me posais des questions en respirant difficilement. Étais-je victime d'une hallucination due à la peur panique que nous inspirait Yap ? Étaient-ce les clameurs des filles qui, en nous étourdissant, me faisaient prendre des vessies pour des lanternes ? Leur charme ne m'avait-il pas expédié dans un monde qui n'existait pas ? Je me pinçai. Je me tournai bientôt vers notre fou-balleur :

« Rigo, pince-moi très fort !

— Arrête tes conneries, on a le ballon, allons vite reprendre le match !...

— Pince-moi !

— Gars, ils viennent à notre recherche, dépêchons-nous, me cria Rigo. On dirait que tu as vu un fantôme, tu veux savoir qui arrive ? Yap ! Alors si tu veux mourir ce soir, continue de me regarder comme si tu ne m'avais jamais vu. Avance, abruti ! »

Après quelques secondes d'hésitation, il me tira par le bras.

« La sortie n'est pas par là, elle est de l'autre côté.

— Quelle sortie ? balbutiai-je.

— De la forêt, je "wanda" ! Vite, vite, dépêche-toi, Mingri ! Tu n'entends pas la voix du maître ? »

Des gens venaient effectivement à notre rencontre.

« Je ne tiens pas à ce que Yap me coince ici. Je préfère affronter son courroux en plein jour. Pas dans ce bois. »

J'étais ailleurs, encore désarçonné par ma découverte. J'essayai de suivre mon coéquipier tant bien que mal et je lâchai :

« Gars, je viens de voir quelque chose, une lumière très blanche, des images... et j'ai... »

Rigo ne me laissa pas terminer ma phrase.

« Dis-moi, on t'a vendu ou quoi ? Je tiens le ballon du mec le plus dangereux du quartier, et tu me parles de lumière. Allez, dépêchons-nous...

— J'ai vu sortir quelque chose de... de flamboyant... dans un énorme moabi !

— C'est ça ! Moi, c'est Ronaldo, pas le gros Brésilien, le Portugais ! Hi, hi, hi. Tu me fais rire ! »

Tout en suivant les pas de Rigo, je poursuivis : « J'ai l'impression que nous nous sommes perdus, je ne me rappelle pas être passé par ici.

— Suis-moi et arrête de déconnecter du réseau des humains. Ho ! Rebranche-toi sur nous ! »

Nous étions revenus sur le terrain, mais le match prit fin quelques minutes après, l'obscurité s'étant abattue sur nous sans attendre. À son plus grand soulagement, l'arbitre siffla la fin de la partie, que nous avions gagnée. Mais le directeur du jeu, ridicule dans son slip jaune sur un jogging noir, n'aurait

pas dû arrêter le match sans l'autorisation de Yap. Il reçut sa soufflante et sa taloche. Pendant que Yap, qui n'avait pas marqué de but et avait loupé une dernière occasion en or, qu'une grand-mère aurait transformée, réglait son compte au malheureux arbitre, on s'éclipsa. Entre grillons et sauterelles qui battaient l'air sous le ciel perlé de lucioles de Yaoundé, on se faufila vers notre quartier général.

« C'est moi qui paie la tournée », dit Rigo.

Chez l'Infalsifiable, les commentaires sur la partie qui venait de s'achever roulèrent bon train. Le sommaire était lourd de gros titres : Elikya et les supportrices, Yap et sa bévue, le moabi et sa lumière éblouissante. Kamga, Obama, Rigo et Simonobisick m'entourèrent et me questionnèrent :

« À ton avis, qui a le plus de chances auprès d'Elikya parmi nous ? »

Cette question m'énerva, car le plus important était ce que j'avais vu dans la forêt. Comment pouvait-on aimer les futilités alors que des choses plus importantes méritaient un intérêt immédiat et un traitement sans délai ? J'essayai de mettre le vrai sujet qui me tenaillait sur la table, mais l'affaire des filles captait toutes les énergies. On ne voulait parler que de la bévue de Yap et du revers que lui avaient infligé les filles. Il pouvait d'ailleurs apparaître d'un moment à l'autre et venir nous réduire au silence, sachant que nous étions à coup sûr réunis au quartier général. Les cris et les exclamations de mes amis m'horripilèrent. On se tapait les mains, on m'assenait des tapes sur le dos. Cela me fatigua. Je repoussai même, à la surprise générale, les sacro-saintes bières Guinness et Beaufort de mes amis. Le visage « attaché » et marqué des rides de l'exaspération, je levai l'ancre de Chez Molo où je ne voulus pas passer une seconde de plus pour y arroser notre victoire. Elle ne me disait plus rien, mais vraiment rien du tout. « Vous pouvez rester et descendre tous les casiers que vous voulez, ça sera sans moi. »

Je rentrai, furieux, à la maison où l'on m'accueillit fraîchement, car j'étais en retard. Mince ! J'avais oublié la recommandation de papy. La réunion

familiale décidée par mon père allait s'ouvrir. Je voulais me confier à la seule personne qui m'écoutait réellement quoi qu'il arrivât : grand-père Ebanda. Je déposai mon sac de sport dans un coin de ma chambre après avoir pris soin de tremper mon maillot dans une bassine d'eau posée à l'entrée de mon studio. Papy Ebanda déambulait dans le couloir menant à la douche réservée aux hommes. Il était venu y ramasser son savon à l'huile de palme aux vertus extraordinaires et qui était capable, selon lui, de soigner « les problèmes de vieux » : du rhumatisme jusqu'à l'érection molle ou fainéante. Torse nu et serviette autour de la taille, il nota mon air inhabituellement sombre, mit cela sur le compte de l'affaire du visa refusé et me tapota l'épaule pour me remonter le moral. Il alla s'habiller et revint me voir. Il me demanda comment s'était passé le match. Nous échangeâmes quelques mots, puis je filai sous la douche à mon tour. Je la quittai bientôt et rejoignis ma chambre. J'avais oublié ma trousse de toilette. Je traversai au pas de course la grande cour, tout nu afin de rejoindre ma chambre, croyant profiter de la nuit pour déambuler sans vêtement ni cache-sexe. Ma petite sœur qui faisait la vaisselle dans la cour me vit cependant et me dénonça en appelant ma mère d'une voix criarde. Le temps pour cette dernière de sortir de la cuisine où elle commençait à préparer le repas en compagnie de l'autre maman, j'avais déjà détalé et m'étais engouffré dans mon studio. Je me promis de corriger ma sœur et de la talocher le lendemain, à la première occasion. Pour ce soir-là, ce n'était pas le moment d'attirer les reproches des mamans sur ma tête déjà encombrée des soucis qui s'y entrechoquaient. Ebanda Junior révisait ses leçons, un doigt sur son portable, et il rigolait de la scène. Une fois habillé, je me précipitai sur une des chaises autour de la table de notre studio et je lui fis :

« Gars, tu ne peux pas imaginer ce qui m'est arrivé aujourd'hui. C'est renversant, stupéfiant, ahurissant, je te le jure.

— Au nom de qui ?

— De "Jisos" !

— Laisse celui-ci. Jure au nom de...

— De qui ?

— De la fille du Pasto, voyons !

— Je jure au nom d'Elikya !

— Alors, là, c'est du sérieux. Raconte ! »

Et, refermant son livre, il se tourna vers moi.

« Je crois que j'ai vu la magie, la sorcellerie, la vraie de vraie dans la forêt, près du stade. Peut-être même que les "Mintonba", les exhumeurs de sépultures, qui sévissent en pays bassa et qui déterrent les corps pour en revendre les os aux féticheurs et marabouts ont élu leur siège ici.

— Comment ça ? Tu as vu, au nom d'Elikya, des vieux ou des vieilles femmes dans la forêt ? Ils étaient habillés comment ?

— Non, laissons Elikya et concentrons-nous sur ce que j'ai vu. Tu es le premier à qui j'en parle. Enfin, le premier, façon de dire, car ce diable de Rigo, qui m'accompagnait pourtant, ne veut pas me croire. Non, il n'y avait pas de vieillards avec des barbes d'ayatollah. Il n'y avait personne, à part la lumière et des images, je crois, qui jaillissaient du ventre d'un moabi.

— Depuis quand un arbre a un ventre avec des images qui tournent dedans ? Hein ? Qu'est-ce que tu racontes, Boum Biboum ? Vos bières-là vont vous tuer !... » Ebanda Junior tira cependant sa chaise vers moi, pour mieux se rapprocher et entendre la suite. « Raconte » !

J'allais ouvrir la bouche lorsque ma mère nous appela pour aller dresser la table. L'heure du dîner approchait et papa, qui avait finalement annulé la réunion, devait être en train de froisser le journal *Cameroun Tribune* et de râler contre les erreurs des journalistes qui, selon lui, « racontent toujours les faits divers avec beaucoup d'imagination et de conneries ». Quand il lisait ce qui lui déplaisait, sa voix se faisait sourde, menaçante, caverneuse. Il ne fallait pas traîner à côté de lui. Il risquait de passer ses nerfs sur nous à défaut de pouvoir fesser un journaliste qui ne « vérifie jamais ses informations avant de les diffuser. Un jour, on ira au siège de ce journal rafler ces connards et leur apprendre à écrire et, surtout, à ne pas se moquer du travail de la police. Quelques coups de matraque leur remettraient les idées en place ». Avant la mise en pratique de cette antienne, nous devions vite préparer deux tables, celle des parents et grands-parents, puis celle,

interminable, tant nous étions nombreux, des enfants, des cousins et des quémandeurs ou resquilleurs de tout poil qui frappaient à notre porte au moment des repas.

Ce jour-là, père nous annonça qu'il venait de recevoir une augmentation. Il avait en conséquence demandé aux mamans de préparer un repas imposant. Il avait sorti quelques bouteilles de grand vin, « du très noble, qui vient directement des meilleures caves des châteaux des Gaulois », claironna-t-il. Des alcools de toutes sortes, ceux rosés et sucrés comme des sirops que grand-père et les mamans adoraient, furent apportés par les domestiques. Les serviteurs posèrent sur la table des enfants des bouteilles de jus de fruits d'une marque locale : les Top pamplemousse, Top ananas, Top goyave, Top corossol et autres Top mandarine ou grenadine, comme si ces choses-là étaient celles qui moussaient notre bon plaisir. On n'était plus des gosses. Même le petit Ebanda fit la moue.

Le dîner fut cependant agréable. Quand il fut terminé, nous fûmes néanmoins pressés de retourner, le petit Ebanda et moi, dans le studio après avoir débarrassé les tables et nettoyé la salle à manger. La prière du soir fut plus courte, car son augmentation de salaire avait rendu mon père de bonne et joviale humeur. Il était rare de le voir ainsi. Merde, pourquoi ne l'augmentait-on pas tous les mois ? pensai-je à part moi. On fit semblant d'apprécier son avancement professionnel et on alla remercier et féliciter papa avant de tourner les talons.

À peine étions-nous rentrés dans le studio qu'Ebanda Junior, pressé de connaître la suite de l'histoire, revint à la charge. Je lui narrai les épisodes de l'affaire du moabi depuis le stade jusqu'à la découverte de l'arbre qui étincelait. Il s'efforça tant bien que mal de me croire et surjoua les enchantés afin que je le croie convaincu. Mais au fond de ses yeux pointaient quelques lueurs où perçait le doute. Après quelques commentaires sur le match et des observations sur Elikya, fatigué par cette journée riche en émotions et bien que tourmenté par ce que j'avais vu près du moabi, je fus renversé par le sommeil sur le lit où les songes m'expédièrent aussitôt du côté du temple de Grand Pasto. Elikya y dansait comme une muse égyptienne et se déshabillait

dans mes rêves. Et moi, ému, j'entrais dans le moabi et en ressortais avec des écrans de télévision. Rêves merveilleux et cauchemars remplis de djinns, d'esprits frappeurs, de zombies à l'allure d'arbres calcinés peuplèrent ma nuit et l'inondèrent de frayeurs interminables. C'est mon petit frère qui me réveilla en me disant de cesser mes hurlements...

Le lendemain, les mamans nous réveillèrent très tôt pour la prière en criant comme à leur habitude : « Réveillonnage ! Réveillonnage ! » Elles frappaient simultanément quelques coups aux fenêtres, passant d'un studio à un autre, d'une chambre à une dépendance. J'avais eu un sommeil agité et j'étais donc fatigué. Ebanda Junior aussi, qui partit à l'école les yeux gonflés. Ce que j'avais vu dans la forêt était-il une illusion ou une réalité ? Je n'eus qu'une intention : y retourner pour en avoir le cœur net. Les casiers de bière qu'on avalait, l'échec répété pour décrocher un visa, le désir de peloter Elikya, les morceaux de musique que je composais difficilement, les envies de grandeur et de réussite qui m'assaillaient l'esprit, les prières matinales qui me cassaient la tête, les taloches de papa et celles non moins pointues et douloureuses de Yap, les insupportables travaux domestiques qui m'étaient réservés alors que les domestiques se pavanaient dans la maison, tous ces éléments avaient peut-être grillé quelques neurones dans mon cerveau. Fallait-il douter, mais méthodiquement, comme Descartes, pour percer tous les mystères ?

Je doutai un peu de ce que j'avais vu. Je me dis que les enthousiasmes du jeune Ebanda avaient sonné faux, trahissant son scepticisme à propos de l'existence du moabi étincelant. Pensait-il que son grand frère perdait la raison ? Irait-il me dénoncer à mère ? Me convoquerait-elle pour me faire parler ? Je redoutais ses questions. Elles étaient plus embarrassantes que celles de mon père, bien que celui-ci fût policier et rompu à cet exercice. Non, je craignais vraiment la manière abrupte et sans détour dont mère conduisait ses interrogatoires. « C'est moi qui t'ai accouché, alors, tu ne vas pas me faire ton cinéma-là, hein ? » disait-elle. Et cela me désarmait. Elle n'avait pas besoin d'ajouter l'argument qui tue : « Ton père est fort pour

gueuler, mais ses galons, ses matraques et ses fusils ne te feraient pas plus de mal que si je te maudissais. N'est-ce pas ? Moi, je te parle avec le cœur et l'amour d'une pauvre maman. Alors, ne me mens pas. » Non, je ne voulais pas, à ce stade, affronter mère. Autant avoir affaire à l'intransigeant Yap ! Une amende fiscale payée avant même l'ordre de passer à la caisse suffirait à désamorcer ses colères ou à les détourner momentanément vers d'autres foyers fiscaux. Mais avant d'aller benoîtement faire mon devoir de contribuable, de subir les foudres de notre arnaqueur qui se prenait pour Louis XIV et se tapait la poitrine en hurlant : « L'État, ici, dans de ce quartier, c'est moi ! », j'envisageai un instant d'aller consulter mon grand-père. Lui aussi, pourtant, ne m'enverrait-il pas au diable ? Je renonçai à le déranger et décidai de retourner dans la forêt afin de chasser mes doutes.

Après avoir taloché ma petite sœur et que je lui eus roulé des yeux de colère à la Yap, je précisai : « Si tu aboies encore pour alerter maman pour des conneries, je cognerai plus fort. » J'effectuai ensuite, comme un enfant exemplaire, les obligations ménagères qui m'attendaient et je trouvai le moyen de m'éclipser vers le stade. Sur le chemin, juste à l'entrée du terrain qui n'avait même pas de tribunes, je croisai Alima, ce bon Google+. Cela faisait un moment que nous ne nous étions pas rencontrés. La phrase rituelle jaillit de ma bouche :

« C'est comment ?

— Caillou, comme d'hab. » Puis il ajouta : « Gars, la vie peut dissimuler une invraisemblable quantité de profils. » Il disparut, laissant mon cerveau démêler cette intrigue, qui noua dans mon esprit déjà encombré des sacs de câbles. Ils s'entortillaient les uns aux autres et me donnaient des maux de tête.

Il était possible, et même certain, que les hommes fussent différents. Nous sommes, sur la terre, des hommes divers et ondoyants, comme disent les poètes. Je le chantais d'ailleurs et le slamais pour éblouir les « go ». Mon profil avait-il changé ? Google+ avait-il perçu quelque chose d'étrange en moi pour lancer son propos et filer je ne sais où ? Ce garçon n'était pas

facile à décrypter. Revenant à mon projet, j'évitai des chiens qui voulaient se mordre le museau et qui m'auraient renversé si je ne m'étais esquivé à temps. Je repris ma route vers mon destin, jetant quand même un regard prudent aux deux chiens qui se déchiquetaient au loin. Et si ces chiens étaient des envoyés des mauvais esprits ? Aucun n'était noir. Il y avait un roux aux oreilles tombantes et un gris. Autour de moi, pas un chat noir non plus. Je fonçai devant moi. Je laissai le stade de foot derrière moi, en me remémorant ce qui s'était passé à la mi-temps de notre dernière rencontre. Je me remis en tête les approbations de la bande à Elikya. Je me laissai prendre par le merveilleux souvenir de leur voix scandant mon nom, puis l'image s'effaça pour laisser place à la mauvaise et menaçante tête de notre commandeur, Yap. Le souvenir de son existence même saccagea mes douces rêvasseries. Me revint aussi le dégagement du défenseur et l'ordre de Yap nous expédiant à la recherche du ballon perdu. Même seul, je baissais la tête comme si le rugueux Yap était dissimulé dans les parages et m'observait. Je me dirigeai donc vers la forêt, imaginant que Rigo était à mes côtés. J'agissais tel un enquêteur procédant à la reconstitution d'une scène de crime (on n'est pas fils de policier pour rien !). J'entrai dans la brousse à grandes enjambées, bien décidé à élucider mon énigme. Je fis taire mes angoisses et, me faufilant et me battant presque contre les hautes herbes, butant contre pierres et racines, j'essayai d'avancer le plus vite possible afin de repartir aussitôt que j'aurais résolu mon problème.

J'avais laissé papy Ebanda à la maison, et il voulait me parler afin, pensait-il sûrement, de me dissuader de faire une bêtise, persuadé qu'il était que le refus du visa m'avait atteint, fragilisé, foudroyé. Papy pouvait attendre. Pour l'heure, je bataillais contre les épines qui lacéraient mes vêtements. Je livrais un combat aux teigneux sissongos enlacés et qui paraissaient avoir juré que personne ne parviendrait à les désunir. J'écartai tout cela sans ménagement, me blessant aussi et regrettant de n'avoir pas pris une machette pour couper ces adversaires dont j'avais sous-estimé la solidité et la hargne. Mes jambes commençaient à donner des signes de fatigue. Épuisé et affamé, je me laissai tomber sur un tronc d'arbre, la tête

appuyée contre un manguier pour y reprendre haleine et faire le point sur ma situation. Inextricable. Elle devenait inextricable. Assis sur le vieux tronc, les jambes écartées, le torse rejeté vers l'arrière et les bras qui s'appuyaient au sol comme des béquilles, je repris mon souffle sous l'énorme manguier sauvage. Mes pensées furent interrompues par une grosse mangue qui venait de s'écraser à mes pieds avec un bruit sourd. Je n'eus qu'à me pencher pour la ramasser. Elle était juteuse. La providence m'envoyait un signe. Même si la foi m'avait quitté, il restait en moi une zone disponible à l'irrationnel où n'entrait pas seulement le parfum suave d'Elikya. Mes pensées se dirigèrent vers les esprits de nos ancêtres. Ils avaient peut-être lu le désarroi dans mon âme et m'adressaient un signe de sympathie. Je suçai la mangue jusqu'à son noyau. Je remerciai les esprits bassa qui me l'avaient envoyée. Dommage qu'ils aient eux aussi souvent disparu au moment où j'aurais eu besoin de leur aide pour les visas, pour Elikya, pour décrocher une tournée directement de Chez Molo à l'Olympia à Paris. De rage, en revenant à la réalité, je lançai le noyau que je tenais dans les mains le plus haut que je pus dans la forêt. Un petit singe couina et sauta d'une branche à une autre. Il avait failli être frappé par mon projectile. Je le regardai. Il appartenait à une race qui peuplait la forêt et la plupart de ces singes pouvaient d'ailleurs être domestiqués. Il cherchait peut-être un parrain. Je lui dis : « Non, mon gars, une mission urgente m'attend. Je repasserai un autre jour pour toi. » Comme s'il m'avait entendu, il attrapa une liane parmi les centaines qui pendaient et traînaient là, la transforma en perche, et fit avec elle un saut tel qu'il disparut de ma vue. Exploit non homologué, je crois que ce petit singe détrôna ce jour-là celui qui était le roi des airs et des perchistes, l'Ukrainien Sergueï Boubka.

Au moment où je me courbais pour ramasser une mangue pourrie car je voulais la lancer dans la forêt pour faire venir à moi d'autres petits singes, des voix me parvinrent. Je m'accroupis en vitesse et me cachai, poussé par un réflexe de défense. Comme le silence durait, je quittai ma cachette et me mis à avancer à quatre pattes vers le lieu d'où étaient venues les voix. Je levai la tête lentement et j'aperçus deux personnes en treillis, AK 47 au bras.

Elles marchaient comme les simples patrouillards qu'on rencontre aux abords des palais et des édifices où habitent voire travaillent les gros bonnets de la République. Nos mamans avaient d'ailleurs demandé à mon père de mettre aussi ces gens-là devant notre domaine. Il était entré dans une telle fureur qu'elles regrettèrent longtemps leur suggestion et ne demandèrent plus les hommes en treillis devant le portail de la maison. Père était de la police. Les hommes en treillis étaient des militaires. Nos mamans ne connaissaient pas la différence. Moi, si. Les militaires n'avaient d'ailleurs pas de pauvres Beretta comme papa. Ils étaient lourdement armés. Ils pouvaient recharger leurs armes et tuer une forêt de singes ou de politiciens qui auraient voulu arracher le pouvoir par la force. Les policiers affrontaient des truands, pas des gens qui regardent le pouvoir suprême avec envie. Je pensai que je ferais peut-être un jour un cours du soir à mes deux mamans sur cette affaire pour leur dire que l'idée d'avoir des gardes en treillis était une connerie. Pour une fois, je comprenais que père ait été au bord de l'apoplexie.

Là, dans la forêt, la vue des hommes en treillis et en rangers, qui tournaient et faisaient les cent pas, me bouleversa. Je me mis à épier leur manœuvre. Après tout, être fils de policier pouvait aider, car père ne disait pas que des horreurs et des prières à la maison ; celui qui savait l'écouter pouvait aussi apprendre beaucoup de choses sur son métier, sur les institutions, les rites des forces de l'ordre, de défense extérieure et de sécurité intérieure. Là, révisant mes connaissances, j'observai le mouvement des militaires. La barrette jaune sur leurs épaulettes indiquait que j'avais affaire à des gradés. « Des officiers dans la forêt et qui marchent au pas ! L'affaire est grave ! » Toujours accroupi, je ne voyais pas tout, mais je profitai du fait qu'ils me tournaient le dos pour quitter la position à quatre pattes. Je faillis pousser un cri. Ils étaient devant le fameux moabi qui crachait les flammes, vomissait des éclairs et des images. Je reglissai au sol et attendis. Je voulais voir étinceler l'arbre la nuit. J'attendis la nuit. Je m'endormis. Quand je me réveillai, le jour était parti se coucher. L'illumination autour de l'arbre avait sérieusement augmenté. « Massa, c'est la magie », me dis-je tout bas comme si je parlais à Rigo ou à un ami. Ce que je voyais, c'était le 14 Juillet à

Paris ! Je reconnus mon flambant moabi. Je n'avais pas rêvé. Je n'étais pas fou. Hourra, vive la persévérance ! Gloire à mes ancêtres ! Gloire à nos génies qui veillaient sur moi !...

L'immense arbre qui arrosait la forêt de lumière était bien là. Je me régalai du spectacle. Puis je décidai de sortir de ma cachette. Qu'est-ce que je risquais ? Je pouvais aller saluer les hommes en treillis et, s'ils se fâchaient, je savais que j'avais les moyen de les calmer en déclinant mon identité et le nom de mon père. Doucement, je quittai la touffe de plantes odorantes qui inondaient les lieux de parfum le soir venu. Je fus vite devant mon grand arbre. Je le contournai, marchant derrière les deux hommes qui continuaient leur manège. Je notai que l'uniforme était celui de l'armée de terre. Les gens de cette arme ne plaisantaient pas. La terre est peuplée de bandits, d'égorgeurs, de preneurs d'otages, de fous furieux, de sanguinaires, de malades, de crocodiles, de serpents à sonnette, de feymen, de moustiques qui vous sifflent dans les oreilles quand vous voulez dormir, de choses affreuses, de scorpions, de virus qu'on ne voit pas et qui vous clouent au lit ou vous envoient directement chez les croque-morts. Bref, la méchanceté des troupes de l'armée de terre n'avait d'égale que la cruauté et les menaces pesant sur les vivants. Ce corps-là n'était pas composé de ces sveltes et longilignes mannequins qu'étaient les pilotes et les aviateurs de l'armée de l'air. Ah ! ces derniers faisaient rêver les filles avec leurs casques qu'ils promenaient tenus à la main d'une façon stylée. Ils vivaient dans les nuages, eux. Ils y croisaient à peine, dans leurs ferrailles ailées, les corbeaux si méchants, les visqueuses chauves-souris ou les épouvantables charognards. Les gens de l'armée de l'air n'avaient pas le temps d'être tristes. Ils montaient en souriant dans leurs engins et fendaient le ciel avec leurs bolides à la vitesse du son. En un temps court, ils quittaient notre affreuse terre et allaient caresser les nuages. C'étaient des poètes, les aviateurs ! Nous envions leurs uniformes et leurs allures décontractées. Ces gens-là n'étaient pas hargneux comme les rustres de l'armée de terre. Ceux-là, nous pensions qu'à leur incorporation on leur arrachait le cœur, qu'ils filaient rejoindre les bataillons rugueux de l'armée des monstres, tandis que les autres, les aviateurs,

gardaient leur cœur, recevaient des bouquets de fleurs et chantaient les beautés de l'azur. Quand un militaire n'avait pas été jeté dans le corps des inhumains, et qu'il ne pouvait prétendre à celui des poètes, on l'expédiait dans la marine. C'était le purgatoire. Il était à la merci de la fougue des eaux. Il accostait souvent sur la terre pour ne pas oublier comment on embrassait les dames. Et, dans chaque port, il avait droit au repos du guerrier comme lot de consolation, le seul qu'on donnait aux recalés de l'armée.

Je rêvassais...

Je me retrouvais au même endroit que la veille. Les deux militaires de l'armée de terre s'étaient assis près du moabi qui diffusait effectivement des images qui sortaient d'un rectangle creusé dans le tronc de l'arbre, ainsi qu'au cinéma. Je fus bientôt stupéfait de voir les êtres et les choses bouger comme dans les films. Il n'y avait pas le son, mais je reconnus des villes, des canyons, des vallées, des lieux extraordinaires que j'avais vus à la télévision et qui nous faisaient rêver : la tour Eiffel, Pigalle, le Moulin-Rouge, Big Ben, Times Square, Broadway et la féerique lumière qui sortait des murs et des immeubles de New York City la nuit. Alors, je pris mon courage à deux mains et toussai très fort. La lumière changeait de couleur, passant du blanc au bleu, du rouge pimpant au jaune citron... L'arbre était à peu près à cinquante mètres de moi lorsque l'un des militaires se retourna d'un bloc et me vit. Le canon de son fusil vint aussitôt heurter ma tempe. Si j'avais éternué, il m'aurait envoyé chez « Jisos ». Je n'éternuai pas. Bizarrement, je n'avais plus peur. Par réflexe, car je n'étais pas fils de policier pour rien, je levai les bras au ciel, sachant que ce seul geste me donnait un peu de répit. Un militaire ne tire pas sur un homme qui a les bras levés. Quand je racontai cette scène à Google+, il me sortit une longue liste de gens abattus par les forces de l'ordre en Afrique alors qu'ils avaient les bras levés. « La théorie est une chose, la pratique une autre, mon ami », professa-t-il. Je l'avais échappé belle ! Sous la menace, j'avais dit au militaire :

« Chef, ne tirez pas ! »

La voix agressive et rauque du soldat secoua les arbres :

« Qu'est-ce que tu fous ici là même ?!

— Je cherche un ballon.

— C'est-à-dire que tu sors d'où, toi ?

— De mon trou, euh, du stade. » Je lui répondis comme si les événements de la veille venaient de se produire.

« Du stade et tu es en tenue de ville ?

— J'étais spectateur et un défenseur nul a paniqué devant un dribbleur et dégagé la balle en catastrophe. Vous savez, les défenseurs sont parfois un peu limités, un peu fêlés, quoi !

— C'est criminel, ça, c'est criminel de dire ça ! Tu oses prétendre que ceux qui ont la mission de défendre sont des fous ? Tu viens ici, dans une zone interdite, nous insulter ? Nous les défenseurs de la patrie ?

— Non, non, je le jure, lieutenant. Je ne vous insulte pas. Je parlais des défenseurs en football. C'est la vérité vraie.

— Comment connais-tu mon grade ?

— Mon papa est aussi défenseur, enfin, disons plutôt attaquant, car il soutient que la meilleure défense, c'est l'attaque, et il coffre régulièrement les truands avant qu'ils ne passent aux actes, avant qu'ils ne commettent des cambriolages ou des détroussages de touristes appâtés par les gros lolos des rombières.

— Mais, toi, tu en sais des choses ! Bon, attaquant ou pas attaquant, dis à ton père que nous ne tolérerons plus ta présence en ZSSVV : zone stratégique et sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Compris ? Oublie ton ballon et déguerpis ! Ouste ! »

Mais avant que je n'aie pu partir, son collègue, qui était resté jusque-là silencieux, éclata de rire : « Hep pep pep ! On ne va pas le laisser partir sans vérifier ses papiers et le cuisiner un peu plus ! On n'entre pas les doigts dans le nez dans une zone de sécurité nationale prioritaire... On n'en sort pas en sifflotant... Chenapan, viens ici ! »

Brisure de riz contre beignets de maïs

J'avais été secoué comme un goyavier. L'autre m'avait soufflé des paroles de terreur dans les oreilles. J'avais aussi quitté la forêt comme un ballon dégagé n'importe comment par un défenseur en panique. Bref, un grand coup dans le derrière m'avait propulsé hors de la vue des mbérés. Ils me laissaient partir, c'était l'essentiel. Je courus, ou plutôt me déplaçai en zigzaguant, on aurait dit un ivrogne, un Obama sortant de Chez Molo après avoir descendu des casiers de bière. Je tanguai dans mes courses pour éviter une hypothétique balle que l'un des militaires aurait tirée pour m'étendre. Je m'imaginai être un lapin avec lequel ils avaient décidé de jouer ; lapin pour lapin, j'entendais vendre chèrement ma peau. Je zigzaguai donc puis, fatigué, l'air d'un chien qui a beaucoup couru, la langue pendante, je m'étalai dans les broussailles avant de m'écrouler à l'ombre d'un oranger. Mon cœur tapait. L'émotion m'avait retiré toutes mes forces. Je tremblais. La faim y était pour quelque chose car mon estomac gargouillait, chantait, criait. Quand je sortis enfin de la forêt, les lumières qui brasillaient dans le ventre du moabi dansaient encore dans mes yeux. Après avoir un peu récupéré, je m'élançai à nouveau vers la maison. Je traversai le terrain de football sans même m'arrêter, sans me laisser envahir par le goût délicieux du souvenir de mes exploits balle au pied, ce souvenir que j'aimais tellement faire remonter à mon esprit. Il avait la saveur du jus de papaye mûre et, avec lui, dégoulinaient dans ma gorge les excitants roucoulements d'Elikya et de ses copines. Elikya, ta beauté me tuait. Me régénérait. Me dopait.

Pas ce jour-là. Ma peau d'abord. Elikya ensuite...

J'atteignis la rue jadis goudronnée. Là, je m'arrêtai de courir, les bras ballants, les oreilles tombantes ; je soufflais tel un phoque. Je ne connaissais pas les phoques. C'est même quoi, je soufflais comme un clébard qui revient bredouille de la chasse. J'était un berger allemand qui n'a pas réussi à croquer les mollets d'un pickpocket véloce et agile comme un lièvre, j'étais aussi déçu qu'un fox-terrier traumatisé par le rat palmiste qui s'est engouffré dans son trou juste au moment où l'agresseur claquait ses mâchoires d'acier pour cisailler le fugitif en plein vol. Aïe ! Assia, le chien ! C'est caillou, c'est « ndjindja », c'est dur, la vie, pour tout le monde ! Pour l'humain, l'animal, le végétal ou le microscopique génome. La vie est dure, mais c'est la vie ! disait Google+.

Je marchai aussi rapidement que je le pus, me retournant toutefois à intervalles irréguliers pour vérifier que je n'étais pas suivi. Après le stade, je croisais maintenant des gens que je reconnaissais, mais ils ne semblaient pas s'occuper de ma personne. Leurs figures étaient rassurantes. Je voulus cependant reprendre ma course, car on ne sait jamais. Google+ disait aussi qu'après le calme vient la tempête. Malheureusement, ma cheville tourna en tombant dans un trou sur la route en mauvais état. Qui a dit aussi que rien ne sert de courir et qu'il faut partir à point ? Je n'avais pas le temps de m'occuper de ça. Il fallait se pencher sur mon pauvre orteil qui avait heurté un gros caillou qui ronflait sa part dans le trou. Car les gens bouchaient les béances sur nos routes avec les moyens du bord. Je souffrais et faillis pousser un hurlement. J'eus le sentiment que l'ongle de mon gros orteil avait sauté. Je criai de douleur, plaquai aussitôt ma main sur ma bouche pour étouffer les jurons et autres insultes qui montaient en moi, ainsi que les pensées affreuses qui maudissaient les hommes et les femmes politiques. Ils étaient responsables de mon malheur, eux qui s'achetaient de grosses cylindrées avec le budget alloué à la construction des routes sur lesquelles il était impossible de rouler ou de marcher en paix. Je maudis aussi Yap, le Big, qui ne savait que nous soutirer de l'argent et qui était à jeter dans le même sac

que les autres arnaqueurs qui vampirisaient l'État en volant les deniers publics.

Ma jambe, secouée, me martyrisait. Je continuai d'avancer en boitant bas sur quelques centaines de mètres avant de m'arrêter pour analyser les dégâts subis par mon orteil. Ce n'était qu'une contusion. Je ne saignais pas. Plus de peur que de mal. Le Mentolatum, ce baume que nous utilisions comme un remède miracle pour tous les maux qui nous frappaient, me sortirait aisément d'affaire. Je remis mon pied endolori dans la chaussure, le tapai trois fois au sol pour vérifier que rien n'était cassé, que je pouvais marcher, et je fonçai vers la maison. Je recommençai aussitôt à me poser des questions sur la présence des militaires là-bas, autour du moabi. Que pouvaient-ils protéger ? Que signifiait cette zone de sécurité nationale prioritaire dont notre père ne nous avait jamais dit le plus petit mot ? Il ne nous racontait pas tout, mais il nous aurait interdit d'aller traîner dans les parages s'il en avait été averti. Était-ce un secret d'État ? À la télévision, on parlait jour et nuit de menaces extérieures qui pouvaient nous tomber dessus à tout moment depuis l'arrivée des chaînes d'information séquentielles. Elles avaient trouvé là un sujet pour meubler leurs programmes et le gouvernement était bien content de les laisser faire. Cela lui permettait de coffrer des individus suspects de terrorisme ou de choses qui tournaient autour des tentatives de déstabilisation de l'État. Nous ignorions ce que ce mot voulait dire, mais ça sonnait bien et on nous le rabâchait avec gourmandise, on le tartinait à tout propos et il bavait, ruisselait des écrans de télévision comme du Nutella sur un bout de pain. Chez nous, dès qu'on ramassait une expression par terre ou dans les livres savants, on la barbouillait sur toutes les lèvres. Il en était ainsi des chaînes séquentielles, ces usines à parlotes où l'information coulait en permanence, la désinformation aussi. On n'y parlait pas du chômage des jeunes, de la misère qui sortait les gens de la brousse pour les jeter dans les villes. Est-ce qu'on parlait du mauvais état des routes, de la médiocre couverture sanitaire du pays ? Non. On laissait les footballeurs célèbres, comme Samuel Eto'o, venir construire des hôpitaux pour les plus démunis. L'État allait ronfler sa part comme d'habitude et disait

aux gens : « Démerdez-vous et ne venez pas nous couper le sommeil. C'est même quoi ? On ne peut pas dormir en paix sans vos pleurnicheries de moustiques que les mbérés vont écraser si vous bourdonnez trop ! » Les pauvres gens comprenaient ça et ne pleuraient plus. Ils se débrouillaient donc et fonçaient vers le système D. Débrouillardise. Débrouillardise. Cela, les journalistes des télévisions séquentielles n'en faisaient pas des saltos. Mais dès qu'ils trouvaient un sujet banal, ils le faisaient valser et tourner en boucle comme un tube musical, une chanson à la mode, que chacun devait ensuite reprendre sans en comprendre le sens. On devait se contenter de fredonner, tels de bons petits perroquets. Les chaînes de musiques populaires avaient les premières lancé cette mode et en détenaient une forme de paternité intellectuelle. Elles étaient donc les ayants droit de cette méthode de diffusion en boucle des sujets susceptibles de capter l'auditoire ou la masse des gens. Oubliant mon orteil endolori, je me dis : « Et si j'allais voir les gens des chaînes séquentielles pour leur parler de ma rencontre avec les mbérés autour du moabi lumineux ? » Je valserais moi aussi sur les écrans séquentiels. On ne m'appellerait plus Mingri. Je ne serais plus le malingre, le chétif, le « mbindi », le « ndjanga », le myrmidon, le lilliputien... Je serais la nouvelle coqueluche du séquentiel ! Je serais la référence, l'actuel, le référentiel et j'aurais désormais droit à la révérence de Yap, notre terreur, qui deviendrait alors aussi doux qu'une peluche de panthère ? Il ne fallait pas trop rêver. Avec celui-là, la gloire ne devait être réservée qu'à sa pomme et ne pouvait concerner personne d'autre ! Si je tentais d'occuper les écrans avec mon histoire, il me cuisinerait au sortir de la maison de la télé et me taxerait à sa façon, avec un nouveau barème d'imposition que nos milliardaires locaux, Kadji et consorts, ne pourraient payer. Non, ce n'était pas la peine d'aller voir les chaînes séquentielles. Je n'avais pas encore assez d'informations à leur donner. Pour en recueillir, il était donc urgent de retourner près du moabi télévision !

Une excitation incroyable me secoua. L'obéissance aveugle à notre shérif, Yap, ne me tenaillait plus. Un courage jusqu'alors insoupçonné, qui somnolait dans un coin de mon être, me bomba la poitrine. J'étais prêt à le

défier. « C'est quoi même ? me dis-je. Je dois absolument comprendre ce qui se passe autour du moabi. »

Arrivé à la maison, je croisai papy Ebanda. Je prétextai qu'un jogging plus long que d'habitude était la cause de mon retard. Il connaissait ma passion pour le sport et m'encourageait à la transmettre à son homonyme qui adorait les jeux électroniques. Il passait ses journées la tête si près de son smartphone qu'on aurait dit qu'il voulait y entrer tout entier. Ebanda Junior était justement assis ce jour-là à l'entrée du studio, quasiment planté dans son tube cathodique. Je quittai grand-père et bondis vers le smartphoniste enragé, le pris par le bras et l'entraînai à part. Il protesta :

« Arrête de me tirer comme ça, tu vas m'arracher le bras et me faire perdre la partie ! Tu ne vois pas que je mène au score de 12 points ? »

Tout excité, moins par son jeu et son avance triomphale que par mon affaire, je répliquai :

« Gars, le moabi, je l'ai revu. C'est un truc de malade : un superécran de cinéma ! Je te jure devant qui tu veux que ce que j'ai vu est fantastique, hallucinant !

— Ça te reprend ? Tu as la grosse fièvre ? J'appelle maman !

— Non ! Du calme, idiot ! I swear, je jure, c'était mortel dans la forêt ! Un écran fabu…

— Tu recommences avec ton histoire d'hier-là, hein ? » me dit-il sur un ton un peu ironique et narquois, les yeux à nouveau rivés à son smartphone, les doigts continuant à pianoter des touches à une allure folle. « Laisse-moi tranquille ! »

Excédé, je haussai le ton.

« Écoute-moi, tu es même comment ? Arrête un peu avec ton téléphone-là ! Tu me "wandas", tu me cherches ou quoi ? Je te dis que je sors de la forêt. J'y suis encore allé aujourd'hui pour m'assurer que je n'ai pas déliré hier. Le moabi existe, en plus, il y avait deux mbérés kaki (militaires) qui rôdaient autour. Ils veillaient sur l'arbre. Ils m'ont repéré et m'ont menacé avec leurs guns. »

« Jure, “onon” d’Eli… onon d’Elikya… »

Je me pliai à sa demande :

« Je le jure », fis-je, puis je brandis, en renouvelant mon serment, trois doigts vers le ciel pour bien signifier que je prenais à témoin le Père, le Fils et le Saint-Esprit. C’était sérieux. Elikya pouvait rester habillée !… « Un mbéré a pointé son gun sur ma tête, me demandant ce que je faisais là. J’ai cru qu’il allait me fusiller…

— Et alors ?

— J’ai échappé par miracle à ses griffes.

— Ils auraient pu te finir et courir dire à la presse que tu étais un terroriste.

— Exactement. Je me demande vraiment ce qu’ils faisaient là, car ils m’ont demandé de ne plus jamais mettre les pieds dans le secteur. C’est une zone bizarre, ce qui se passe là-bas est étrange, je te dis, gars. Je dois y retourner. Mes amis vont m’accompagner cette fois !

— Et moi ? Tu me laisses ici ? Je veux aussi voir le moabi, et mourir s’il le faut.

— Tu vas laisser ton phone de côté ? Laisse-moi rire ! Il faudra donc écrire ton testament et le léguer à quelqu’un si tu viens avec moi !

— Hé, tu me mets la pression. Non, je viendrai avec mon phone et je pourrai prendre une photo !

— Génial ! Mais sans flash, hein, sans flash ! Nous devons élaborer un “pôpô”, un vrai plan. Je ne veux plus qu’on me prenne pour un petit ou un gros menteur. Je parle de mes amis, euh… et même de toi. C’est clair ? »

Le déjeuner achevé, je m’occupai de la lessive. J’avais été chargé de laver les vêtements de papy Ebanda et ceux de mon père, en plus des miens. Je devais le faire à la main, car nous n’avions pas de machine à laver le linge, père ayant décrété, sur les conseils de l’oncle Mbogôl, le directeur du pénitencier familial de Modè, que ces appareils ménagers, ces choses modernes, ne fabriquaient finalement que des fainéants – il disait « faignants » – dans une maison. Il s’écriait : « Comment peut-on avoir seize

enfants et les laisser se promener mains dans les poches ? Ils doivent travailler, nom d'une antilope mal braisée ! » Tonton Mbogôl en hurlait de douleur, les yeux injectés de dépit et d'animosité pour les inconséquents parents qui n'éduquaient pas leurs gosses à l'ancienne. Papy Ebanda approuvait ce discours, considérant qu'il ne fallait pas dépenser un sou pour ces machines qui engraissaient les fabricants et amollissaient les utilisateurs qui devenaient ensuite mous comme de la guimauve.

Ma corvée expédiée, je me préparais à aller retrouver mes amis chez Molo et leur conter ma matinée fantastique lorsque la sonnette placée à l'entrée du portail retentit. Je sortis de ma chambre à moitié habillé. Je reconnus la tête de Kamga qui dépassait derrière le portail, l'air grave. Il me vit et me fit de grands signes de la main. Je jetai sur moi le premier tee-shirt à portée de main et courus le rejoindre, profitant de la sieste de papy pour filer sur la pointe des pieds.

Un taxi de couleur jaune était garé sur le bas-côté de la route, à quelques mètres du portail. Rigo y avait déjà pris place. Il m'expliqua que la mère d'Obama, la vendeuse d'atchomos, avait un problème grave dont la résolution réclamait notre aide. J'avais hâte de leur raconter mon histoire mais leurs têtes allongées me dissuadèrent de placer un mot. Je laissai la parole à mes amis.

L'affaire de la maman d'Obama avait éclaté à la suite de la concurrence atroce que lui livrait Wang-yu, un Chinois vendeur de beignets qui était arrivé au Cameroun une dizaine d'années plus tôt. Il n'utilisait pas la farine de maïs comme la maman de notre ami pour fabriquer sa pâtisserie, mais faisait venir de Chine de la brisure de riz qu'il importait sûrement à des tarifs tabassant toute concurrence.

Disons tout de suite que monsieur Wang-yu était un homme aux allures joviales et au sourire matois, dans lequel courait quelque chose de filou. Mais c'était un filou sympathique. Il avait installé une gargote dans le quartier d'Obama pour y cuire des beignets de farine avec de la brisure de riz. Ses produits étaient donc différents de ceux de la mère de notre « Américain ». Le souriant Asiatique s'était même implanté juste en face de

l'atelier à « beignets jaunes et chauds beignets » de la maman d'Obama. Il commença à vendre ses fritures au même gabarit et au même prix que celles de ses concurrentes. Il se rendait même en fin de journée chez les Obama, plein de prévenance et de courbettes. Mais l'astucieux Chinois décida soudain de casser les prix. Wang-yu vendait désormais son beignet deux fois moins cher que la concurrence. On avait souri au début, se disant que l'homme avait perdu la tête, que notre soleil, qui tapait fort sur les crânes, plus fort que les rigides matraques des gardiens de l'ordre en Chine, lui avait tourné le cerveau. On pensait même que nos marabouts lui avaient jeté un sort. Il courait à la ruine, se réjouissait la concurrence. « Au nom de Dieu, ce Wang-yu va faire un flop ! ricanaient les beignetteuses. Il ne va pas tarder à mordre la rouge poussière de chez nous et rentrer, la queue entre les jambes, dans sa lointaine province, là-bas au pays de Mao qui n'est plus et paix à son âme ! » D'autres persifleurs assuraient que, même mort, Mao donnerait l'ordre aux gens du parti rouge pour qu'ils corrigent Wang-yu après son échec en l'envoyant dans un camp de redressement pareil que celui de l'oncle Mbogôl. Peut-être le fusillerait-on, car il y avait trop de monde en Chine, et on pouvait fusiller les gens, il y en avait toujours beaucoup. Son idée de casser les prix ressemblait à un suicide. Pourtant, le sourire ne quitta pas le visage de Wang-yu. Après un début poussif, la clientèle se mit à filer en nombre chez lui. L'affable Chinois attirait les acheteurs comme le purin les mouches. Merde alors ! Les étals de nos volumineuses mamans n'eurent plus de clients qu'au compte-gouttes, alors que des vagues d'affamés déferlaient chez Wang-yu. On ne riait plus que jaune chez les Obama. La corpulente maman de notre ami, n'en pouvant plus, se rendit chez Wang-yu et menaça le terrible commerçant, mais l'homme lui répondit en mandarin. Souriant, mais fermé aux récriminations qu'il entendit fort bien ; il resta droit dans ses bottes agressives et garda inchangés sa brisure de riz et le prix très bas de ses beignets. La maman d'Obama courait à la faillite et notre ami n'aurait bientôt plus les moyens d'acheter un billet d'avion pour Chicago, Washington, Phoenix ou Oklahoma City. Wang-yu colla une plaque devant son échoppe. L'écriture

était en mandarin. Mais les vendeuses de beignets qui perdaient leurs clients comprirent que le Chinois voulait éliminer ses concurrentes. Il expliqua que sa plaque voulait dire « merci ». À qui ? « À ma clientèle. »

Désespérée, la maman d'Obama avait songé à courir se plaindre à la police pour concurrence inégale, mais elle s'était ravisée au dernier moment car le Chinois avait plus d'une courbette et d'un moyen dans son sac pour adoucir les cerveaux sous les képis. Elle fit appel à son fils afin de régler ce problème commercial de manière virile, puisque la tentative de bavardage et de conciliation qu'elle avait tentée avait échoué.

Il faut dire que la concurrence chinoise inquiétait. Pas seulement les plantureuses mamans et leurs commerces de beignets…

Les prostituées avaient aussi manifesté leur colère contre les Chinoises, de plus en plus nombreuses au Cameroun ; elles cassaient également les prix et les pieds. Les dames qui faisaient le trottoir au quartier Mvog-Ada de Yaoundé n'avaient-elles pas fait deux grèves coup sur coup, le mois précédant la révolte de la maman d'Obama contre Wang-yu ?

Les vendeuses de sexe cessèrent de travailler parce que, l'immigration chinoise s'accélérant, la concurrence des femmes venues d'Asie menaçait l'activité des prostituées noires. Les Asiatiques aspiraient la clientèle en fracassant les prix. Les gens allaient se soulager chez elles pour une mie de pain. Les « Cameruineuses », ainsi que les étrangers appelaient nos filles de joie, firent donc la grève des câlins qu'elles nommèrent « Bangala mort ». D'autres, plus terre à terre, placèrent devant leurs portes une pancarte qui affichait la traduction en français pour les éventuels touristes qui ne comprenaient pas notre langue : Bangala mort = Le pénis n'entre pas ici.

Les filles en arrêt de travail justifièrent leur mouvement social en fustigeant le côté déloyal et inégal de l'adversaire asiatique qui pratiquait les soldes toute l'année. Le différend opposa donc les Cameruineuses et les soldeuses. Les premières accusaient aussi les secondes dont la peau lumineuse attirait davantage et plus vite le chaland à la tombée de la nuit que celle de leurs concurrentes noires. En effet, dans les rues sombres de la

capitale, toutes les chattes n'étaient pas grises. Les Asiatiques, grâce à leur peau qui n'était pas si jaune que ça, mais blanche, attiraient et capturaient plus de clients que ne le faisait la peau d'ébène des Cameruineuses. On demanda l'avis des habitués qui allaient chez les Asiatiques. Les clients qui s'entassaient devant leurs portes affirmèrent, les narines fumantes et les yeux en extase, dans un reportage qui tourna longtemps en boucle sur le réseau séquentiel, qu'ils « voulaient surtout goûter de la Chinoise en chair et en os ! ». Une organisation humanitaire travaillant dans la reconversion des travailleuses du sexe cria à l'anthropophagie. On incendia le local de cette organisation au motif que son personnel, des Blancs, ne comprenait pas le français du Cameroun et prenait chaque mot au pied de la lettre... « C'est même quoi, ces gens qui nous insultent tout le temps, hein ?! », témoigna un Camerounais vert de rage.

Le second mouvement social, lui aussi inédit, donna l'occasion à Google+ de se singulariser.

Les filles de joie, ruineuses et soldeuses unies, fermèrent leurs cuisses à cause du mauvais traitement linguistique qui les frappait. En bref, les noms qu'on leur donnait les énervaient. Elles firent donc grève pour ça ! Google+ proposa de relooker leur activité et de remplacer le mot de prostituée par celui de péripatéticienne. Il fut en effet d'accord avec les plaignantes pour constater que les noms qui les désignaient et qui avaient été utilisés dans la presse desservaient la profession au-delà de la simple querelle tarifaire qui avait défrayé la chronique entre les Cameruineuses et les soldeuses de Chine. Le recours aux mots « putes », « prostituées », « rombières », « bordelles », « filles de joie », « cuisses légères », « Marie-couche-toi », « femmes de petite vertu » devait cesser. Le dernier les chagrinait particulièrement et un linguiste en nœud papillon et moustachu assura à la télévision que cette appellation était due au fait que les filles qui vendaient leur corps étaient justement courtement vêtues et sans rien en dessous. Leurs jupes étaient trop courtes et montraient toute leur savane. « Après, ça ne sert à rien de venir

pleurer. Il faut assumer ! » Le dédain avec lequel on parlait de ces filles sur les chaînes séquentielles fut souvent nauséeux. Google+ débarqua. Il entendait, déclara-t-il dans les télévisions suivies par un large public, mettre au cimetière des mots insultants et tordus qui frappaient une profession multimillénaire. Son intervention tourna en boucle. Notre ami pensait que les mots stigmatisants et traumatisants qu'il dénonçait, parce qu'ils étaient moqueurs ou avilissants, étaient insupportables. Ils déplaisaient profondément à une profession que l'État ne se privait pas de ponctionner ou de racketter. Il ajouta :

« Messieurs les censeurs, n'oubliez pas que les filles dont nous parlons paient de leur corps l'humanisation de ces bêtes féroces que sont certains violeurs en puissance qu'elles acceptent et qui se glissent dans leur clientèle.

— Ils se glissent surtout dans leur lit et...

— Cela suffit, pas la peine d'être grossier.

— Vous êtes avocat ou proxénète, monsieur Google+ ?

— Ni l'un ni l'autre. Je défends le bon sens. »

Les filles concernées ajoutèrent en effet qu'elles adoucissaient des fauves et autres prédateurs sexuels qui, ne sachant pas draguer les filles, auraient violenté de pauvres innocentes ou des femmes non consentantes s'ils n'étaient pas passés entre leurs mains et leurs jambes expertes. Ces péripatéticiennes, selon Google+, étaient même remboursées par la sécurité sociale dans les pays évolués. En Occident, quoi ! Elles savaient donc, contre espèces sonnantes, bien sûr, amoindrir la charge explosive que des prédateurs sexuels promenaient dans la société et qu'elles passaient leur temps à désamorcer.

La revendication des grévistes portait justement sur le peu de considération qu'on leur témoignait, car les policiers, les mbérés (eux aussi se plaignaient de tous ces sales noms dont ils étaient affublés) allaient bastonner les pauvres filles et les empêchaient d'essorer les violeurs en puissance, la majorité de leurs clients, au motif que les péripatéticiennes n'avaient pas payé leurs patentes. Elles approuvèrent l'initiative de Google+ de les rebaptiser du nom de péripatéticienne, un mot qui figurait même dans

les épais dictionnaires et qui disait, depuis les Grecs anciens, et sur une base étymologiquement avérée, l'art de papoter en marchant. Maintenant, les travailleuses du sexe arpentaient les trottoirs avant de s'allonger, comme les élèves de monsieur Aristote, ce professeur dont l'enseignement reposait sur l'apprentissage du savoir en discutant et en déambulant au lieu d'être assis à l'instar des élèves de Socrate. Comme s'il sortait de l'Antiquité et comme s'il venait de causer avec les savants barbus sur l'Acropole d'Athènes, Google+ raconta que, quand on est assis, on risque de somnoler et de succomber, et de se mettre à ronfler. Alors que, quand on adopte la marche chère aux péripatéticiens, la balade en tchatchant facilite la compréhension et active la mémoire. Google+ avait même écrit de longs papiers dans la presse pour expliquer que les prostituées soignaient les gens chez qui le gros soleil de chez nous ne faisait pas seulement monter la chaleur aux joues, mais beaucoup d'excitation qui gonflait leurs zizis. Il déclara qu'au lieu d'insulter les amortisseuses de crimes on devait les vénérer et les décorer. Ravies de recueillir la proposition sémantique de Google+, les filles lui firent savoir que leur nouvelle association de péripatéticiennes lui ouvrait un crédit illimité s'il avait besoin de se vidanger. Les gens sont méchants, qui accusèrent immédiatement Google+, « ce long crayon », cet intellectuel nuisible, d'avoir procédé à une manipulation linguistique pour s'offrir un droit de cuissage ! Google+ était intègre et nous savions que la chose ne l'intéressait pas. Il n'était passionné que par le jus de crâne, ce que des gens qui lui voulaient du mal appelaient aussi la masturbation intellectuelle. Mais nous, on lui faisait confiance pour rectifier les appellations calamiteuses autour des prostituées et clouer le bec à ses détracteurs. Le Big, informé du crédit illimité que les filles du trottoir avaient accordé au génial inventeur, alla trouver Google+, le baratina et lui soutira le blanc-seing que l'association des péripatéticiennes lui avait octroyé. Cependant, à Mvog-Ada et dans d'autres quartiers où le sexe se vendait comme les petits beignets de Wang-yu, de nombreux clients trouvèrent le mot péripatéticienne long et imprononçable. Ils se plaignirent : « Rien que de chercher à le dire, ça nous coupe le Joseph », racontèrent-ils aux filles. Comme ils n'avaient pas l'imagination fertile, ils

ramassèrent dans une des langues locales le mot « m'bock », qui était court, qui claquait comme un coup de feu et qui désignait une femme à la cuisse légère. Ils le substituèrent à l'unanimité des gens qui font la chose et pas seulement qui en causent, en remplacement du vocable choisi par Google+. Notre ami fut déçu par tant de cancritude et laissa tomber ce combat-là. Yap enragea, car le blanc-seing qu'il avait reçu ne valait plus rien.

En entrant dans le taxi piloté par un cousin de Kamga, on m'informa que son coffre était rempli de gourdins prêts à servir contre les armes du « dragon » Wang-yu. Les followers, la garde spéciale de notre ami Kamga, étaient déjà positionnés sur le lieu des palabres afin de contrôler les mouvements du Chinois avant notre arrivée. À peine sautai-je dans le taxi qu'il démarra en trombe, manquant d'écraser en son brutal envol un vieillard qui traînait derrière lui un pousse-pousse bourré de morceaux de bois. On s'arrêta pour ramasser Simonobisick, et le véhicule redémarra en trombe. Le nuage de poussière qu'il souleva témoignait de sa vitesse et de la nervosité du chauffeur. Je ne pus m'empêcher de penser aux films de maître Bruce Lee. Lorsque nous étions adolescents, nous courions les voir au cinéma Abbia. Les salles étaient en ce temps-là bondées. Bruce Lee nous avait séduits et entraînés dans l'amour des arts martiaux. Nous l'avions adoré, même s'il ne souriait jamais et paraissait toujours enfoncé dans la gravité. Mais voilà, nous, ses fans, nous nous apprêtions à aller tabasser l'un des siens. Ah, monsieur Bruce Lee, malgré tout mon respect pour vous, malgré tout l'amour que vous nous aviez transmis pour les voltiges, les sauts périlleux et élastiques, malgré toutes les prouesse athlétiques que vous nous avez enseignées pour foudroyer du pied l'adversaire et le gifler recto-verso avant même qu'il ait compris sa douleur, je devais voler au secours de la maman de mon ami Obama. Elle était un peu ma maman, non ? On mangeait souvent ses atchomos quand on était chez elle. On n'allait pas la laisser seule face au monstre qui lui piquait ses clients et qui amaigrissait son porte-monnaie. Nous devions tout faire pour la venger des outrages de Wang-yu. On s'arrêta un kilomètre plus loin pour récupérer Obama. Il nous dit que

l'affaire était grave, que la loi de la solidarité imposait une correction à Wang-yu. Notre ami nous dit sentencieusement : « Dura lex, sed lex ! » La loi est dure, mais c'est la loi. Et puis, maintenant que nous allions refaire le portrait du Chinois, nous examinâmes dans le taxi ce qui avait bien pu pousser cet homme originaire de Chine à venir en Afrique pour embêter nos mamans. L'envie de voyager ? Non. Prendre des parts de marché comme on disait maintenant ? Oui. Nous-mêmes qui partions lui casser la gueule, ne rêvions-nous pas d'aller en Occident...

« Jusqu'au fin fond de l'Occident, s'il le fallait ? questionna Kamga.

— Attendez, répliquai-je, nous, on ne veut pas y aller pour étouffer les gens de là-bas et manger leurs gâteaux, leurs farces, attraper leurs filles pour les histoires de papiers, bouffer leurs croustades et faire la concurrence déloyale à leurs gigolos. Nous, on n'est pas candidats pour aller abreuver leurs sillons d'un sang impur !

— C'est ça même !

— Ne me coupe pas, gars ! On veut y aller juste pour y prélever notre part de bonheur. Les gens gaspillent tout là-bas, parce qu'ils ne savent plus apprécier les choses. Ils ont trop de richesses, gars, et ils préfèrent maintenant la pauvreté à l'aisance. Nom d'un chien sans ailes, ça c'est se moquer des vrais pauvres ! Notre grandeur dort là-bas, sous le vaste soleil de la prospérité.

— Oui, nous on veut tracer notre route, renchérit Simonobisick, puisque les tarés qui nous gouvernent ici ne pensent qu'à nous niquer.

— Tu as raison. Souvenons-nous aussi, enchaîna Rigo, que Bruce Lee est d'abord venu, élégant, athlétique, aérien, charismatique, comme avant lui les missionnaires avec leur Bible. Celle de Bruce Lee, c'étaient les arts martiaux. Et on est tombés dedans comme des couillons. Puis ses frères sont venus par paquebots et Boeing 747 pleins à ras bord, pour construire des palais du peuple, des ponts et des stades...

— Tu oublies le « petit livre rouge », ce petit piment de l'idéologie qu'on versait dans toutes les sauces ici pour renverser la table du pouvoir. Avant les

stades, on a lancé aussi les Toyota sur le marché automobile, cria Simonobisick.

— Ça, c'est pas les Chinois, gars, on ne va pas les accabler et les rendre responsables de tout. Les voitures Toyota, ce sont les Japonais qui les ont déversées ici, protesta Kamga.

— O.K., on laisse ça, dit l'ancien garagiste, mais ce sont bien les Chinois qui, après avoir chié sur le capitalisme, soutiennent maintenant la concurrence et le libéralisme partout, dans les affaires de bangala et même dans la vente des beignets ! Mao, réveille-toi, tes enfants sont devenus plus dingues que tonton McDonald's ! Ils donnent la fièvre à tout le monde...

— Voilà ! C'est cette fièvre qui nous pique les yeux ici et qui va terrasser les plus pauvres. » L'ayant dit, je criai à Kamga : « Arrêtons-nous chez le Big et embarquons-le. »

Obama s'opposa à cette idée. Il nous demanda de lui faire confiance, car il allait cuisiner ce Chinois et le croquer comme on mange le couscous de maïs avec du bon et gluant gombo. Si une organisation humanitaire avait entendu cette métaphore, elle aurait traduit Obama au Tribunal pénal international !

Nous arrivâmes enfin, car le véhicule stoppa en faisant crisser les pneus. Kamga avait demandé au chauffeur, son cousin, de se garer à l'ombre d'un gros manguier, loin de la maison du Chinois. Les followers nous informèrent que Wang-yu avait appelé la police. Un car bleu, plein de nombreux mange-mille, était en effet stationné à un mètre du restaurant du Chinois. Celui-ci parlementait avec un des flics.

On décida de lui régler son compte plus tard, car nous ne pouvions déclencher les hostilités sur un terrain si défavorable, et sortir des gourdins alors que les flics hargneux, casque en fer vissé sur la tête et gilet pare-balles bourré de billets offerts par Wang-yu, allaient ouvrir le feu et crier à la télévision un discours prémâché sur la légitime défense :

« Vous croyez que quoi ? Hein ? On a dû se débarrasser d'une menace terroriste de premier plan, conduite par une bande de malfrats déterminés à exterminer les forces antiterroristes que le gouvernement a eu raison de

mettre sur pied. Ces gens et leurs imitateurs doivent savoir qu'on ne défie pas impunément la loi, l'ordre public et l'autorité de l'État ! »

Nous savions que la brigade spéciale qui stationnait là ne nous ferait aucun cadeau. Nos mamans ne devaient pas voir nos cercueils. Nous reculâmes donc, penauds, mais gonflés de rage et du sentiment que notre reculade était faite pour mieux sauter à la gorge du Chinois.

« Il croit que quoi ? » fit un follower.

Un autre garde du corps lui répondit :

« Il veut nous impressionner.

— Wang-yu pense surtout que ses courbettes et ses méthodes dilatoires nous font peur. On va lui démonter la tête et lui démontrer le contraire ! » tonna Rigo.

Nous allâmes cependant chez la pauvre maman qui pleurait devant son tas de beignets invendus et qui devenaient durs comme des cailloux. Ils ne se vendaient plus comme au bon vieux temps. Des journaux, avec lesquels elle emballait d'habitude les beignets achetés, s'amoncelaient au sol, couverts d'une épaisse couche de poussière. Dehors, les gens qui n'aiment que les faits divers pour donner un semblant de variété à leur existence s'attroupaient et disaient que l'affrontement entre Obama et Wang-yu symbolisait le combat entre l'Amérique et la Chine. Les spectateurs voulaient voir le sang couler et pariaient déjà sur le vainqueur. Très vite, les gardes de Kamga nous annoncèrent que la Chine était donnée gagnante. On misait sur la vieille, la coriace et impitoyable civilisation chinoise. Nous n'étions pas de cet avis.

C'est Rigo qui exposa notre nouveau plan à la mère d'Obama, dont les yeux étaient gonflés à cause des pleurs et des insomnies. Elle approuva notre proposition et nous offrit ses beignets que personne n'achetait. On les embarqua.

Nous laissâmes les followers chez la maman en colère, avec ordre de faire le guet et de retweeter toute évolution de la situation vers la messagerie électronique de Kamga. Notre taxi fit ensuite demi-tour en direction de notre

quartier général où l'on voulait tenir notre conseil de guerre. L'Infalsifiable nous attendait, excité comme une puce, car radio trottoir avait déjà fait courir le bruit que nous étions en train d'attaquer Wang-yu avec des lance-roquettes !

Nous étions arrivés tendus et graves au quartier général. Obama avait les dents serrées. On étala les beignets et on les fendit en deux pour jeter du piment dans la fente. Il n'y avait pas eu l'action qui nous aurait défoulés. On se vengea sur les beignets. Il est souvent plus pesant de rebrousser chemin que de se battre. Le beignets étant secs et durs, on fut bien obligés d'avaler beaucoup de bières pour ne pas étouffer. On fit à Yap, qui avait accouru, le récit de notre équipée et des raisons qui nous avaient poussés à battre en retraite.

« Une retraite stratégique », fanfaronna Rigo.

Pour saluer la venue du Big Boss, nous commandâmes chacun une grosse bière de un litre, pas ces petites « gnama-gnama », ces bouteilles d'un demi-litre que Rigo appelait les « naines pour fillettes ». Nous, nous étions des combattants, des D'Artagnan prêts à mourir pour la reine des beignets qu'était la maman d'Obama et qui représentait les innocentes mamans qui essayaient de sauver leurs familles en vendant des broutilles. Rigo résuma au Big notre stratégie. Et, pendant qu'il parlait, le mystère du moabi éblouissant revint me hanter. J'attendis que chacun eut bien bu pour remettre sur le tapis mon histoire et ma rencontre musclée autour de l'arbre aux illuminations fantastiques. Je commençais à peine mon histoire que j'essuyai aussitôt une fronde :

« Gars, pardon, arrête ! » siffla Rigo. Obama me fit signe que le temps n'était pas à la plaisanterie.

« Obama, quel intérêt ai-je à mentir ? Je jure sur la tête de nos mamans et même d'Elikya qui nous est chère que j'ai vu des images sortir du ventre du moabi !

— Moi, je te crois, chouchou, raconte-moi ce qui s'est passé dans cette forêt », dit Molo en volant à mon secours.

Les amis éclatèrent tous de rire, se moquant de Molo qui avait saisi un tabouret et s'était installé en face de moi.

« Hé, si c'est pas un coming out, ça, je ne m'y connais plus ! persifla Obama, qui s'était mis à fond à l'anglais depuis l'entrée de son homonyme à la Maison-Blanche.

— Coming aout, coming aout, tu crois que je dois vivre tout le temps enfermé derrière le comptoir ? J'ai l'droit de sortir et d'm'assir avec les clients.

— M'asseoir ! Claude Favre de Vaugelas vient encore de prendre une balle en plein cœur », grogna Rigo.

Des rires fusèrent de plus belle. J'étais hors de moi et je ne laissai pas quelqu'un d'autre remettre une pièce supplémentaire dans la machine à moqueries contre le pauvre Molo. Je pris un ton sérieux pour narrer toute l'histoire de ma découverte du moabi. On m'écouta à peine. Les moqueries ne sont pas comme un fil tendu par une araignée. On ne les coupe pas facilement !

Une amoureuse récalcitrante

« As-tu revu ton plan pour le visa ? Parle-nous plutôt de ça, gars, et laisse cette histoire de moabi de côté. Il n'y a personne à séduire ici... à part peut-être Molo ! » grinça Rigo.

Je baissai la tête. Il n'y avait rien à faire. Je répondis en étouffant mon exaspération :

« Pour le visa, il me faut un certificat d'hébergement récent et datant de moins de trois mois. Je pense que c'est ce qui m'a fait défaut, car mon dossier n'a pas abouti. »

Je l'avais dit avec amertume, voulant surtout parler du moabi luminescent. Mais l'affaire faisait pschitt !

Rigo renchérit :

« Moi, j'ai reçu, hier matin, un certificat d'hébergement d'un ami de mon frère. Il est ici au pays. Il est trop fort en imitation de tampons et de signatures. Il m'en a fabriqué un et on n'attend plus que les traveller's cheques sur lesquels il est aussi en train de bosser, si vous voyez ce que je veux dire. Dès qu'il a fini, on va reprendre un rendez-vous au consulat.

— Fais gaffe. Fais gaffe !

— On les aura, je vous le dis. On les aura. »

Je voulais paraître optimiste. Aucun son ne sortit de ma bouche. J'étais énervé. Je fis un effort et, oubliant un instant le moabi, je m'entendis affirmer un propos qui me surprit :

« Vous connaissez ces défenseurs qui commencent un match de football en fermant les fesses, en se disant qu'ils ne prendront pas un petit pont, même si c'est Messi, Eto'o ou Ronaldinho qui sont leurs adversaires directs. Eh bien ! moi, l'obom (petit pont), je vais le leur mettre à ces gens du consulat de France. Et le plus limpide, hein ?

— Celui qui fait claquer les os quand le défenseur referme tardivement ses pieds et que ses chevilles s'entrechoquent comme s'il était un mbéré faisant le salut à son supérieur hiérarchique. Trop tard, l'obom est déjà passé et les spectateurs sont écroulés de rire dans les tribunes.

— C'est ça Obama !

— Moi, triompha Rigo, j'ai bon espoir de régler mon affaire de visa ce coup-ci, au consulat d'Espagne. »

C'était la énième fois qu'il nous l'annonçait. On se regarda, Kamga et moi. On se dit que c'était là un auto-obom qu'il se glissait à lui-même.

« Gars, fais gaffe ! Ces faux papiers-là, les Espagnols et les Français arrivent à les détecter facilement. Ils ont modernisé leur système. Qu'est-ce que tu crois !

— Laisse ça, Mingri, tu es un défaitiste. Je te dis que mon falsificateur est trop fort, un expert que l'ONU devrait embaucher. S'il fait une réplique de toi, ta propre maman choisira la réplique ! Je te le jure. En plus, ma grand-mère, que chacun reconnaît comme la guérisseuse la plus émérite de notre région, m'a préparé une potion plus magique que celle d'Astérix le Gaulois. Je la boirai et mâcherai une écorce de safoutier pendant le rendez-vous, pour endormir la vigilance du fonctionnaire sur mon dossier.

— Voilàà à !

— En tout cas, je ne souhaite pas t'apporter des beignets haricotés à la prison de Kondengui avant d'avoir vu "Mbeng", l'Occident.

— Mingri, tu vois tout en noir. Ça ne va pas ? »

Ils semblaient tous d'accord sur ce point. Pour eux, je filais un mauvais coton. Molo se retira sur la pointe des pieds pour aller servir des clients. Le soleil commençait à tomber. Personne ne réagissait au phénomène du moabi cinématographe. Tous n'avaient rien à fiche de cet événement qui allait

pourtant faire couler beaucoup d'encre. J'étais désemparé. Mon aventure dans la forêt n'intéressait que moi et Molo. Finalement, je pensai que mon petit frère avait raison, une photo et, pourquoi pas, une vidéo du moabi protégé par les militaires me sauveraient la face. Si le gouvernement avait placé les militaires autour de l'arbre, cela signifiait qu'on ne voulait pas que les gens voient ce qu'il diffusait. Comment les images pouvaient-elles d'ailleurs sortir de l'arbre ? Y avait-il une installation électronique dans cet imposant végétal ? Qui avait organisé cette chose-là ? Des scientifiques qui expérimentaient un nouveau système pour capter les bruits de la nature ? Des gens de la Nasa ? Les agents secrets du Mossad qui protégeaient le chef de l'État camerounais et qui, se méfiant des arbres qui parlent en Afrique, avaient peut-être installé des capteurs spéciaux pour intercepter et enregistrer les conversations entre les espèces végétales. Je ne savais pas à quoi m'en tenir. Mon cerveau échafaudait plusieurs hypothèses et s'échauffait sans parvenir à s'apaiser. Une photo de ce que j'avais vu réduirait les sceptiques qui seraient obligés de se la boucler une bonne fois pour toutes. Une image vaut mieux que mille mots, n'est-ce pas ? Je devais réussir mon coup, sans me faire prendre par l'armée. Je devais élucider ce que cachait l'arbre fluorescent.

Je n'arrivais pas à sortir cette histoire de ma tête, mais il n'était plus question de la raconter à quiconque. Même à papy ? Je méditai. Malgré le bruit des conversations auxquelles je ne pris part chez Molo que de manière épisodique, je continuai à peser le pour et le contre quant à l'opportunité de solliciter l'avis du grand-père. Finalement, en quittant mes amis, sans leur dire au revoir, ma résolution était prise. J'allais garder le silence comme un moine. Même sous la torture dans un commissariat de police, je ne parlerais plus. Je demandai silencieusement pardon à mon grand-père, car j'avais pris la décision de le tenir à l'écart de l'affaire. Si je le mettais dans la confidence, cela impliquait de tout lui dire, de narrer ce qui m'avait expédié dans la forêt, c'est-à-dire l'ordre du boss, Yap. Je ne pouvais avouer ma position subalterne devant ce garçon. Le papy aurait été blessé, m'aurait dit que j'étais le liquidateur de notre orgueil millénaire. Il aurait juré qu'un petit

bandit ne devait pas nous faire peur. Il aurait, malgré l'affection qu'il me portait, raconté à mon père ma soumission, mon agenouillement devant Yap. Père n'aurait pas attendu une seule seconde pour bondir aussitôt de son fauteuil comme si un scorpion venait de le piquer. Il aurait immédiatement envoyé un fourgon cueillir le Big. Il l'aurait fait chicoter, le pantalon sur les talons, et aurait pris des photos humiliantes, comme on le faisait au pays, et qui allaient être diffusées dans la presse et dans les télévisions séquentielles pour briser Yap et le pousser à sortir clandestinement du pays, et qu'il aille semer le désordre ailleurs ! C'est ainsi que les petits malfrats étaient de facto déchus de leur nationalité, et voilà comment on les exportait dans des nations voisines comme la petite Guinée équatoriale bourrée de pétrole, le Gabon, lui aussi bourré de pétrole, ou le Congo, pétrolier également, voire le grand et incontrôlable Nigeria bourré de militaires et de pétrole inutiles. Mais bon sang de bonsoir, tout ce ruissellement de pétrole-là servait à qui ? Yéh malé ! On est maudits ! s'écriait souvent Simonobisick.

Père m'aurait aussi chicoté afin de m'interdire de remettre les pieds dans la forêt où campaient les militaires. S'il avait été informé de tout ce que j'avais fait, il aurait d'abord pensé à défendre son institution, sa future augmentation. Puis il aurait foncé dans sa chambre, y aurait convoqué ses deux femmes pour leur enlever la cire dans les oreilles avec force hurlements : « Votre vigilance a baissé, vos enfants font n'importe quoi, cette maison se gâte même. Merde, alors ! Si vous ne prenez pas immédiatement les décisions qui s'imposent pour rectifier le tir, c'est moi-même, le grand moi-même, moi le redoutable Boum, qui vais trancher. Et dans le vif. Comma !... »

Quand il explosait ainsi, on entendait « coma ! », qui voulait dire « comment ! ». Il donnait l'impression de dicter un courrier administratif à sa secrétaire. Il finirait ainsi :

« Que penserait-on de moi qui fais régner l'ordre dans la capitale et qui capture les brigands qui ont toujours beaucoup d'imagination, plus d'imagination même que les romanciers qui perdent leur temps à noircir des pages alors que les voyous les dépassent dans la créativité, hein ? Que

penserait-on de moi, si je suis incapable de tenir une maison qui ne compte que deux femmes ? Hein ? Rompez ! »

Il n'aurait taloché personne. Il m'aurait fouetté.

Mon père lisait quelques romans, mais pour se moquer des « historiettes pour demoiselles » que nos écrivains racontaient. Je suis convaincu qu'il ne se serait pas contenté de me fouetter, il aurait exigé que les mamans me sanctionnent aussi s'il avait su mes tractations avec les mbérés qui veillaient sur le moabi, cet éclaireur des consciences assoupies. Il aurait coffré mes amis et les mamans m'auraient expédié au goulag du village, chez l'infatigable oncle Mbogôl. J'avais beaucoup appris à son contact, mais il ne me pressait pas de retourner dans son pénitencier. C'était notre Guantánamo. Personne ne prétendait vouloir le fermer. Il ne s'éteindrait qu'avec la mort de l'insensible Mbogôl.

Non, il fallait laisser grand-père Ebanda en dehors de cette affaire !

Finalement, puisque je persistais à vouloir me rendre auprès de mon moabi, il ne me restait plus qu'à agir seul... Mêler mon petit frère, prêt à me suivre dans tout ce que j'entreprenais, était déraisonnable. Nous risquions gros : les balles des militaires, les flèches redoutables que décochait la langue des mamans, le bagne du village, la mort par strangulation des mains de notre père qui régnait au sol et partout à la maison. Il me terrifiait, tandis que celui qui est aux cieux se laverait les mains de ce qui pouvait m'arriver. Dure est la vie, mais c'est la vie ! Axiome de Google+.

Le lendemain, je fis le mort, ou plutôt le sage, à la maison. Toutes mes tâches furent exécutées à la perfection. Les deux mamans me félicitèrent, car je devançai leurs attentes, répondis avec sérieux à tous les tracas qu'elles rencontrèrent. Le surlendemain, mes amis vinrent sonner, je déclinai leur invitation à aller chez Molo et je surpris tout le monde en allant me coucher après le dîner. Le jour décisif que j'avais programmé approchait. C'était la veillée d'armes. Mais un autre rendez-vous était venu s'intercaler dans mon programme... Elikya !

Dans la nuit, je m'étais retrouvé à Paris…

… assis à la terrasse d'un café près de la tour Eiffel. Mes amis et moi étions heureux de nous retrouver là. Nous avions des lunettes de star sur le front et étions entourés de filles pimpantes aux jambes interminables. Elikya, pensai-je, pouvait entrer dans les ordres et devenir nonne. Elle n'arrivait pas à la cheville de ces filles-là. J'avais garé une Merco grise avant de retrouver Obama qui m'attendait en compagnie de Kamga et même du sympathique Google+ qui nous racontait les péripéties par lesquelles Eiffel était passé pour construire sa fameuse tour. Une ribambelle de poètes avait signé une pétition pour raser cette chose hideuse, cette ferraille, cette rouille crétine qui souillait et défigurait Paris ! Google+ nous résuma surtout la proposition qu'il avait décidé de soumettre à l'Académie des sciences avec laquelle il avait rendez-vous à propos d'une poudre miraculeuse à base d'essence de moabi et qui était capable de servir de mécanisme de propulsion fulgurante qui ramènerait le voyage d'un vaisseau spatial de la Terre vers Mars à trois mois au lieu des six ou huit dont on parlait. Les jolies filles ronflaient pendant que Google+ nous tenait en haleine avec son projet. Je commandai un verre de Glenfiddich soixante-dix ans. Puis Adamou, le marchand de soya (viande braisée que l'on vend au bord des routes, dans les quartiers populaires des villes du Cameroun), apparut et cria : « C'est gratuit ! » À ces mots, ce fut la ruée. Derrière lui, il y avait une petite flaque d'eau boueuse et à sa gauche pendait sur un piquet un vieux sac-poubelle débordant d'ordures malodorantes. C'était exactement le même panorama qu'on pouvait observer au carrefour Essos, à Yaoundé. Que faisaient donc Amadou et ses haillons au pied de la tour Eiffel ? Son vieux fût, sur lequel était écrit « Viande brèzé avec le piman sur ça », fumait. Une fumée âcre s'en échappait. Je n'eus pas le temps de signifier à Amadou que ce n'était pas sérieux d'exporter son bazar sous la tour Eiffel que la voix de ma mère criant « réveillonnage » me tira brutalement de mon rêve et me ramena simultanément à ma piètre réalité. Je fus déçu. Je n'étais pas à Mbeng. J'étais encore là, au pays de

malheur que je voulais quitter. Bad luck ! Mon petit frère Ebanda alla ouvrir la porte pendant que j'enfilais mon vieux blue-jean. La voix sonore de mon père chantait « Jésus-Christ est merveilleux et honnête ».

Je devais me hâter sans broncher vers cette merveille-là... Je mis du cœur à l'ouvrage et chantai à pleins poumons. Je chantai d'autant plus que j'avais besoin du concours des cieux, car non seulement je devais retourner auprès du moabi, mais Elikya avait enfin promis de venir me voir. Je n'en avais soufflé mot à aucun de mes amis.

Pour cet important rendez-vous, j'avais monté un scénario d'accueil à la hauteur de la personne et des attentes que je nourrissais pour elle. Je devais l'impressionner pour sceller notre passion. Elikya était censée passer une partie de l'après-midi avec moi. Je lui avais donné rendez-vous à quatorze heures, en priant le ciel et tous nos totems qu'elle ne me fît pas faux bond. Je savais qu'elle aurait du retard, tout en n'ayant aucune garantie qu'elle vînt chez moi ni sur la durée de sa présence éventuelle. Quoi qu'il en soit, il fallait qu'elle arrive pendant l'incontournable sieste de papy.

Dès treize heures, je fus prêt à la recevoir. J'avais pris une bonne douche, repassé ma chemise bleue et mon pantalon sarouel. J'avais sorti l'eau de toilette qu'un ami de la diaspora, qui avait eu la chance de pouvoir s'enfuir sans collectionner les refus de visa comme moi, m'avait rapportée l'année précédente. Je n'utilisais ce précieux parfum que lors des rendez-vous très importants.

À quinze heures, Elikya n'avait toujours pas donné signe de vie. Je regardais ma montre toutes les deux minutes. J'enrageais. Elle était censée débarquer à quatorze heures et se faire passer auprès de mes mamans pour une amie de ma sœur. Elle avait une heure de retard et grand-père filait vers sa sieste, l'air de suivre tout ce qui se passait autour de lui. Il ne se passa rien, sinon que mon angoisse augmenta. J'avais préparé et répété avec mes nièces et neveu de huit, onze et treize ans une mise en scène pour accueillir la reine de mes émotions. Nous avions prévu que, dès l'arrivée d'Elikya, la plus jeune de mes nièces entrerait dans mon studio pour lui offrir, non point

une fleur, nous avions trouvé cela ridicule et elle aurait eu du mal à la rapporter chez elle où son père veillait, mais un tambourin spécial de notre village en signe de profonde affection. Ensuite, la petite nièce devait me demander si j'avais besoin de menus services qu'elle aurait évidemment été ravie d'exécuter.

« Non, ma petite nièce adorée, tu peux disposer. N'as-tu pas des devoirs scolaires qui t'attendent ? Veux-tu mon aide ?

— Oh, j'ai un commentaire de texte à préparer, mais ne t'en fais pas, tonton, je m'en sortirai toute seule. » Elle devait encore me remercier de ma gentillesse, me claquer une bise sur la joue, complimenter Elikya sur sa beauté et, avant de s'en aller, elle prendrait alors un livre négligemment posé sur ma table et suffisamment placé sous le nez d'Elikya pour qu'elle remarquât que c'était un manuel de philosophie. Celle dont j'étais amoureux ne manquerait pas d'être étonnée qu'une fille de huit ans lise un ouvrage de ce type. J'avais préparé tous les boniments que je comptais lui débiter pour l'épater : l'intelligence de mes sœurs, neveux et nièces, leur éducation raffinée, leur amabilité et tout le tralala qui fait fondre les cœurs. Au fond, l'opération consistait, certes à rehausser le prestige de la famille, mais surtout ma cote et à réduire en miettes la concurrence. La seconde nièce, de onze ans, devait entrer dix minutes plus tard pour me demander de lui prêter mon Compact Disc de Miles Davis. Pas question de parler de makossa ou de bikutsi, nos musiques locales. Miles, le grand Davis, c'était plus sérieux ! Le petit spectacle était supposé se terminer après l'apparition de mon neveu de treize ans qui serait venu me remercier de lui avoir fait découvrir le langage des oiseaux migrateurs au coucher du soleil ! Si Elikya ne s'écroulait pas dans mes bras après tout ce cirque, tout le monde était à talocher à la maison avec la vigueur la plus extrême !

Tout était rodé. Il ne manquait plus que l'élue de mon cœur. Mon petit frère était posté dans la rue depuis quarante-cinq minutes pour le cas où la fille du pasteur se serait trompée d'adresse. Je lui avais fait arborer pour l'occasion un tee-shirt jaune fluo afin qu'il fût visible de loin. On attendait tous Elikya. L'alarme de ma montre avait déjà sonné plusieurs fois, car je

l'avais programmée pour qu'elle puisse retentir toutes les cinq minutes afin de pallier un endormissement soudain. Le temps s'écoulait, mes nièces et neveu révisaient toujours en silence chacun leur scène ; les yeux de ces acteurs impatients étaient rivés sur le portail. J'allais et venais dans mon studio, essayant de me calmer. Le petit Ebanda m'avait répondu plus d'une dizaine de fois au téléphone qu'il n'avait pas vu l'ombre d'Elikya ni celle d'aucune autre fille dans la rue qui menait chez nous ce jour-là. Il n'y avait eu ni jupe, ni robe, ni caba, cette longue robe dans laquelle s'engouffrent nos mamans ; il n'y avait pas eu l'ombre d'un foulard, d'une femme, même édentée, enfoulardisée et nonne sur la route de la maison. Une sorcière se serait pointée, et nous l'aurions accueillie avec effusion – en espérant qu'elle fût Elikya déguisée pour passer inaperçue – avant de lui donner le fouet, le bâton et des taloches si elle n'était pas la personne attendue. Ebanda Junior, partagé entre le rire et la pitié qu'il ressentait pour moi, me disait de patienter. J'essayais néanmoins de rester digne et de lui montrer que je contrôlais la situation, car un grand frère ne perd pas ses nerfs en pareilles circonstances.

Mes nièces et mon neveu venaient chacun à leur tour me demander quand est-ce qu'il fallait commencer, ils avaient hâte de tenir leur rôle. La plus petite me demanda si on pouvait, en attendant mon amie, répéter encore une fois ; mon regard noir la renvoya d'où elle était venue. Je l'entendis grommeler, rabrouant ceux qui l'avaient envoyée pour négocier une répétition de la mise en scène, car la séquence les excitait, même si j'étais au supplice.

Après plus d'une heure et demie d'attente, partagé entre colère et déception, je décidai d'appeler d'une cabine téléphonique le numéro de téléphone fixe qu'Elikya avait gribouillé sur un bout de papier. Après quatre tentatives, j'étais tombé sur une voix masculine, rauque et peu amicale :

« C'est qui ? C'est quoi même ? »

Je reconnus aussitôt la voix du pasteur. Au temple, elle était plus avenante, mais le timbre était le même.

« Hein, c'est qui au bout de ce maudit fil et c'est pour quoi ?

— C'est Joseph ? Hé, pardon, je crois que j'ai fait un mauvais numéro.

— Bon. On finit ici. Raccroche les bêtises !

— Oui, monsieur… »

Je bredouillai des excuses et entendis un « crac ». Le pasteur m'avait raccroché au nez. Je sortis de la cabine en transpirant et je retournai dégoulinant de sueur à la maison. Ebanda Junior, gêné, fuyait mon regard et était triste pour moi. Les nièces et le neveu étaient déçus. Ils portaient toujours leurs habits de fête que j'avais pris soin de bien nettoyer et de repasser.

« Peut-être qu'elle est perdue ou qu'elle est tombée malade », essaya Ebanda.

Je fis semblant de n'avoir rien entendu, le nez plongé dans un livre ouvert à l'envers. Je pris la bouteille de jus d'ananas que j'avais achetée pour Elikya et servis à boire à ma petite troupe d'acteurs au chômage technique. Nous commencions à boire silencieusement quand la voix de papy troua le silence. Il me demandait de cirer ses chaussures qu'il comptait porter pour se rendre à la messe du dimanche. Puisque l'amoureuse récalcitrante m'avait filé entre les doigts, je la maudis avec toute la rancœur de mon âme et résolus de courir auprès du moabi, qui, lui, m'attendait sûrement. Je décidai d'y aller. Seul. Ebanda fut déçu. Mais il ne broncha pas.

Sur le chemin du stade, je croisai à nouveau Google+ qui promenait son oiseau. On échangea quelques propos sans importance après une accolade chaleureuse. Comme s'il s'adressait à son oiseau, il dit : « La vie n'a pas de brouillon, on la vit au propre mais pas au figuré. » Il me laissa méditer cette phrase et s'en alla en sautillant comme un cabri, son moineau dans la paume de sa main. Je continuai mon chemin vers la forêt tout en me disant qu'il avait bien raison, notre Google+. Il me semblait, pour une fois, que j'avais compris le sens de sa phrase, ce qui n'était pas toujours le cas.

Grâce aux précédentes visites, j'avais mes repères pour aller voir le moabi, situé entre les fromagers et les flamboyants. J'avais pris un couteau

de cuisine, évitant l'encombrante machette qui aurait inutilement attiré l'attention sur moi. J'avançai rapidement dans la forêt tout en évitant de faire craquer les petites branches séchées qui jonchaient le sol recouvert de feuilles mortes et ramollies par l'humidité. Je progressai au milieu du silence, me servant, pour éviter tout bruit, des techniques de chasse acquises lors de mon séjour de redressement au village. Je me déplaçais alors tel un félin. Mon apprentissage me rendait service. Je bénis aussitôt l'oncle Mbogôl qui m'avait pourtant tant de fois irrité et brimé. Dès que je fus dans la clairière où l'arbre rayonnait, je m'approchai doucement, presque à quatre pattes, mes sens aux aguets. Je n'étais plus qu'à cinq mètres du moabi qui continuait de diffuser son prodigieux éclairage. Les faisceaux de lumière provenant de son ventre devenaient plus précis à mesure que j'avançais au plus près de leurs éclats. Captivé par le spectacle, je faillis marcher sur trois assiettes posées sur une nappe en plastique étendue à même le sol. Un peu plus loin, on pouvait apercevoir des tentes, des matelas et quelques pierres à feu, puis un petit réchaud à pétrole sur lequel se balançait une vieille casserole vide. Quelqu'un venait donc de la toucher, car il n'y avait pas de vent. Des mégots de cigarettes traînaient au sol. C'est à deux mètres du moabi que je levai la tête, les yeux fixés sur l'écran géant qu'on aurait dit incrusté au milieu de l'arbre. La main droite tendue, je dis en langue bassa, comme si je m'adressais à ma mère : « Maman regarde, c'est le cinéma ! » Les mots étaient sortis comme un jet de ma bouche. L'arbre diffusait des images. Il y avait des hommes blancs, des voitures, des maisons, c'était clair et net. Magique ! Je restai un long moment hébété. La vie que je voyais était celle qui se déroulait en Occident. Je reconnus des paysages de Paris, ceux que nous avions pu voir au cinéma ou dans les actualités du réseau séquentiel. Mais ici, dans l'arbre, tout était clair, il n'y avait pas de rupture de faisceau, pas d'images brouillées ou qui dansaient comme si le cameraman qui les filmait avait bu, était atteint de Parkinson, avait la fièvre aphteuse, venait d'apprendre que sa femme le quittait pour une femme ou ne savait pas faire du bon travelling. Il n'y avait pas de coupure due au délestage, comme dans nos quartiers où l'électricité était interrompue sans

raison, où les postes de télévision devenaient muets et sombres au moment où l'on s'y attendait le moins. Il n'y avait pas de son. La vie coulait, semblable à la vraie vie et non à celle qui était fabriquée dans les studios tels que Paramount, Hollywood, Bollywood, Nollywood ou Ouarzazate au Maroc. Les gens avaient l'air authentiques.

Debout, faisant face à l'écran, j'étais ahuri, heureux de cette découverte surréaliste, espérant reconnaître un Bruce Willis ou un Denzel Washington, un Spike Lee, un Depardieu, une Angelina Jolie... Mais ce n'était pas du cinéma. Les stars ne se promènent pas dans la rue comme les gens que je voyais. Les stars ont des lunettes sur le nez qui leur mangent le visage. Les stars ont quelque chose qui ne permet plus de les confondre avec le premier péquin qui sort tranquillement de sa maison pour aller encore plus tranquillement acheter du pain et pas des beignets de maïs ou de brisure de riz comme chez nous. Les stars ne vont pas chez un buraliste faire la queue et attendre leur paquet de cigarettes. Les stars vivent derrière les vitres fumées des bolides ou dans des galaxies lointaines qui sont très haut perchées dans les étoiles. Quelqu'un cria derrière moi, me soulevant presque de terre par son cri de terreur animale. Je fonçai tête baissée sur ma gauche fendant une fois encore le tas de sissongos qui me taillada encore les bras, laissant des marques et du sang qui perlait. Je n'avais plus mon couteau qui m'était tombé des mains sans que je ne m'en rende compte, alors que j'étais tout éberlué devant l'arbre et son écran. Les deux militaires que j'avais rencontrés étaient à mes trousses. L'un d'eux dit qu'il ne fallait pas tirer afin de m'avoir vivant. On m'avait donc mis en joue, pensai-je. On voulait me faire parler. Je continuai à courir comme un lièvre. Puis je repensai aux hérissons que mon oncle et moi chassions après une observation méticuleuse de leurs déplacements afin d'anticiper leurs réactions. J'imitai donc le hérisson et ses bifurcations brusques pour semer l'agresseur. Plongé dans ma stratégie de fuite, je heurtai violemment un gros tronc d'arbre couché à même le sol que je n'aperçus qu'au dernier moment avant la chute. Elle me fut fatale. Je me retrouvai la face contre les herbes humides. Alors que je roulais et tournais sur moi-même, une grosse botte de la marque Rangers se posa rudement sur

ma gorge. Puis, sans prévenir, elle me « tchouka » le derrière. Un violent coup de pied vint douloureusement heurter ma raie des fesses, là où ça fait mal. Très. Mon corps fut immédiatement en feu, comme électrisé. Les bottes Rangers font mal. Très. Un autre coup, toujours un pointu, me tchouka le tibia. Je crus que mon os se brisait. La douleur fut vive, plus vive que celle des tacles des adversaires qui nous cisaillaient les jambes quand nous filions au but lors des matches organisés par Yap, et qu'ils nous suivaient gonflés d'une rage criminelle. La hargne des soldats que je découvrais était pire. Celle des footballeurs me parut plus tendre. L'un des militaires me frappa plusieurs fois et, quand son collègue arriva, il m'abreuva d'injures et me prit aussi pour un ballon pendant une séance de penalties. « On arrête maintenant. On va le cuisiner, car il doit parler. » Il se tourna vers moi et hurla, comme si j'étais sourd : « Lève-toi, chouagne ! Tu vas me dire ce que tu cherches vraiment. » Il recula de plusieurs pas et me lança : « Rampe jusqu'ici. » Il y avait une flaque remplie de caca. Ces déjections humaines ressemblaient à des troncs d'arbre. C'étaient sûrement les deux militaires qui les y avaient déposées, car il n'y avait pas de latrines dans la forêt. Je regardai avec terreur l'eau boueuse et sale. L'odeur était âcre. Le soldat siffla entre ses dents, impatient. Je devais ramper. On aurait dit que j'étais un appelé du contingent qui revenait dans sa garnison pour reprendre son service militaire après avoir fugué avec la fille du capitaine. Je n'eus pas le choix, je me mis à ramper.

Le langage des mbérés est compliqué

Il ne faut jamais tomber entre les mains d'un mbéré qui a faim ou qui vient de manger. Le premier peut te dévorer la vie et le second te mettre le nez dans son vomi.

Après m'avoir donné l'ordre de traverser la flaque qui sentait à distance le caca de chien et le pipi des hyènes, le mbéré me cria subitement de stopper mon entrée dans ce qui était pour moi la mère de tous les dangers. Il fit rapidement le tour de la flaque, me harponna par le col de mon sweat-shirt et me tira en arrière sur quelques mètres. Je le remerciai, pensant que la brindille d'humanité qui lui restait lui avait murmuré de m'éviter un naufrage au milieu de ses excréments. Je faillis lui dire « merci, chef », mais je n'eus pas le temps de le faire car il me cria : « Lève-toi, chibagnard, et vide tes poches ! » Par un réflexe idiot, je lui dis : « Je n'ai rien, chef. » Son regard me fusilla : « Vide-moi ça ! » Je m'empressai de répondre à ses attentes. La poche droite n'avait qu'un papier plié en deux, un bout de phrase que j'avais copié dans le dictionnaire amoureux que Google+ voulait publier « à l'attention des sentimentaux dépourvus de mots et qui bégaient au moment fatidique ». Notre chercheur en tout et spécialiste de n'importe quoi pensait qu'il y avait aussi en amour des moments décisifs. Il nous avait expliqué que ceux-ci ressemblaient à un penalty accordé à une équipe quand la rencontre est encore tendue et l'issue du match indécise. Il fallait réussir ce penalty pour prendre l'avantage. Obama avait protesté, estimant que l'amour n'était pas du foot. Que c'était une histoire de deux cœurs regardant dans la même

direction. Rigo avait pouffé de rire, rétorquant que c'était là une vieillerie. L'amour est un combat et Google+ a raison. Le match doit basculer et il faut trouver le moyen de renverser l'autre dans le lit pour qu'il y ait amour. Le reste n'est que littérature. Je l'avais dit avec conviction. Kamga écarquilla les yeux et écarta ses followers, leur soufflant d'aller l'attendre chez un coiffeur où ils devaient vérifier que les lames qui allaient le coiffer, lui, leur maître, étaient neuves et n'avaient pas gratté un crâne plein de poux, de crasse et de virus. Il ajouta en les grondant que nous débattions sérieusement d'une affaire par laquelle les followers n'étaient en rien concernés, car leur rôle exclusif était de le servir, lui, Kamga, et d'aimer le servir. Ils tournèrent les talons, les claquèrent avant de filer droit et en rang. J'avais encore à l'esprit une autre belle phrase de Google+ sur le « renversement décisif ». Je me rappelai d'ailleurs que je l'avais glissée dans ma poche en attendant Elikya, et en pensant que, lorsque nous serions dans mon studio, je l'étourdirais, tirant ainsi le fameux penalty théorisé par Alima, alias Google+. Ce coup-là aurait le panache du geste célébrissime de Panenka, au moment de son glorieux et inoubliable tir au but.

« Il n'y a que ce papier dans tes poches ? menaça le militaire en jetant mon texte dans la boue et en le piétinant avec rage. L'autre poche, et vite ! » Je plongeai donc ma main et un billet de vingt francs, que je ne pensais pas trouver là, tomba au sol. Le soldat s'en empara avec vivacité. Il triomphait :

« Et ça, c'est quoi ? Ça s'appelle "coma" ?

— Coma ?... Ah ! "comment"... » Je souris malgré moi en pensant aux expressions de mon père.

« On finasse. Finassera bien qui finassera le dernier ! Réponds ! »

Un mot de Google+ me vint encore en tête et j'eus le malheur de le lancer :

« Ce que vous avez en main s'appelle une banque note, chef !

— Yéh malé, Zéromort, s'écria le militaire en se tournant vers son collègue. Ce type se fout de nous. » Il m'allongea une tarte ou plutôt un beignet dur sur le museau. « Banqueroute ? Banqueroute ? Tu veux jouer au plus fin, n'est-ce pas ?

— Mon lieutenant, je n'ai pas dit ça.

— En plus, il me prend pour un sourd, maintenant. Hein, Zéromort ? Tu es témoin, non ? Il nous a dit qu'il n'avait rien dans ses poches. On trouve un billet de banque. Au lieu de reconnaître et de dire les choses comme elles sont, il tourne, tourne et se fiche de nos gueules. Banqueroute. Espèce de mboutoukou, tu vas voir ce que c'est que banqueroute. Ta route va finir ici. Ton réseau va être démantelé. Ta conspiration va avorter. Ce billet de banqueroute, comme tu dis, c'était pour nous corrompre, n'est-ce pas ? Il est confisqué ! »

Et il le fourra dans sa poche. Curieusement, la confiscation du billet ne me fit rien au cœur. Mais le mot que je voulais dire à Elikya et qui avait disparu dans la boue me causa un pincement bien plus fort que les coups du militaire. Il m'en allongea encore. Et quand j'osai me baisser en faisant une rotation de mon torse, me souvenant de l'agilité de Bruce Lee, le maître du kung-fu, le militaire s'énerva. Il me souleva et me colla contre l'un des nombreux arbres qui nous environnaient. Mes pieds brassaient l'air. « Bandit, que fais-tu ici, coma es-tu arrivé jusqu'ici ? Hein ! Réponds-moi avant que je ne m'énerve, sale microbe. »

Il était déjà énervé d'après moi. La suite s'annonçait infernale.

« J'ai mal, chef... je n'arrive pas à respirer... pardon chef...

— Tu n'arrives pas à respirer, mais tu peux parler ! Je vais boucler ta grosse bouche-là. J'ai posé des questions claires, claires comme... Comme quoi ?

— De l'eau de roche !

— Ahaaa ! Maintenant, on dit quoi ? fit-il en me lâchant.

— On dit merci, chef. Merci beaucoup.

— Raconte alors ce qui t'a poussé à revenir ici.

— Je me suis perdu. Je cherchais mon ballon, chef, je n'ai rien fait d'autre. Pardon, chef.

— On n'a rien fait, mais on demande pardon. C'est louche. Et puis, on t'a déjà vu et on t'a averti. Dans ta tête de bandit de grands chemins-là, tu t'es dit que tu allais défier l'autorité. Notre autorité. C'est grave ! »

Le second militaire était adossé à un arbre où il haletait et reprenait son souffle. L'œil mauvais. Il avait vomi, épuisé par la course-poursuite. Il était hors de lui. Cela se voyait. Son repas venait de finir dans l'herbe. Il voulait certainement passer ses nerfs sur moi et il avança donc, martial. Faisant mine de me frapper du poing droit, il m'enfonça sa gauche dans l'abdomen. Voulait-il que je rende aussi mon repas ? C'était encore plus clair que de l'eau de roche quand il me poussa face contre son vomi. Par tous les totems de mes ancêtres réunis, cette vomissure-là sentait plus fort que la bave de tous les chacals rassemblés. Au contact de cette sauce immonde, je rendis à mon tour ce que j'avais dans le ventre. J'arrachai les herbes pour m'essuyer le visage. Son collègue le calma, en le charriant au passage :

« Arrête et laisse-moi corriger ce chibagnard ! Ça t'apprendra à manger cinq boules de ntouba quand tu es de garde. C'est la nourriture qui va te tuer ! Je te l'ai déjà dit. » En effet l'officier Zéromort avait une bedaine qui lui donnait un air de baudruche. Yap aurait dégonflé ça comme un jeu d'enfant. Il avança doucement vers moi, calmé par son collègue :

« Tu dis que tu faisais même quoi ici, petit ? On ne t'a pas interdit de traîner dans le coin ? Ton nom ?

— Boum. »

Celui qui me tenait me laissa retomber au sol comme un paquet d'ignames. Je m'écroulai, mais fus heureux de reprendre un peu mon souffle, car le coup reçu près du plexus m'avait ébranlé.

« Ah ! tu es bassa, hein ? Vous les maquisards-là ! On vous connaît et on garde un œil sur l'histoire que vous rêvez de tordre pour grimper dessus et la chevaucher comme bon vous semble. Tu habites où ?

— Chez mon père.

— C'est-à-dire ?

— Pas loin d'ici, de l'autre côté du terrain de foot.

— Comment t'es-tu retrouvé ici ?

— Je l'ai déjà dit.

— Arrogant. Monsieur est arrogant. Oh, je n'aime pas ça, fit Zéromort. Je n'aime pas ça du tout, du tout ! » Il le dit en fermant ses poings,

douloureusement, le visage tordu par l'envie qui le démangeait de cogner, de voir jaillir le sang, de jouir de son pouvoir, de se prendre, comme Yap, pour le maître du monde. La colère montait en lui et cela se voyait. Il fallait calmer le jeu avant que les coups ne recommencent à pleuvoir tropicalement sur moi.

« Chef, mon ballon s'est perdu dans ces fourrés et je suis seulement venu le "falla", euh, chercher, quoi. C'est ainsi que je suis arrivé ici pour le ramasser. En fait, je me suis égaré ; c'est vraiment le hasard qui m'a envoyé là où vous me voyez.

— Oui, c'est ce que tu as raconté l'autre jour. Maintenant, tu n'es pas en tenue de sport. Tu habites de quel côté exactement ? Je ne comprends pas ton histoire. Je ne comprends pas. Tu es exactement passé par où ? » Se tournant vers son collègue, il ajouta : « Si le commandant l'apprend on est morts. Alors, si quelqu'un doit mourir autant que ce soit ce blanc... ce noir-bec ! »

Son collègue n'était pas un extrémiste en tenue camouflé. Il le reprit :

« Tu peux dire blanc-bec, même si le petit est noir. Bon, Mingri, tu veux nous causer des problèmes ? Il faut peut-être qu'on l'emmène au QG, hein, Zéromort ?

— Oui, Tanga, emmenons-le. C'est plus prudent. Son sort sera tranché en haut lieu.

— S'il vous plaît, chefs, dis-je en regardant les deux gradés. Je me suis égaré et je suis perdu si mon père apprend cette histoire. Je ne reviendrai plus jamais troubler votre sieste...

— Notre quoi ?

— Pardon, votre travail. Mes parents vont me tuer, chefs. Mon père lui-même va me fouetter au commissariat jusqu'à ce que je perde conscience. »

J'avais fait exprès de parler du commissariat car je savais que cela les toucherait.

Comme un seul homme, ils lancèrent :

« Quel commissariat ?

— Le deuxième, voyons !

— Hein ? Yéh malé ! Tu es le fils du commissaire Boum ?

— Oui chef, s'il vous plaît ne m'emmenez pas. Gardez les vingt francs…

— Tanga, ce garçon a du toupet ou c'est un inconscient. On n'est pas à vingt francs près. Ce moustique va aggraver son cas, même si c'est le fils du commissaire.

— Ce qui est confisqué est confisqué. On ne revient pas là-dessus. Bon, tu n'as rien vu et tu n'as jamais été par ici, O.K. ? Si tu racontes cette histoire-là à quelqu'un, même à ton père, considère que tu as décrété, toi-même, ta peine de mort. C'est pas toi qui iras nourrir nos familles si nos supérieurs hiérarchiques apprennent que nous avons interpellé puis relâché un gringalet, même si c'est le fils du ministre de la Défense en personne. C'est clair ?

— Comme de l'eau de roche.

— C'est la dernière fois que je te vois ici, Mbindi. Maintenant dégage et que je ne te croise plus jamais. Jamais ! Allez, dégage avant que je ne change d'avis. »

Je fis semblant de courir, juste pour m'éloigner, et, une fois hors de la vue des mbérés, je repris une marche normale. Je décidai d'aller voir Google+ avant de rentrer à la maison. Il n'était pas question de courir me fourrer dans le bistrot de Molo.

Google+ faisait d'étranges dessins. Il composait, me dit-il, une ode poétique en utilisant des calligrammes. Son modèle était Apollinaire. Cela m'intrigua. S'il se mettait à la poésie, il y avait anguille sous roche. Chez nous, ce ne sont que les amoureux qui se cassaient le ciboulot à écrire des poèmes. Je le regardai avec suspicion.

« Boum Biboum, tu as dû faire ça en sixième, non ?

— Je découvre, je découvre. » La sixième était loin. J'avais peut-être été absent le jour où on avait étudié ça. Mais je préférai mentir. « Gars, en sixième, on a eu un prof ignare. »

Il me plaignit, puis passa aux explications savantes. Je le cuisinai. J'appris que c'était pour lui une activité de relaxation. Un jeu. On dessina donc des formes et il me sembla que l'une d'elles ressemblait à Elikya. Se pouvait-il que Google+ fût lui aussi mordu par ce petit moustique tigre qui piquait tous les garçons de Yaoundé ? Grand Pasto, le père de notre pulpeuse demoiselle, malgré la construction du hangar qui avait multiplié par quatre les possibilités d'accueil de son église, commençait à refuser du monde. Le dimanche, il fallait y aller très tôt pour espérer avoir une place. Bientôt, il faudrait réserver pour assister à la messe de Grand Pasto, m'annonça mon ami. D'ailleurs, il travaillait à un projet de site internet pour le « Temple du vaste bonheur », nom de l'église du père d'Elikya. Je ne pus m'empêcher de penser, car en amour on est toujours jaloux, même si on hurle le contraire, que, si ce génial Google+ entrait dans la danse amoureuse, on était foutus. Il nous écraserait comme un éléphant des punaises. « Amoureux ou pas amoureux d'Elikya ? lui demandai-je les yeux dans les yeux.

— Tu plaisantes ? Je ne suis pas candidat. Pas question de m'abandonner à une activité aussi peu rationnelle. Non, gars, il y a urgence à rationaliser même le sacré. C'est pourquoi j'ai soumis l'idée du site à Grand Pasto. Il a immédiatement compris le parti qu'il pourrait en tirer. Il a déjà un succès fou avec ses séquences d'exorcisme et de guérison. Grâce à mon programme, il connaîtra mieux les gens qui fréquentent son église. Il pourra ensuite valoriser ses sermons en mettant à la disposition des fidèles des produits dérivés qui seront une habile façon de fidéliser la clientèle et de dégager des ressources supplémentaires. Tout cela est excitant. Il me paiera un pourcentage sur les recettes des tee-shirts et des porte-bonheur que nous ferons fabriquer. Cela donnera du travail aux artisans, aux graphistes, aux débrouillards. On pleure trop ici, alors qu'il y a beaucoup à faire pour exploiter le potentiel de naïveté des gens…

— Humm ! Le potentiel de naïveté…

— Ça te choque ? Bon, tournons les choses autrement, et disons le potentiel de consommation des gens. Ça passe mieux, non ?

— Je peux être actionnaire ?

— Bonne question. On en rediscute. Attention, pas d'idéologie, hein ? Je veux qu'on parle business. Je connais ton côté artistique et sentimental. Je suis d'ailleurs inquiet que tu ne creuses pas davantage ton sillon rythmique. L'Infalsifiable ne fait que vous falsifier et s'engraisser. Réfléchissez à cela. Bon, mon gars, je crois qu'on a assez causé, non ? Grand Pasto est un homme exigeant. On a rendez-vous dans une heure. Mon plan n'est pas encore entièrement bouclé. Le diable est souvent dans les détails et cet homme des Écritures s'y connaît dans la traque, voire la fabrication du démon… »

Je voulus dire à cet heureux garçon, qui pouvait entrer sans risque chez Elikya, qu'il avait des cartes incroyables dans les mains et qu'il ne lui suffirait que de les abattre pour emporter la mise et la princesse de nos émois. Je me retins. L'idée de m'introduire dans son capital pour la rationalisation des sermons m'intéressait. Moi, je pourrais même composer quelques petits hymnes pour séduire les cœurs. Puisque l'on marchandait désormais tout, j'étais fou de passer mon temps à ingurgiter les grandes bouteilles de bière de Chez Molo. Je rentrai à jeun à la maison, en sautillant même, malgré les coups des militaires qui me faisaient encore mal.

À la maison, j'écrasai quelques comprimés d'Aspro, car on nous avait dit que, dissous dans un peu d'eau, ils étaient plus efficaces. Qui avait inventé ce médicament ? Un laboratoire sacrément finaud. L'Aspro nous délivrait de plusieurs affections : des maux de tête aux écorchures, en passant par la diarrhée. Il me revient que ma mère avait souvent administré ce médicament aux poules de son poulailler. Elle les observait, et, lorsque l'une d'entre elles traînait la patte ou ne picorait plus le grain avec gourmandise, elle l'attrapait, écrasait un comprimé d'Aspro qu'elle diluait dans une cuillerée d'eau et elle le faisait boire à la volaille alitée. Le lendemain matin, la poule, le canard ou le coq concerné était en pleine forme et courait gaillardement. Je m'emparai aussi d'un tube de Mentolatum, l'autre remède miracle dans nos contrées, et je me badigeonnai le corps à tous les endroits endoloris par les bottes. Puis je m'enfermai dans mon studio.

Je devais sauter le repas du soir afin que mes mamans ne sentissent point l'odeur de la crème revigorante sur moi. Elles n'auraient pas manqué de me cribler de questions. La journée avait été assez difficile comme ça et il valait mieux dormir affamé que de m'exposer à leur interrogatoire. Je donnai mission à petit frère d'aller leur dire que j'étais invité chez Kamga pour fêter son anniversaire. Celui-ci avait déjà eu lieu, mais personne ne le relèverait.

Ebanda Junior s'était acquitté de sa tâche, non sans se faire rabrouer car il était toujours penché sur son smartphone malgré les avertissements répétés de ma mère qui lui avait promis de lui faire manger son téléphone avec du piment.

Le lendemain, j'étais de bonne humeur, car l'idée de coopérer avec Google+ m'enchantait. Curieux de me voir si rayonnant, grand-père Ebanda m'avait demandé si l'ambassade m'avait accordé le visa. Non ! Hélas, non ! Je soupirai et lui racontai que nous étions trop nombreux à vouloir nous en aller et que, finalement, le consulat ne voulait pas voir le pays se vider. Mais alors, répliqua mon grand-père, c'est que ces gens-là aiment le pays pour le protéger du vide qui le menace. On peut dire les choses comme ça, mentis-je. Ils veillaient surtout sur leurs intérêts. D'ailleurs, je faillis dire à papy, me souvenant de ce que j'avais vu dans l'arbre-écran, que des gens n'aimaient pas trop les étrangers là-bas, car des scènes que j'avais captées montraient des Blancs qui regardaient des Noirs de biais, comme des égorgeurs-nés. Et je me souvenais maintenant d'avoir entendu dire que les Blancs se méfiaient des Noirs et allaient jusqu'à déménager quand ceux-ci venaient habiter à côté de chez eux. On sent la merde ou quoi ? s'était interrogé un mbenguiste. Mais si j'avais parlé de l'arbre, je me serais trahi. J'avais donc filé dans mon studio et décroché ma guitare pour chanter quelques chansons sucrées d'Eboa Lotin, notre Jacques Brel à nous. Ma petite sœur frappa à ma porte pour m'annoncer le départ, la veille, de deux de ses amies qui s'étaient envolées vers la France, ce qui la rendait à la fois triste et contente. Comme mon tour de chant prenait une tournure gaie et romantique, Ebanda, mon petit frère, lui aussi me demanda ce qui me rendait d'aussi bonne humeur.

Pour toute réponse, je lui fis un sourire alors que, parfois, c'était une taloche qui le réduisait au silence. Je chantais avec enthousiasme car je n'avais plus besoin de convaincre quiconque que ce que j'avais vu dans la forêt était vrai et ne provenait pas de mon cerveau déréglé. On ne mesure pas combien l'incrédulité des autres peut ravager celui qui sait. Débarrassé de l'angoisse de ne pas être cru, je n'avais plus envie de raconter. La seule chose qui m'excitait encore était de m'approcher d'Elikya. Je ne voulais pas la questionner sur le rendez-vous manqué, me disant que ce n'était pas la peine de jouer les enquêteurs. Quand on cède à ce jeu-là, me dis-je, on perd son temps, on devient jaloux et médiocre, violent et sournois. Or, il n'était pas question de fouetter Elikya. Maintenant que je savais que Google+ n'entrait pas dans la course amoureuse, j'avais encore mes chances et j'entendais les défendre. Pourquoi ne composerais-je pas un air que j'appellerais d'ailleurs *Elikya Sérénade* ? Puisque j'avais la guitare dans les mains et que j'en pinçais les cordes, les notes tombèrent sous mes doigts comme par magie. Elles résonnèrent dans ma tête comme ces bandes sonores et musicales qui ouvrent et accompagnent un film. Et, comme le moabi diffusait les images, par une association d'idées, je me dis que cet air était comme un prélude au « Moabi Cinéma ».

Ne devrais-je pas essayer de l'enregistrer afin de le proposer à Google+ ? Il servirait, dans le temple du père d'Elikya, aux séquences consacrées aux guérisons des maladies de l'amour. Il y avait trop de gens qui cherchaient une fille (j'en savais quelque chose) et de filles qui cherchaient un mari. Grand Pasto avait déjà commencé à s'occuper d'eux. Ma musique apporterait un plus à sa démarche. Elle serait l'hymne des hymnes à venir et que Grand Pasto proposerait aux fidèles de son Temple du vaste bonheur. Elle serait la musique de l'allégresse fondamentale sur cette dure terre des hommes. L'argent coulerait à flots dans nos caisses grâce à Elikya qui en ferait la promotion avant la fin de chaque messe. Cela demandait un investissement. Il allait me coûter un peu cher mais le projet valait la peine d'être concrétisé. Je ne me ferais plus enguirlander par mon père, qui commençait aussi à se poser des questions sur mon avenir. Et si je

considérais le moabi comme un cinéma potentiel, en essayant de soudoyer les militaires, nous organiserions des séances nocturnes de diffusion de ses images, séances ouvertes à ceux qui auraient payé leur place. Ce serait du cinéma de plein air, disons « de pleine forêt ». C'était idiot de ne pas profiter de cet arbre extraordinaire qu'une tempête risquait de faucher et dont il fallait vite tirer avantage.

Les militaires qui le gardaient joueraient-ils le jeu ? Les mange-mille devenaient gourmands et s'ils avaient empoché mes vingt francs, ces gens-là ne seraient pas insensibles à l'agitation de quelques autres billets à quatre chiffres sous leurs cupides et gros naseaux. Au cas où je ne ferais pas affaire avec Google+ et Pasto, peut-être que ma musique serait le support idéal pour les séances de mon cinéma sous les arbres. Je le baptiserais « Le Moabi Cinéma », me dis-je. Combien me coûterait cette folie ? Je réfléchis à me péter la cervelle. Il y avait des inconvénients. En attirant les spectateurs dans la forêt, l'affaire se divulguerait, car nous ne pourrions contrôler les bouches prêtes à aller raconter le spectacle offert par le moabi aux chaînes séquentielles qui faisaient et défaisaient l'actualité. Elles savaient aussi imposer ou fabriquer de nouveaux héros. Les gens ont toujours besoin de s'identifier aux célébrités. Les chaînes séquentielles transformaient en un tour d'images un inconnu en une nouvelle star, et ceci du jour au lendemain. Dès que le réseau séquentiel aurait vent de ce qui se passait dans la forêt, il mobiliserait ses moyens pour soudoyer les généraux – que personne n'oserait jeter en prison, car on ne jetait pas en prison ceux qui tenaient le peuple sous leur joug – et nous perdrions le marché. C'était une affaire compliquée à réaliser dans le temps, mais il fallait vite commencer et s'éclipser avant que la poule aux œufs d'or ne commence à pondre la merde, les taloches et les coups de matraque sur ma tête. Et si j'inaugurais mon Moabi Cinéma, non par un grand nombre de spectateurs, mais avec Elikya seule et en lui faisant entendre la sérénade originale que je venais de composer ? Elle serait mon premier public et, qui sait, saurait ensuite convaincre son père d'entrer dans la commercialisation des hymnes qui jettent le bonheur par brassées dans les cœurs. Concrètement, je devais

trouver un régime de plantains et dix mille francs CFA pour ma visite pacifique aux gardiens du moabi.

Épater Elikya ! Il me fallait épater Elikya avant que ce diable de Google+, qui jouait pour l'instant les indifférents, n'entre par effraction dans son cœur. Tel fut le moteur qui m'expulsa de mes doutes. Je pris la résolution de retourner dans la forêt pour convaincre les militaires. C'était risqué, mais hyperexcitant. Les histoires de visa attendraient. Après tout, je pouvais m'enrichir ici et n'aller en Occident que pour faire mes courses ou pour les plaisirs du voyage. Je composai à la suite de cette décision dix morceaux. La force était en moi. J'étais la force. Où était donc passé ce tortionnaire de Yap ? Ce musculeux au petit bangala entendrait parler de moi. Je le talocherais un jour jusqu'au sang. Je me sentais invulnérable. Je lui aurais cassé la gueule ce soir-là.

Le lendemain, je ne ressentis pas de douleurs, celles qui me tassaient au moment de la prière. Je la pris comme un exercice, des abdominaux de l'esprit. Je devais m'y adonner sans m'énerver et garder mon énergie pour la suite des opérations. Le déjeuner fut évacué sans hâte, car il me revint à l'esprit la fable de La Fontaine qui raconte une compétition entre le lièvre et la tortue et qui nous enseigne que « Rien ne sert de courir, il faut partir à point ». J'étais prêt. Je rejouai à la guitare *Elikya Sérénade*. L'air sonnait bien. Je fis quelques vocalises avant de foncer chez Molo l'Infalsifiable. Une fois chez lui, j'eus droit au compte rendu de la veille. Simonobisick avait encore essuyé un refus de visa pour la Belgique. Il s'était précipité chez Molo où il s'était jeté sur les casiers de bières pour éteindre son échec et vomir son désespoir. Nos échecs ne se comptaient plus et les années passaient. Molo me parla à voix basse, comme s'il avait peur d'être entendu par une oreille indiscrète. Nous n'étions pourtant que deux ce jour-là. À quinze heures, les chômeurs dorment encore. Ils cuvent. Je me souvins qu'il était le seul à avoir prêté attention à mon histoire sur le moabi qui clignotait et il me fut douloureux de lui en taire les dernières péripéties. J'exposai donc mon idée. Il me remercia et m'ouvrit un crédit de bières illimité. Il me suggéra qu'il

pourrait être associé au Moabi Cinéma en tant que fournisseur des boissons et des œufs durs pendant les entractes. Je percevrais un pourcentage sur les ventes s'il obtenait l'exclusivité des boissons, de la nourriture et des atchomos. Pour les atchomos, je négocierais cela avec la maman d'Obama. Il promit de me faire une terrible confidence à son tour et voulut d'abord, lui aussi, découvrir le « produit » avant de signer tous les papiers de partenariat que je lui présenterais autour du Moabi Cinéma.

« Quand allons-nous voir cet arbre qui crache les images et la lumière ? » Sans attendre ma réponse, il me fit un clin d'œil et repartit derrière le comptoir en remuant ses fesses dodues à la manière des péripatéticiennes qui ont une grosse faim d'un os, bien dur, mais pas d'un œuf.

Les revenants

Je me voyais depuis quelques jours dans la peau d'un businessman et commençais déjà à repérer, dans les magasins chics du centre-ville, les attachés-cases en cuir marron et les costumes alpaga mohair qui me feraient changer de look et de catégorie. Avec le projet du Moabi Cinéma, j'allais passer du statut de mendiant d'un visa à celui de chef d'entreprise qui ne risquait pas de subir la concurrence du moindre Chinois. Je n'avais plus le temps de voir mes amis. Je talochais mes petites sœurs et nièces, leur interdisant d'entrer dans le studio pour venir crier que le repas était prêt alors que j'étais en train de « sciencer », d'élaborer mon projet. Mes amis, inquiets de ne plus me voir, ni au stade ni chez l'Infalsifiable, envoyèrent Rigo chez moi. Il débarqua avant l'heure de l'entraînement de foot et m'annonça que Yap nous attendait. Je faillis lui dire que je n'en avais rien à foutre de cet énergumène, que bientôt il supplierait à genoux de faire partie de ma garde rapprochée. Rigo n'aurait rien compris à mon attitude et aurait pu croire que, décidément, j'étais bon pour l'asile psychiatrique. Mes cheveux, que j'avais tondus dans le fol espoir d'arracher un visa aux scrogneugneux de l'ambassade de France, commençaient à repousser et à moutonner, formant des nœuds, comme avant mon passage chez le coiffeur. J'avais aussi pris l'habitude de les triturer, surtout quand je composais et cherchais des accords difficiles sur ma guitare. Ce geste accélérait la mise en plis et en boucles de ma chevelure et accentuait cette coiffure torsadée et

négligée qu'adorent les reggaemen ; une coiffure qui effarouchait ma mère et provoquait à intervalles irréguliers les éructations furieuses de mon père.

Rigo débarqua donc, portant à ses pieds de nouvelles godasses de marque Nike. Il sentait bon le parfum qui annonçait l'arrivée d'un mbenguiste. Je le saluai par un long sifflement admiratif :

« Hikiii, gars, je parie mille dollars que ton cousin de Sarrebourg vient d'atterrir ! Ta fraîcheur foudroie !

— Exactement, petit frère ! J'aime quand on reconnaît ce qui est vénérable sans tourner autour du pot. La classe, non ? »

Tournant sur lui-même façon défilé de mode, imitant une gravure top model, il me dit, avec la diction des gens de la diaspora que certains appelaient aussi des « revenants », comme s'ils étaient morts et que leur retour fût irréel :

« Mon "couso", Magnan, est arrivé hier matin et, dans la soirée, on est tombés illico presto en boîte.

— Avec tes nouvelles "tchombés", tu as dû faire un malheur. Gars, mets-nous en haut de l'affiche ! On va faire comment ?!

— Bon, je suis venu te chercher. On est attendus ! »

Je faillis repousser son invitation.

« Tu veux qu'on aille chez l'Infalsifiable ou à l'entraînement ? Je ne comprends pas.

— Ah oui, il y a l'entraînement. J'oubliais. Magnan, mon cousin, est déjà prévenu. C'est lui que nous allons voir. Au diable le foot ! »

Je le suivis chez l'Infalsifiable. En chemin, on continua la conversation.

« Raconte ce que vous avez fait en boîte. Rigo, raconte-moi !

— Attends, wèèèè, tu es pressé ? On est partis au Django et, là-bas, mon cousin Magnan a dégainé du lourd, du très lourd : champagne et whisky à gogo. Aujourd'hui, il a promis de débarquer avec au moins trois "Panthères"… »

À peine étions-nous assis chez Molo que Rigo lui lança :

« Garçon, apporte-nous deux casiers de grandes "tri tri" (33) et bien tapées (glacées) pour commencer. Il y a presque une éternité que Mingri a

disparu de la circulation. Son retour se fête, non ? »

Il tira plusieurs tabourets sur la terrasse du bar pour former autour de nous le cercle qui devait accueillir son cousin et ses félines accompagnatrices. Il m'informa avec une peine réelle que notre ami Simonobisick avait encore échoué dans la tentative d'obtention d'un visa dans l'espace Schengen. Comme il ne pouvait s'empêcher de le faire, il me montra les documents qu'il venait de recevoir et qu'il comptait aller déposer au consulat d'Espagne. Son dossier avait l'air complet et toutes les pièces demandées étaient réunies dans le paquet que nous épluchâmes en buvant. Nous étions tous devenus, par la force des choses et, surtout, par la répétition des mêmes démarches, des experts en constitution de dossiers pour des demandes de visa quelle que soit l'ambassade. Nous aurions même pu ouvrir une agence officielle de conseil pour orienter les immigrés potentiels. Nous le faisions clandestinement. Nous tenions un langage particulier aux barbus, aux imberbes, aux poltrons, aux s'en-fout-la-mort, aux femmes divorcées qui voulaient refaire leur vie à l'étranger, aux vierges qui souhaitaient se rendre en Arabie saoudite, aux hommes efféminés qui rêvaient de la Thaïlande ou de San Francisco et, surtout, qui refusaient d'aller, même en transit, au Zimbabwe, où l'on arrachait la peau aux homosexuels, le président zimbabwéen ayant déclaré que les hommes noirs ne se gnoxaient pas entre eux, que c'était une dégénérescence occidentale dont l'importation était bannie chez lui tant qu'il aurait des narines fumantes de colère. Les voitures, les fusils, les gaz lacrymogènes, les poisons sophistiqués, les matraques, oui, les homos, non ! Nada, niet, walou !

Des gens qui venaient se soûler chez Molo l'Infalsifiable nous avaient encouragés à créer notre agence de conseil en montage de dossiers pour visas. Beaucoup réussissaient. Pour nos propres affaires, la malchance nous coinçait au pays. Nous étions des auxiliaires méconnus des chancelleries occidentales. On avait donc fini par instaurer la règle de la consultation de dossier tarifée. Au début, le prix à payer était de la bière, la quantité variant selon le client. S'il était pressé, cela pouvait aller jusqu'au casier de six bouteilles. Des grandes, pas les « gnama-gnama », faut pas charrier ! On

avait pu en récolter plusieurs mais, quand Yap eut vent de l'affaire, il augmenta les tarifs et, parfois, il effectuait des descentes chez Molo pour percevoir sa taxe à l'exportation des immigrés. Il ne se passait pas de semaine sans que notre collectif soit consulté. Molo transformait les paiements de nos drôles de clients en avoirs et on consommait les bières de manière différée, sauf lorsqu'il fallait impressionner une « Panthère » hors des yeux de Yap. Alors on la lui offrait.

Le cousin de Rigo débarqua chez Molo.

Il était effectivement accompagné de trois filles à la peau claire, râpée ou éclaircie par des produits chimiques ou supposés tels. Ces filles auraient aisément pu concurrencer les Chinoises qu'ont introduisait à Mvog-Ada, la nuit venue. Décapées et au langage décapant, elles entouraient le cousin et on devinait à leur look et à leur comportement qu'elles étaient à ranger dans trois catégories différentes. Il y avait la tactile, l'androïde, la futuriste. La tactile massait en permanence les gens autour d'elle ; l'androïde portait une coiffe bizarroïde et était montée sur de hauts talons. Se serait-elle mise debout, il m'aurait fallu des échasses ou un escalier pour respirer le parfum de ses tétons. La futuriste avait une couleur de peau que le décapage avait rendue indéfinissable.

Si, généralement, les androïdes avaient la tête tondue en totalité ou partiellement, la plupart des filles d'autres catégories portaient des extensions de cheveux, des mèches grimpantes qui allaient jusqu'au ciel ou qui leur tombaient sur les cuisses. Les futuristes, de leur côté, n'étaient belles que la nuit. Dans la journée, on voyait leurs coudes noirs, on voyait des marques sur leurs doigts et leurs articulations tachetées leur donnaient l'allure de dalmatiens : elles pratiquaient l'ultradécapage de la peau. Ce fléau sévissait et devenait préoccupant. Complexées par la couleur noire, des filles – et certains hommes aussi – pensaient que plus on a la peau claire, plus séduisante on est. Le fameux black is beautiful ne marchait plus chez nous. Il était devenu black is awful ! La blanchitude comme le désir d'Occident nous dinguerisaient. Plusieurs décapeurs et décapeuses avaient été foudroyés par

des cancers ou des maladies de la peau provoqués par la prise de produits non homologués, fabriqués dans des laboratoires clandestins et vendus sous le manteau, voire dans la rue. Quelques-uns de ces produits bénéficiaient parfois d'une publicité à la télévision. Mais aucune autorité publique ne semblait s'émouvoir de cette hécatombe. Yap lui-même ne talochait pas ces futuristes ou ces drôles d'amazones qui arrivaient chez l'Infalsifiable et prétendaient nous payer en nature quand elles venaient nous consulter pour leurs dossiers de visa. Yap se contentait de nous menacer : « Si j'apprends que quelqu'un parmi vous a gnoxé, piné, ces donzelles qui ressemblent à des zèbres, je veux dire que quiconque fait la chose-là à ces créatures, c'est mon poing que vous prendrez dans les couilles. » C'était surtout sur nous qu'il montrait les canines au lieu d'interdire sur l'ensemble de son territoire les produits décapants et d'expulser sous les taloches les gens qui se délavaient. On critiquait souvent l'ancien colon, mais on voulait devenir comme lui. En fait, on n'avait toujours pas lu Frantz Fanon et les leçons qu'il avait administrées pour des siècles et des siècles dans son livre *Peau noire, masques blancs* restaient lettre morte. Ce texte aurait dû être au programme d'éducation civique chez nous. Se blanchir la peau devenait tranquillement un sport national, avec la bénédiction des autorités qui elles-mêmes étaient touchées par cette nouvelle épidémie que Google+ avait appelée « la javellisation de la société nègre ». Les m'bocks, qui avaient apprécié son précédent soutien, lui crièrent qu'elles faisaient ce qu'elles voulaient de leurs corps, que vivre était déjà commencer à périr. Que la négritude ne valait plus un clou à l'heure du look et de la recherche de la meilleure image possible. « Javellisation, javellisation, c'est même quoi ? »

Je repensais à ce combat avorté de Google+ lorsque Rigo me sortit de mes réflexions en me proposant de me rapprocher de Magnan. Son cousin était frais, aussi aromatisé que les filles qui l'entouraient. Il avait de belles bottes noires, assorties à sa chemise et aux lunettes énormes posées sur son nez qu'il avait très gros et étalé sur son visage. Les filles étaient souriantes et le regardaient comme un ange tombé du ciel. On l'écoutait évangéliquement nous raconter combien la France était géniale et combien il était facile de s'y

faire de l'argent. Il nous narguait presque avec l'air supérieur qu'il se donnait. Il sentait certes bon, mais ça piquait un peu le nez. Il était presque beau, malgré ses larges narines et ses artifices, je veux dire les vêtements et les bijoux qu'il portait. Il commençait chaque phrase et Rigo la terminait, fier de lui, car il connaissait son cousin par cœur. Le mbenguiste racontait souvent les mêmes choses, avec des versions différentes. On avait passé l'après-midi à boire et à l'écouter, lui qui avait une villa en plein Sarrebourg. Le nom sonnait bien, il nous dit que c'était en Lorraine, près de Strasbourg, près de l'Allemagne, bref, près du vrai pouvoir en Europe. Ah bon ?! On s'exclama et il nous fusilla du regard et en oublia sa grammaire léchée pour reprendre spontanément notre français à nous : « Vous croyez que quoi ? Que qu'est-ce qu'il y a même là ? On vous ment ici. Les Allemands ont peut-être perdu la dernière guerre, mais ils ont remporté haut la main la guerre économique en Europe. Vous êtes assis ici et vous rêvez à un monde qui n'est plus ! » Nous avalions les mouches et le cousin, s'apercevant qu'il avait peut-être oublié son accent pointu d'ancien Parisien qui avait quitté le neuf-trois pour se rapprocher de la puissante Allemagne, se tut, but, ne rota pas comme nous, et reprit cette fois avec l'accent des mbenguiste :

« Naturellement, cela va sans dire, et tout le monde peut se figurer, même sous ces cocotiers et manguiers qui nous observent, la trépidante existence qui règne de Paris à Sarrebourg, de Béthune à Cantin, de Lyon à Menton... Ah, j'ai dit que je venais de Sarrebourg, n'est-ce pas ? Fort bien, mais ne confondez pas ma ville avec celle de Saarburg, qui se trouve en Rhénanie-Palatinat, je veux dire en Allemagne... »

On applaudit. On était devant un Monsieur qui savait. On se frictionna les mentons en regardant nos chaussures, la tactile caressait le mbenguiste ou s'occupait de ses ongles longs et multicolores de longue fille suspendue, elle aussi, sur de hauts talons très aiguilles. Les belles de nuit mangeaient le cousin de Rigo des yeux. Après les applaudissements, le mbenguiste frappa des mains et Molo accourut. Il lui dit :

« Tavernier, tournée générale. Exécution ! »

Il nous expliqua, un peu plus posément, que Paris, le Paris brillant et capitale du monde que nous connaissions dans les livres vieillis, était fini. Cette révélation nous fit mal à la tête. Il vit, à nos regards stupéfaits, que la pilule ne passait pas. Alors, il nous sermonna. Là, Rigo, pauvre Rigo, n'eut pas à finir ses phrases, car son discours était nouveau :

« Vous êtes en arrière comme les fesses. Vous n'avez que des informations tronquées ou folkloriques ici. Vous n'avez même pas le Net, car vos délestages sont un contresens et une monstrueuse aberration. Les coupures de courant vous éloignent du village planétaire. Vous êtes comme des comètes déconnectées du système solaire. Vous ne pigez pas ? C'est fatigant de vous parler. Vos délestages sont exactement comme si, sur une autoroute, les conducteurs faisaient systématiquement demi-tour. Faire demi-tour sur une autoroute, c'est la folie pure, c'est la mort ! Vous saisissez ? La mort promise et à brève échéance ! Un conducteur qui fait demi-tour sur une autoroute ne peut aller plus loin que le cercueil. Un accident mortel l'attend. Voilà ce que sont les délestages dans un système huilé qui n'admet pas les canards boiteux.

— On ignorait tout ça !

— Qui est donc ministre du Numérique, ici ? »

La question nous surprit. On se regarda. Google+ méritait le poste. Mais il n'avait toujours pas de barbe. On avoua, penauds, qu'on n'avait personne avec ce titre-là au gouvernement. Et puis, à notre humble avis de buveurs de bière, ce mot-là, le numérique, à lui seul, pouvait rendre cardiaque la moitié du gouvernement qui était incapable de répondre à un mail.

« Le numérique, c'est même quoi ça ?

— Vous ignorez ce que c'est ? Alors, laissons tomber !... » Il nous fit encore d'autres remarques et se tut.

Rigo toussota. Il regarda son cousin avaler un verre de bière, car son statut de mbenguiste ne l'autorisait plus à boire au goulot, comme nous. Puis, Rigo se transforma en animateur qui « reformule ». Et il dit à haute voix, car il ne voulait pas faire partie de ceux qui étaient derrière comme les fesses :

« Je vais redire ce que Magnan, mon illustre cousin, vient de vous dire...

— Tautologie-là, c'est mauvais ! » cria un type au fond de la salle.

Rigo m'énerva un peu, car il s'excluait du groupe et nous abandonnait dans le cercle des attardés. Moi aussi, pensai-je, tout bas, je dominerai bientôt cette assemblée. Je ferai étinceler mon nom tout le long de l'immense moabi, puis, je le ferai étinceler au Cameroun, en Afrique, à Paris, à Cantin, à Francfort, chez Wang-yu, chez Obama, le vrai, le grand, l'immense…

Notre reformulateur résuma, ou plutôt interpréta les propos de son cousin pour nous qui n'avions pas suivi la réflexion du vacancier :

« Mon cousin jure que nous ne pensons que des conneries ici. Paris est mort. C'est Francfort qui mène la danse politique et qui dit que l'euro doit être plus fort que les Turcs et les Russes réunis. Vous avez entendu, non ? Paris, cette ville-là, n'est plus qu'une destination exotique, un endroit pour flâner au mois d'août et pour aller dans le neuf-trois avec des gamins en les talochant pour qu'ils apprennent bien comment sont rangés les caveaux des rois dans la basilique que Magnan a visitée. Vous êtes assis ici et vous croyez qu'on est toujours au temps du Roi-Soleil qui faisait briller Paris et toute la France à partir de Versailles ? Mon cousin vient de le dire, Versailles n'est plus qu'une banlieue. Il fait gris à Paris, et c'est pour cela que Magnan s'est transporté à Sarrebourg !

— Gris ? Paris, la Ville lumière ? Rigo, tu nous prends vraiment pour des mboutoukou, des idiots ou quoi ? » C'est Yap qui avait parlé. Il venait de se glisser dans la foule qui avait grandi autour du mbenguiste. Certains voulurent rabattre le caquet de cet intrus, mais on connaissait la puissance de son poing fermé et on se tut. « Moi, Yap, je vais arrêter tout ce délire… »

Pendant son intervention, je pensais au moabi, aux images venues d'Occident et que l'arbre faisait scintiller. J'avais hâte d'aller y vérifier les propos du cousin de Rigo. Cela me donnait une furieuse envie de m'échapper et de repartir dans la forêt. Le cousin ne releva pas l'interruption de Yap. Il fit un clin d'œil à Rigo et celui-ci nous renarra la vie de son parent : son arrivée à Charles-de-Gaulle, un aéroport interminable, pas comme le mingri aéroport que nous avions à Nsimalen, aéroport de Yaoundé. Il raconta les autoroutes, pas comme les mingris routes avec plein

de trous dedans que nous avions ici au pays. Il parla des hautes et longues maisons qui grattaient le ciel, pas comme nos mingris huttes qu'on appelait abusivement ici des immeubles, qui ne rivalisaient même pas en taille avec les rôniers. Ne parlons pas des villas en toits de chaume ! Il chanta son installation dans le neuf-trois et on mit du temps, mingris humains que nous étions, à comprendre qu'il s'agissait du grand département, le 93, la Seine-Saint-Denis, dont la basilique recueillait les corps des rois de France quand ils s'éteignaient et dans laquelle on les enterrait pour leur rendre un culte éternel. Les gens allaient se recueillir autour de leurs dépouilles recouvertes du marbre le plus cher, le plus beau, le plus illustre, pas comme notre mingri marbre qui ne se trouvait que mingriment, petitement donc, dans le palais du peuple construit par de mingris Chinois. Il s'arrêta un moment sur ses enfants et ses deux bonnes, pas des négresses, dit-il, des filles blanches, qu'il payait lui-même, dit-il en se tapant la poitrine qu'il avait au préalable bombée, pas avec les allocs, hein ?

« Les allocations, nous souffla Rigo. C'est l'argent braguette que l'État balance aux pauvres qui ont des enfants pour qu'ils ne viennent pas gémir sous les fenêtres des ministères. »

L'une des filles, la tactile, qui voulait s'enrouler autour du corps du mbenguiste, s'écria à retardement, comme si l'information avait mis du temps à parvenir à son cerveau :

« Des Blanches, tes nounous ?

— Parfaitement, de vraies Blanches ! » fit-il en la regardant avec suspicion.

Il impressionnait. Comme Rigo lui glissa que notre Big était présent, l'orateur lui offrit à boire et à manger. Molo apporta un casier de bières et des œufs durs à Yap.

Simonobisick et Kamga, qui se tenaient dans la foule, avancèrent jusqu'à nous. Le premier avait l'œil triste, le second un peu moins, entouré de ses cerbères. Simonobisick semblait avoir égaré sa gouaille habituelle. Rigo et son cousin essayèrent de pousser l'une des filles, la futuriste, dans les bras de Simonobisick, histoire de le décoincer. Mais il repoussa l'offre. La fille n'avait

d'ailleurs d'yeux que pour moi. Après quelques mots dont j'ai perdu le souvenir, après quelques bières avalées d'un trait, Simonobisick se leva et se plaça derrière le comptoir du bar. Il fit tinter, à l'aide d'une fourchette, une bouteille qu'il venait de vider. Il réclamait le silence. Voulait-il adresser un mot de bienvenue au mbenguiste ? Ce n'est pas ce qui se produisit. Simonobisick sonna même très fort pour insister sur l'attention que nous devions lui porter. Quand il jugea que tous les regards convergeaient vers lui, que les filles ne regardaient plus le mbenguiste ou ma personne, il fit sa déclaration contre les frontières. Son envolée fut d'abord saluée par des applaudissements. Cela ne le calma pas. Il fit un signe nerveux et dit que nous n'étions pas au spectacle. Il cita imparfaitement Aimé Césaire : « Un homme qui souffre n'est pas un ours qui pleure », et Obama lui souffla doucement : « un homme qui crie, un ours qui danse ». L'orateur rectifia sa citation et reprit son propos sur les frontières qu'il qualifia de « délestages » géographiques, car « ça coupait » la circulation des gens comme les coupures d'électricité interrompaient celle du courant et des messages internet. Il se fâcha : « Qui est donc ce con qui a tracé les frontières du Cameroun, du Gabon, de la Côte d'Ivoire, du Tchad et d'autres pays ? Qui est-il ? »

Il était énervé et les bières avalées n'aidaient pas à calmer son indignation. Même la présence de Yap, qui n'aimait pas qu'on monopolisât la parole quand il était présent, ne l'effraya pas.

« Dites-moi, qui ? Répondez-moi, qui donc ? Qui a décidé qu'il fallait un visa pour aller d'un endroit à un autre ? Est-ce que Jules Verne ou Hergé ont dit ça ? De la Terre à la Terre, il n'y a pas besoin de visa. De la Terre à la Lune, il n'y a pas besoin de visa. Hein, mbenguiste, toi qui connais, dis-nous, qui... ?

— Qui a fait quoi ? s'enquit le costumé tiré au moins à huit épingles.

— Qui est venu ici ramasser nos ancêtres pour les vendre et en faire des esclaves ? Qui... mais... qui lui a donné un visa pour entrer dans ce "condrè" ? Et qui l'a autorisé à y pourchasser nos héros ? Les Nyobè, Wandjié, Félix-Roland Moumié... Qui ? Vous allez dire que je radote. Allez

dire ! Car ces gens dont je parle, ont-ils eu besoin d'un seul visa pour nous humilier et nous ruiner ? Ont-ils fait la queue pour prendre un laissez-passer, un sauf-conduit, un sauve-qui-peut ? Répondez-moi avant que je ne fasse un malheur. Vous le savez, il n'y a pas de réciprocité entre les nations et les peuples. Cette idée-là est dans les livres mais pas dans la réalité. Ce qui compte, c'est la loi du plus fort. Et c'est Yap qui a raison, quand il dit que le fort taloche le faible. C'est comme ça. Un Français, un Anglais, un Américain, dès sa naissance, peut aller n'importe où sur la terre et même sur la Lune, sans faire la queue ou demander une autorisation. Nous n'avons pas les mêmes droits. Oui, je le dis, un gamin né en France et un enfant né ici le même jour, à la même heure, ne bénéficieront pas des mêmes droits car le petit Français a un pays qui le soutient et une histoire qui impressionne. Un petit Français naît avec un grand "F" et nous avec un petit "c", le c de couillon, de connard, de cancre, de cornichon, de chose. Le petit Français avec un grand F peut se faire une vie, la refaire où il veut ou en défaire d'autres, alors que celui qui est né ici, le petit c, ne sera vu que comme un chenapan, une chèvre, un chien. Yéh malé, on est nés pour ramper ? Les privilèges, c'est pour les autres, pour quelques mbenguistes, ces fugitifs qui ont réussi à partir. On nous casse les oreilles tous les jours avec les histoires de démocratie, hein, eh oui, et pourtant ceux qui chantent ça soutiennent ceux qui nous ont muselés, qui nous tiennent en laisse comme des bourricots. On ne vient nous chercher que pour aller faire la guerre ou pour reconstruire ce que d'autres ont brisé ou saccagé. Tout est clair mais nous refusons de l'admettre. Pour terminer, je vous demande de prendre une feuille et un stylo et de noter ce que je vais vous dire. C'est mon testament, car j'en ai assez. Je ne blague pas. Écrivez-le ! Mbenguiste, mon ami, ce n'est pas contre toi que je m'emporte. Ne crois pas que je viens casser l'ambiance par jalousie ou je ne sais quoi de ce genre. Je ne suis pas là pour jeter du sable dans ton tapioca. Je veux une feuille, blanche comme tes tchombés, blanche comme tes nounous. Voilà ! Merci beaucoup ! Donnez-la à Google+ qui vient de s'installer là-bas. Je le vois comme il me voit. Voilà ! »

Des habitués et des consommateurs occasionnels continuaient à entrer dans le bar bondé. Simonobisick dit :

« Google+, voici la lettre à ma mère. Je te remercie de lui transmettre ce qui va suivre :

» Ma chère maman,

» Je quitte la terre. Je quitte le pays. Je quitte la vie tronquée. Je quitte la fumisterie. Je quitte la vie de mouton et de chien. Je pars pour ne plus revenir. Je ne reviendrai même pas comme un revenant, un vrai, pas comme ces faux revenants, ces diasporés, qui déboulent ici régulièrement et qui nous narguent car ils ont réussi, avec leurs montres qui brillent, leurs tchombés, et d'autres signes qui tapent les yeux. Je quitte la démocratie qui est la loi du plus armé et non la loi de cinquante pour cent de votants plus une voix. Je le dis haut et fort, je ne ferai plus la queue à deux heures du matin pour être reçu à dix heures dans l'espoir de décrocher un visa. J'aurais dû me mettre en route, comme les clandestins qui arrachent les visas avec leurs pieds, pour tenter le diable ou décrocher ma chance vers Tanger ou Algésiras. Il m'a manqué le courage de quitter mes amis. Mais je ne courberai plus la tête. Je renonce à la mendicité et je décide, en homme libre, de rejoindre le silence. On ne me couvrira ni de couronnes ni de marbre. Mais mes amis savent que j'ai été loyal, que j'ai respecté le pacte de l'amitié vraie. Je pars avec une juste colère et espère que mes chers amis réussiront là où je viens d'échouer. L'Occident doit nous entendre ou nous étendre définitivement. Il prend tout et ne nous laisse que des miettes. Hier, il a pris nos vaillants ancêtres et il capte aujourd'hui notre jeunesse que la bière n'a pas trop usée. Ma mère, très chère maman, embrasse tes amies et la famille. Vous avez enfanté et cru en nous ; nous avons déchanté en ne croyant plus en rien. Je sais que vous avez fait ce que vous avez pu. Allez ensemble dire à mon père, qu'il a fui comme il a pu. Allez dire à mes oncles que ce n'est pas au village que je veux reposer, mais là où la terre danse et tremble.

» Simonobisick qui vous aime, vous les pauvres mamans. »

Il s'arrêta, essoufflé. Il nous regarda, nous ses amis. Il ne demanda même pas à Google+ de relire la lettre, car il savait que chaque mot avait été consigné sur la feuille qui tremblait dans les mains du sténographe. Ce dernier était incontestablement ému. Les refus de visa pouvaient faire exploser quelqu'un de l'intérieur. Mais pas Simonobisick. Son nom à lui tout seul était un mur, une muraille de Chine contre la déprime. Nous en étions persuadés. Mais pourtant, il y eut quelque chose d'inquiétant, qui me fit tressaillir, dans cette atmosphère de fin de monde. Je voulus croire que je délirais, que je n'avais pas entendu un discours d'adieu, que tout cela n'était que la continuité des déflagrations dues au moabi. Je fermai les yeux. Une mouche tournoya, bourdonna à mes oreilles. Il ne manquait plus que ça. Je détestais les mouches. Je détestais ça. Si Google+ avait encore une feuille et un stylo bille, je lui aurais volontiers dicté une lettre aux mouches et aux moucherons, aux moustiques tigres et autres bestioles ailées qui piquent, sucent et énervent les gens. Je rouvris les yeux. Je ne rêvais pas. Personne ne bougeait. Simonobisick était là, debout. Yap, d'habitude prompt à sévir, ne bougeait pas. Il regardait celui qu'il avait souvent taloché avec une figure moins attachée qu'à son habitude. Il se réservait. Ce n'était pas possible, il réservait sa réponse et sa réaction. Notre ami prit une autre bouteille de bière et la vida. Il régnait un silence pesant. Le cousin de Rigo, qui avait cru à une blague au commencement de l'intervention de Simonobisick, avait arrêté de faire le malin. Il avait aussi retiré de ses genoux les mains tactiles qui le malaxaient. Molo était un sensible. Il avait donc les yeux humides et il balançait tristement son derrière. On aurait dit un amoureux éconduit qui assiste à l'évaporation d'un vieux rêve. Les filles qui entouraient le vacancier se regardaient et étaient perplexes. Elles se demandaient ce qu'elles étaient venues foutre dans cette galère. Dans le bar, on n'entendit que les mouches qui voletaient.

Le chanteur poissonnier

Simonobisick était descendu dans la tombe comme une vieille farce que le diable lui-même n'aurait pas osé faire à ses pires ennemis. Après son discours chez Molo et la lettre dictée à Google+, il avait vidé sa bouteille de bière et était parti. Tout avait été dit. Nous nous reprocherons toute notre sale existence de n'avoir pas couru vers lui. Nous étions restés le cul collé à nos tabourets. Je crois que la bière nous avait trop engourdis. Je crois que nous étions trop dubitatifs, je crois que nous étions unis et désunis, amis mais trop individualistes. Quelque chose d'étrange avait coulé en nous et séparé chacun des autres. Nous nous étions dit que Simonobisick avait fait son show et qu'il allait revenir. Il fallait donc laisser l'artiste retourner à sa loge, poser son costume de scène avant de retrouver la réalité. Tout ce qui me revient de ce jour-là ressemble à un théâtre. C'est ça, nous vivions désormais comme au théâtre. Nous fonctionnions comme des acteurs. Mais des acteurs d'un nouveau genre de spectacle. Il y avait un marionnettiste caché qui nous agitait, qui nous absorbait l'esprit, qui nous poussait sur la scène pour que nous allions chercher des visas ou des bières, des bières et des visas. Nous étions sous le charme des mbenguistes que nous voulions singer tout en les détestant. Nous nous détestions finalement nous-mêmes car nous avions perdu le fil de nos existences à force de vouloir ressembler à ceux que nous détestions.

Simonobisick avait probablement compris cela. Sa fin fut rapide. En quittant notre théâtre et le spectacle que nous donnions chez Molo, il alla

dans une station-service et acheta une gourde pleine de gazole. Les seules paroles qu'il lança au pompiste, qui le connaissait d'ailleurs, furent celles-ci : « Brother, tu ne vas pas me dire que nous ne sommes pas maudits, hein ? Nous sommes producteurs de pétrole, mais on nous classe parmi les plus pauvres de la planète. C'est quoi, ça, hein ? C'est même quoi ? » Le pompiste lui avait trouvé un air bizarre, qu'il n'avait jamais vu chez Simonobisick à qui il avait souvent confié la réparation de son véhicule acheté d'occasion lorsque notre ami travaillait encore comme mécanicien et portait le bleu de travail sale et graisseux. « Il m'a fait peur et a failli me faire pleurer. Je ne sais pas pourquoi ses paroles m'ont touché à ce point », nous confia le pompiste. Avant que ce dernier n'ait pu dire ou faire quelque chose, Simonobisick avait payé puis était parti. C'est au carrefour des Trois Statues qu'il s'est immolé. Ce mort-là n'avait pas fait la une des journaux. Un mbéré passait par là et avait tout vu. Simonobisick s'était aspergé le corps d'essence. Et on l'avait regardé faire sans réagir. Les gens ne sont plus chez nous que des consommateurs de spectacles. Il y avait toujours beaucoup de voitures à dix-huit heures à cet endroit-là. Le mbéré dit qu'il avait craint que Simonobisick, qui venait de craquer une allumette et de prendre feu, ne se jette tout enflammé dans le flot de voitures. Simonobisick ne fit rien et s'assit par terre et brûla comme une torche sans bouger. C'était juste avant la tombée de la nuit.

Au journal du lendemain, le mbéré qui avait réussi à éteindre le feu pour sauver uniquement les jambes de notre ami avait été présenté comme un courageux témoin, quelqu'un qui n'avait pas paniqué. On l'avait augmenté en grade. Les chaînes séquentielles parlèrent de lui comme s'il avait accompli un exploit. Le cercueil de notre ami fut fermé et nous n'eûmes même pas la possibilité de voir son visage qui avait été dévoré par les flammes. Nous qui connaissions Simonobisick, qui avions la lettre écrite pour sa mère, qui savions que c'est le refus de visa qui avait fait péter plusieurs câbles dans sa tête et qui l'avait finalement poussé à s'immoler, n'intéressions personne. Je ne peux pas dire combien il me manque, je peux juste dire que la perte d'un ami est un enfer. Nous ne nous étions pas quittés pendant vingt ans, hormis

l'intermède de quatre années que j'avais passé au village sous l'étau de l'oncle Mbogôl, le chaudronnier. Il me tordit comme vous le savez sous ses rudes règlements pour me redresser à sa façon. Simonobisick était mon guerrier, celui qui me plaignit sincèrement pendant ces interminables années de bagne, le seul aussi, à ma connaissance, qui brava l'autorité de Yap. Il lui avait tenu tête sur un point capital : l'argent. Chose impensable, il avait réussi à lui arracher une ristourne fiscale ! Yap avait redonné de l'argent, un trop-perçu qu'avait exigé Simonobisick en rappelant les versements en liquide et les travaux en nature qu'ils avaient effectués pour notre tortionnaire. Yap, qui avait érigé en principe le fait que ce qui était pris n'était pas à rendre, avait tergiversé, mais finalement cédé. Le dur à cuire avait eu son argent. Mais voilà, un refus de visa avait ébranlé mon roc. Je ne pouvais également oublier que la fourmi était son emblème. Il me disait, le regard plongé dans le mien ou cherchant à le pénétrer lorsque je n'avais pas le moral et baissais la tête : « Une fourmi ne lâche rien. Si mingri soit-elle, elle cherchera à contourner l'obstacle placé sur son chemin. Même si le contournement de celui-ci doit lui prendre une journée, une semaine, une vie, elle se battra pour réussir ce mouvement. »

C'est le lendemain de sa disparition que nous avions appris la mort de notre ami. Nos sourires furent d'abord jaunes, car on rit jaune, parfois, pour refouler les larmes et nier l'évidence. Quand la réalité s'impose, on ne rit plus. Surtout dans le cas de malheur qui concernait Simonobisick. Comme une infortune ne vient jamais seule, pendant que nous pleurions l'assassinat de notre ami par les consulats coalisés, et que ses parents adoptifs allaient pleurer devant le commissariat central pour qu'on leur rendît le corps de leur enfant, grand-père Ebanda rendit l'âme. Même s'il était vieux, même s'il avait quitté le monde sans trop souffrir, même s'il s'était éteint dans son lit pour ne déranger personne, il nous fut pénible de nous résoudre à son décès. Nos mamans et les pleureuses rivalisèrent de larmes et de cris. C'était quand même le patriarche, le père de mon père, et on devait le pleurer à fendre l'âme. Nos mamans se roulèrent par terre en temps de pluie comme dans la poussière rouge que le vent soulevait dans la cour de la concession.

Elles se tapèrent la tête contre les murs et on les tondit comme si la chute de leurs beaux cheveux allait adoucir le passage de papy dans l'autre monde. On porta le corps du défunt au village et les cérémonies les plus longues et les plus émouvantes eurent lieu sur son sol natal. Quand nous revînmes à Yaoundé, ce fut pour enterrer notre ami Simonobisick que la police avait enfin rendu à ses parents sur intervention de mon père, qui avait dit à la police scientifique que le mort n'avait rien à voir avec le terrorisme ou une entreprise de la sorte.

Google+ avait eu une très forte fièvre la veille de l'enterrement de notre ami et on avait cru que la loi des séries nous annonçait le pire. Mais il avala des comprimés de Doliprane et alla mieux physiquement, même si, moralement, nous le sentions atteint. Il se traîna donc chez les parents adoptifs de Simonobisick. Sa tante, qu'il avait toujours appelée « maman » comme c'est la coutume dans la tradition bantoue, ne savait ni lire ni écrire et ce fut Google+ qui fit entendre à la maman dévastée les derniers mots de son fils. Ses pleurs ne ressemblèrent pas à ceux d'une professionnelle des larmes. Le son de sa plainte au ciel n'eut rien à voir avec celui que l'on entend habituellement quand la souffrance brise quelqu'un ou l'étrangle de la plus féroce des manières. Ses silences étaient spéciaux : ce furent des reniflements entre deux cris, deux éreintements, deux perforations d'un cœur par la tristesse ennemie et le désespoir. Ils nous fendaient en mille. Il fallut passer devant le cercueil et dire adieu. On se maudit à cet instant-là d'être vivant et inutile. On n'a, dans les yeux, que la brume et la colère qui vous aveuglent. On n'a plus sa raison car elle a été emportée et livrée au fond d'un abîme.

Je voyais sans voir. Je me fracassais la tête en me posant la même question idiote : Pourquoi ça ? Pourquoi lui ? Toute notre bande était là : Kamga et ses followers, Yap, Obama, Rigo, Molo et Google+. Chacun eut une attention particulière pour l'absent. Les followers vinrent avec une banderole qu'ils déployèrent et sur laquelle était imprimé le portrait du disparu avec une simple inscription : « Un lion ne meurt jamais, il dort. » Yap avait prévu un cortège funèbre formé de cent vingt jeunes du quartier. À

quoi correspondait ce chiffre ? Peut-être à la somme que Simonobisick avait reçue en guise de ristourne. Obama avait fait venir une chorale qui avait chanté *We Shall Overcome*, l'hymne des droits civiques aux États-Unis, comme si on était au temps du pasteur Martin Luther King qui devait marcher pour entrer dans le même bus, le même restaurant, le même cinéma, la même école, le même cimetière, la même église que les Blancs, et s'asseoir où bon lui semblait. Dans son discours, Obama signala que le choix de cette chanson était surtout un message aux gens des ambassades qui refusaient les visas comme si la terre devait être douce à un petit nombre et amère à l'écrasante majorité des êtres qui la peuplaient, comme si des endroits sur cette terre étaient réservés à certains et interdits à d'autres. « Chacun, souligna-t-il avec un son lugubre dans la voix, devrait avoir la liberté de poser ses valises où bon lui semble car, Rousseau l'a dit, la terre appartient à tous et ses fruits ne sont à personne. » La majorité souffre, l'écrasante majorité des humains vit dans des conditions inhumaines. C'est quoi ça ? poursuivit-il. Nous sommes cette écrasante majorité. Nous n'avons que la télévision pour admirer, quand il n'y a pas de délestage, le bien-être dans lequel se vautre un petit nombre d'êtres inhumains sur la terre. Rigo jura qu'il irait en Espagne et que son premier but serait pour Simonobisick. Il raconta leur dernière conversation et fondit en larmes avant d'avoir fini de parler, d'autant plus que... d'autant plus que... La maman du défunt pleura encore plus chaudement. Molo avait apporté des bières. Pour les nombreuses personnes qui assistaient à l'enterrement et qui avaient soif. Il ne parla pas, mais on applaudit son geste. Puis, avant que le cercueil ne soit mis en terre, notre bande s'avança vers lui. Notre ami était le présent qui allait tomber dans le passé ou se dissoudre dans un futur qui n'a pu advenir. On n'avait pas voulu faire une action d'éclat. On se tenait la main. On était unis dans l'épreuve et on avança vers le cercueil où il n'y avait que les pieds de Simonobisick. Oui, il faudrait continuer d'avancer. En nous tenant par la main, nous savions que l'éternité, qui comptait maintenant notre ami parmi ses membres, nous regardait. Il fallait affronter les incertitudes des vivants. Notre serment fut le suivant : « Nous jurons, Simonobisick, que nous

resterons debout et pas recroquevillés. » Je n'ai pas pleuré. Mais la nuit, dans ma chambre, en dormant, j'ai taloché en pensée la jolie tête de la fille de Grand Pasto qui me souriait, l'air de me dire qu'il y avait un prétendant en moins sur la longue liste des jeunes gens et des moins jeunes qu'elle appréciait et qui voulaient privatiser ses faveurs.

J'ai mis du temps, un paquet de temps, avant de retrouver le sourire et le goût des projets que les disparitions de mes proches avaient relégués au second plan. Grand-père Sogol était venu vivre à la maison. Il n'exerçait pas auprès de nous la même surveillance que papy Ebanda et nous n'avions pas le même registre de complicité. Mais il n'était pas un fan des prières matinales et cela me plaisait. Il était un homme soucieux de nos traditions et un patriote plus intransigeant que le papy disparu. Il y avait peu de temps qu'il s'était installé dans la chambre des papys que mon père, certainement aussi perturbé par les événements que nous venions de vivre, se plaignit de troubles du sommeil. Il avait fait des cauchemars plusieurs nuits successives. Grand-père Sogol, qui estimait avoir des pouvoirs occultes, se pensait capable de chasser les mauvais esprits qui, prétendit-il, rôdaient autour du lit de mon père. Ce dernier avait rallongé nos prières, mais cela n'avait visiblement pas suffi à écarter les démons et les créatures monstrueuses qui lui tiraient la langue aussitôt qu'il se mettait à ronfler. La proposition de papy Sogol de désenvoûter la maison ne plut pas à mon père. Son manque d'enthousiasme froissa le grand-père. Finalement, mon père m'envoya chez monsieur Page acheter deux bouteilles d'eau bénite.

C'est l'une de ses jeunes épouses qui me reçut. Elle m'installa sur la grande véranda et me proposa des croissants que j'acceptai avec gourmandise. Elle était pulpeuse et avait quelquefois accompagné son mari pendant ses visites chez nous. Son derrière était très bombé et cela me désolait quand cette fille m'appelait son fils. Elle le disait pour se vieillir et sûrement pour étouffer dans l'œuf la jalousie qui aurait pu s'emparer de son mari. Mais, quand nous étions seuls, ses regards se faisaient très doux. Très, très doux.

« Bonjour Mingri, comment vas-tu ?

— J'ai été secoué par le décès de mon ami, tu sais. Et puis, par celui de grand-père.

— Je comprends. Mais la vie, c'est comme ça, non ?

— Peut-être. »

Elle avait tourné les talons et mon regard s'était lové sur ses fesses. Je n'avais pas vu monsieur Page, ses chaussons étouffant le bruit de ses pas, car il était entré dans la pièce comme un félin. J'avais été pris en flagrant délit de reluquage du cul de sa deuxième femme. Il fit semblant de n'avoir rien remarqué et prit des nouvelles de mon père, puis m'apporta les deux bouteilles d'eau bénite que j'étais venu chercher. Pendant qu'il m'expliquait comment l'utiliser, l'autre épouse déboula d'une des chambres et entra dans la pièce, vêtue d'un pagne qui lui moulait les formes. Elle se planta devant lui et cria : « Je te rappelle que c'est mon tour d'être à la page, hein ? Et depuis avant-hier ! Si tu ne me fais pas la chose-là, c'est Jésus qui va la faire ? » Il me dit au revoir et s'excusa de ne pas pouvoir me raccompagner. Il fila de l'autre côté de la maison, suivi de son caniche qui aboyait, poursuivi par sa femme qui lui balançait tout ce qu'elle ramassait. Je pris mes bouteilles et sortis de la maison. Je me dis en partant que l'eau bénite hors de prix de Page ne lui épargnait pas les soucis domestiques. Cela ne l'empêchait pas de continuer à la vendre aux autres.

Sur le chemin du retour, comme je passais devant la petite maison de Barlock, je voulus cacher les bouteilles d'eau pour éviter une de ces remarques déplaisantes, en forme de menace, qu'elle ne manquait jamais de proférer. Trop tard. Elle m'avait vu et me balança : « Dis à ton père que la magie du Blanc n'est pas plus forte. Nos ancêtres se vengeront un jour d'avoir été délaissés ! » Je voulus verser un peu de cette eau sur la tête de la sorcière pour la calmer. Cela n'eût servi à rien. Je courus la mettre en lieu sûr en espérant qu'elle apaiserait mon père. Il y avait des médicaments placebo. Le sortilège du Blanc était de la même eau.

L'organisation de la petite visite que je souhaitais rendre aux gardiens du moabi afin de leur proposer un deal pressait. Je m'y attelai. Mon business plan fut prêt. Mon envie de voyager, de partir à Mbeng s'amenuisait. Mes pensées tournaient désormais autour de mon projet relatif au Moabi Cinéma. Je voulais aussi revoir Google+ et me porter actionnaire et acteur du lancement du site de Grand Pasto. J'avais enfin de la matière pour me tirer d'affaire.

J'avais pris dans la cuisine un régime de plantains mûrs que j'avais caché sous la table de ma chambre. Ebanda, qui m'avait surpris, me demanda si c'était toujours Elikya qui me rendait fou au point de dissimuler un régime de bananes dans la chambre. Je lui fis signe de se taire et je brandis mon poing en serrant les mâchoires. Molo m'avait prêté dix mille francs CFA que je devais lui rendre la semaine suivante. J'étais paré pour aller affronter les mbérés du moabi et passer un accord avec eux. Je me voyais déjà dirigeant la clairière où se trouvait l'arbre-écran ; je me voyais donnant des ordres à mes employés, comptant les billets de banque, roulant dans un 4 × 4 Mercedes. D'après mes renseignements les militaires attendaient leur solde et celle-ci avait du retard à cause d'un délestage du système informatique. Ça grognait dans les casernes. Un coup d'État aurait pu se produire à ce moment-là. Pour boucler le mois et boucher les trous budgétaires, les mbérés utilisaient aussi le système D. Ils étaient pourtant choyés par le pouvoir, mais voilà que la panne informatique les ramenait à la situation de l'écrasante majorité des fonctionnaires, mal payés et endettés. Tout le monde vivotait et se laissait corrompre. La corruption était devenue la norme et pas l'exception. J'avais la possibilité de convaincre les militaires en leur offrant quelques cadeaux. La discussion avec Google+ avait ouvert de nouvelles perspectives et Elikya ne quittait jamais mes pensées. Tout cela me persuadait de faire autre chose que d'affronter les consulats occidentaux. La prochaine fois, s'il devait y en avoir une, j'irais plutôt tenter ma chance du côté du consulat des « Djamans », comme on appelait les Allemands. Google+ nous avait dit des choses intéressantes sur eux.

Ce fut au cours d'un après-midi orageux chez l'Infalsifiable. Entre plusieurs averses qui nettoyaient la pollution dans la ville, Google+ nous avait doctement expliqué que les Djamans offraient désormais le meilleur taux de réussite pour la délivrance des visas. Il nous avait parlé de la nouvelle Allemagne. « C'est quoi ça ? » avait demandé Molo qui traînait parmi nous et qui aimait se mêler à nos conversations. Google+ avait dit que les Djamans souhaitaient changer leur image. Ils ne voulaient plus de leur réputation de méchants, de lourdauds et de gens très agressifs et qui n'aimaient que la guerre. Les nouveaux Djamans étaient des gens qui avaient abattu le mur qui les divisait. Est-ce que tout le monde comprend ça ? demanda Alima, notre savant. Molo secoua la tête. Affirmatif. S'il comprenait cette explication, Google+ pouvait continuer : « Considérons aussi que les Djamans, après avoir avalé la partie est de leur territoire qui était tombée entre les griffes des affreux Soviets, ont découvert une population cassée par une médiocre et cynique utilisation du concept de dictature du prolétariat. Les vrais Djamans ont bossé et rafistolé les régions de l'est déglinguées et affamées. Maintenant qu'ils dansent leur réunification, les Djamans n'ont plus ni le goût ni le temps pour faire la guerre. Ils laissent ça aux Arabes, aux Juifs, aux Noirs et aux Américains. Il faut aussi savoir que les femmes djamans ne veulent plus faire d'enfants. La population vieillit donc, car les femmes ne consentent à accoucher que lorsqu'elles ont fini de longues études et qu'elles ont les postes de cadres et de commandeuses dans les compagnies. Est-ce clair pour vous ?

— C'est clair. Mais les hommes laissent faire tout ça ? glapit Yap.

— Les hommes ? Parlons-en, poursuivit Google+. Ils veulent aussi longuement aller à l'école. Ils ont accepté de partager les tâches ménagères avec leurs femmes, mais ils détestent s'occuper du caca des bébés. Enlever les couches, changer les enfants, leur donner le biberon, ça les énerve.

— Ce qui les énerve le plus, c'est que les enfants, quand ils sont petits, ils braillent ! J'ai vu ça dans un reportage avant un délestage.

— Mais enfin, les petits Djamans braillent comme nos petits à nous ? Mon grand-père me disait que, de son temps, un Djaman naissait en

obéissant, pas en crispant les poings et en hurlant sa maman comme les bébés le font ici et ailleurs dans le monde.

— Oublie ça, Kamga, vu que les nouveaux Djamans ne veulent plus faire d'enfants…

— Ils ne gnoxent plus ? Mes amis, c'est là-bas qu'il faut aller !

— Rigo, les choses ne sont pas si simples. On peut gnoxer sans forcément créer un choc positif entre les spermatozoïdes mâles et les ovules. »

Molo ouvrit grand les yeux, comme des soucoupes volantes ; ce choc des spermatozoïdes et des ovules l'intriguait. Il bredouilla quelques paroles à peine audibles et se tut, car le savant parlait. Il fallait l'écouter. « Tu le sais, gars, faire des enfants en Occident n'est pas tout ; on doit s'en occuper. S'ils sont têtus, on ne les envoie pas au village pour les redresser en leur infligeant de durs travaux des champs ; on ne taloche pas les enfants. C'est interdit. il y a une autre façon d'éduquer les gosses récalcitrants. Les nouveaux Djamans sont doux. Comme ils ne font plus trop d'enfants, ils aiment des gens qui vont les faire à leur place.

— Sans blague ! Tu es sérieux, Alima ?

— Très. D'ailleurs, ils ont toiletté leur Constitution pour enlever le vieux *jus sanguinis*, le droit du sang, pour le remplacer par le *jus soli*, le droit du sol.

— Mais alors, pourquoi ont-ils refusé le visa à la vieille Barlock ? »

Yap intervint pour expliquer ce cas qu'il suivait de près.

« Toi aussi ! Une vieille comme elle ne va pas pondre à son âge ! Je comprends que les Djamans aient par deux fois refoulé la vioque. D'ailleurs, le motif de son voyage n'était pas clair pour le consul.

— Elle a pourtant reçu une invitation pour une conférence en sorcellerie numérique à laquelle elle devait assister, dit Obama.

— On lui a fait faire des tests sur ordi. Elle ne sait même pas comment utiliser un clavier ou une souris. Alors, tu parles de sorcellerie numérique à une ignare ! » trancha Yap qui serrait le poing et préparait une taloche, car un doigt, dangereusement recourbé, sortait du poing fermé.

On se sépara avec la conviction que l'Allemagne était la nouvelle piste à explorer pour quitter le pays.

En rentrant à la maison, je trouvai papy Sogol qui suivait la retransmission en direct d'un énième coup d'État au Niger. Il y avait deux événements qui captaient l'attention des auditeurs chez nous : les matches de football et les coups d'État. Nous étions souvent concernés par les premiers, et les gens qui trouvaient le pouvoir trop cadenassé au Cameroun regardaient nos militaires avec des yeux de méchants. Quand ils pouvaient les débiner chez Molo, ils avaient l'insulte facile à la bouche et parlaient des forces armées avec mépris : « Ces mbérés ne sont que des poltrons. Ils ne savent que donner de la matraque à notre population. Blague à part, est-ce qu'ils jouent les vrais matches rugueux et sanglants pour la conquête du trône présidentiel comme certains le font ailleurs ? Quand les politiciens sont trop scotchés dans les palais à ne rien faire, comme si c'était la chose de leurs papas et grands-parents, l'armée a un rôle, non ? »

Ce débat était permanent chez l'Infalsifiable. Les militaires y avaient d'ailleurs leurs défenseurs qui ripostaient :

« Vous délirez avec vos idées à la noix de palme. On ne se lève pas un matin pour aller capturer le pouvoir au coin de la rue, hein ?

— Je ne parle pas de ça, je te dis que nos militaires ne sont pas comme les autres ici en Afrique qui sont prêts à aller arracher le pouvoir aux mains de politiciens en costume sombre, en boubou long et compliqué à porter ou en tenue léopard.

— Ils sont loyaux, ici. Ils aiment la République. Ils respectent les élections et les institutions, eux !

— Élections, mon cul ! Toi, on dirait qu'on t'a acheté pour venir nous fatiguer la tête. Ici, tu peux me dire que les gens du parti dominateur ne se font pas élire et réélire en tripatouillant les urnes ? »

Il y avait en effet des militaires, déguisés en civils, qui venaient chez Molo repérer les bavards qui bavaient sur les mbérés. L'homme qui défendait

l'armée et les politiciens invita les accusateurs à ne pas dénoncer sans preuve :

« Allez-y un peu molo dans vos insultes, bande de soudards. Ça peut coûter cher. Le match pour le pouvoir ne se joue pas dans les bars, hein ? Vous ne savez que critiquer. Messieurs les critiqueurs, pourquoi ne parlez-vous pas de vos élus corrompus qui sont dans l'opposition, hein ? Pourquoi ne dites-vous rien sur leur inorganisation ? Ils n'ont pas d'idées, sont incapables de se choisir un chef, ça s'appelle un leader politique, hein ? Ça conduit après au leadership d'un homme qui a de la carrure pour s'asseoir sur le trône. Votre inorganisation vous tuera !

— Inorganisation, inorganisation ! Et les petits candidats que le pouvoir crée, ça on n'en parle pas ? On distribue des valises de billets et on lance dans les pattes de l'opposition des gens téléguidés pour nuire. On divise pour garder le trône, c'est tout.

— Vos gens, puisque vous êtes clairement de l'opposition, n'ont qu'à ne pas accepter l'argent qu'on est supposé leur donner pour les diviser. Et pan dans vos becs ! »

Le bar de Molo devenait alors une foire d'empoigne. Les critiqueurs, énervés, bondissaient des casiers sur lesquels ils étaient assis. Le mbéré en civil continuait de les affronter. Les buveurs titubaient en faisant dangereusement danser au-dessus de la tête du mouchard envoyé par l'armée pour épier les gens la bouteille de bière qu'ils tenaient à la main. Le match pour la gouvernance utile n'était plus dans les ministères, il n'était pas dans les gazettes, il était dans le bar :

« Le vrai match se joue dans les têtes, trancha le mbéré déguisé en simple quidam.

— Massa Sabiam ? (En anglais martyrisé, Massa Sabiam désignait le prétentieux qui sait tout.) Oui, je m'adresse à vous ! Ne regardez pas à gauche ou à droite.

— Hé, ici, vous ne faites que parler et parler. Les partis politiques que vous réclamiez sont là et vous n'allez pas leur donner vos idées pour qu'ils remportent les élections.

— Massa, on t'a envoyé ? Toi-même, tu crois que les élections sont vraiment libres et les résultats honnêtes ?

— Quand on perd, on n'est pas fair-play dans ce pays. C'est un beau pays, monsieur, que vous ne savez que dénigrer. Ce n'est pas la peine de discuter.

— Ce n'est pas la peine de discuter ? Si le pays est si beau, expliquez-moi alors pourquoi ses enfants veulent le quitter en masse ? Expliquez-moi pourquoi ils préfèrent aller mourir dans le désert du Sahara, braver les eaux rugissantes du détroit de Gibraltar ou se suicider que de vivre ici ?... »

Le petit poste de radio ne quittait que rarement l'épaule de papy Sogol. Même quand il allait aux toilettes, il le traînait avec lui. Et le poste y crachotait, crachotait lorsque les batteries étaient épuisées. Grand-père Sogol voulait les user jusqu'au bout et supportait ce crachotement en tendant l'oreille pour capter des mots qu'il était seul à pouvoir comprendre. Au fond, il entendait ce qu'il voulait bien entendre à ces moments-là. Il nous donnait des informations tronquées, déformées par l'insoutenable crachotement de son vieux transistor. Il marquait une nette préférence pour la radio, alors que nous, ce qui nous attirait, c'était la télévision. La radio était son compagnon au village alors que la télévision l'endormait. À peine était-il soumis aux images qui dansaient ou se coupaient en périodes de délestage que notre papy s'assoupissait.

Comme les piles de son transistor étaient totalement à plat, papy Sogol alla ce jour-là au salon suivre à la télévision l'évolution de la situation en Somalie où un nouveau coup d'État venait de faire sauter le palais présidentiel et de décramponner le Président de son cher fauteuil. J'avais décidé de passer à l'action et de mettre à exécution mon plan de fraternisation avec les mbérés qui surveillaient le moabi enchanté. Papy Sogol ne jouait pas le rôle de guetteur et je m'éclipsai sans contorsions. Je m'apprêtais à passer le portail, mon sac rempli de bananes plantains et de safous grillés sur l'épaule. Un de mes neveux me suivit sur quelques mètres, curieux de voir ce que contenait le

sac ; mon regard ne suffisant pas à le chasser, un coup de taloche le recroquevilla et le tassa sur lui-même. Il cessa son manège et, le temps de reprendre son souffle et ses esprits que la taloche avait dispersés, il retourna en titubant et en se grattant le crâne vers l'endroit d'où il était venu. Il rejoignit bientôt en suçant son pouce les enfants du voisin, monsieur Tchapet Tagore, qui jouaient aux billes dans la cour. Ces enfants passaient souvent leur journée chez nous. Leurs parents avaient décidé de ne pas les mettre à l'école du Blanc et, pourtant, ils leur donnaient des cours à la maison. En réalité, ils ne voulaient pas payer les frais de scolarité qu'ils estimaient anormalement élevés. Quand ils n'étaient pas disponibles pour enfoncer les leçons dans le crâne un peu dur de leurs marmots, ils faisaient appel à nous, et plus souvent à des répétiteurs comme Yap, ceux qui avaient particulièrement souffert pour passer le bac. Ces derniers étaient censés avoir emmagasiné beaucoup de leçons. Ces enseignants à domicile et mal payés étaient suffisamment barbus pour susciter la crainte de leurs élèves. Des vieux du village avaient aussi un temps été sollicités par la famille Tchapet pour donner une culture africaine et pas seulement occidentale à nos petits voisins. Au lieu de renouveler un peu leur pédagogie, ces vieux avaient passé leur temps à leur raconter des histoires de lions et de phacochères qui parlaient comme eux une langue pleine de paraboles. Les enfants de Tchapet étaient des citadins, des enfants de la capitale, et les contes les fatiguaient. Ils se plaignirent et roulèrent par terre en disant que les masques des vieux, qu'ils mettaient pendant les contes, leur donnaient des boutons. Il faut aussi dire que, si Tchapet père faisait semblant de condamner la culture des Blancs, il ne parlait que le français à ses enfants tandis que sa femme se débrouillait à leur hurler des ordres en langue bamiléké. Elle ne pouvait faire autrement, la pauvre, elle qui peinait à comprendre le français ou l'anglais brisé en morceaux que nous parlions. Les enfants de Tchapet faisaient des cauchemars la nuit, la tête farcie d'histoires horribles et de lions qui ravageaient tout quand ils étaient contents ou mécontents. Les gosses hurlaient aussi parfois dans la journée dès qu'un arbre frémissait, comme si un dangereux prédateur était dissimulé sous les feuillages. Notre voisin,

Tchapet Tagore, chassa ces vieillards qui rendaient dingues et mous ses enfants. Grand-père Sogol l'aimait beaucoup et il réussit à le réconcilier avec les traditions anciennes par mille ruses et une pédagogie moins intempestive.

En partant vers la forêt, j'avais donc dix billets de mille francs en poche et mon sac de plantains et de safous grillés sur l'épaule. Je vis au loin le stand de beignets que tenait une maman à qui Obama avait donné le surnom de VVV car elle était volumineuse, volubile et volcanique. On l'appelait Vévévé entre nous. Elle connaissait tous les enfants du quartier. Comme je passais près de son étal de beignets, elle m'arrêta. Elle me trouvait une petite mine. Elle m'enveloppa d'un nuage de mots et insista en me tendant de quoi me sustenter :

« Mange-moi ces beignets. »

Avant que j'aie pu protester ou lui dire que j'étais pressé, elle avait saisi une feuille de journal qu'elle défroissa pour jeter, dans le creux du papier que sa main experte avait formé, des beignets sur lesquels elle versa une louche de haricots nageant dans une sauce à l'huile et à la purée de tomate. Elle dit : « Regarde-toi, Boum, tu es mingri et mingri comme un miondo (bâton de manioc très fin). C'est même quoi ? Tu veux tomber malade ? » Je faillis lui dire que je n'avais jamais été un Bibendum, mais elle parlait fort et il était difficile de l'interrompre. « Il faut manger, tu risques de verser la honte sur ta mère. On dirait qu'elle ne te nourrit plus ; c'est quoi même comme ça ?! »

Le nouveau refus de visa qui m'avait frappé avait fait le tour de la ville, elle ne manqua pas d'ajouter :

« Les Blancs ne veulent pas de toi chez eux ? Ce n'est pas la fin du monde, mon fils ! »

Je pris le paquet un peu dégoulinant qu'elle me tendit. Je la remerciai avant de m'en aller. J'empruntai le petit chemin encombré de hautes herbes et boueux qui serpentait derrière la gargote tenue par mama Vévévé.

Ce petit chemin était une sorte de raccourci pour atteindre le stade avant d'entrer dans la clairière. Je n'avais pas faim et j'étais assez encombré par

mon bagage. Je voulus jeter le paquet de beignets, mais me ravisai. Mama Vévévé cuisinait bien. Et puis, cela ne se fait pas de jeter la nourriture qu'une bonne personne vous a donnée. Si cela avait été un don de madame Barlock, je n'aurais pas hésité à appeler les chiens errants pour leur livrer ce repas en guettant le moment où, fatalement, ils s'écrouleraient, forcément empoisonnés par la sorcière. Quand elle n'aimait pas un animal domestique, elle écrasait du verre qu'elle enrobait dans un morceau de viande et allait le lancer au-dessus d'une clôture derrière laquelle aboyait un chien aux yeux agressifs. Les chiens sont gourmands. Celui-ci avalait les morceaux de viande de la sorcière et tombait raide mort en quelques minutes. Je hâtai le pas, anxieux, car je me trouvais dans une zone où rôdait Yap. Il se disait en patrouille sur ses terres. Je ne voulais surtout pas le croiser dans ce secteur où il interpellait les passants en surgissant d'un épais manguier au-dessus duquel il faisait le guet. Nous étions ses administrés et il fallait être prudent. Les billets que j'avais dans la poche n'étaient pas pour ce percepteur vorace. On le voyait talochant sévèrement en public ceux qui ne payaient pas ou les arrosant de son pipi qui rendait presque parfumé celui des chats. Yap m'aurait à coup sûr arraché le sac de plantains que je portais, aurait fouillé mes poches, car il décidait souvent de l'arrestation de ses administrés sans raison, comme ça, à l'inspiration. Il m'aurait soumis à l'un de ces longs interrogatoires dont il avait le secret et qu'on ne pouvait interrompre. Je traversai le stade sans voir l'ombre d'un Yap. Je m'enfonçai vers la clairière, avançant rapidement, répétant silencieusement le speech à délivrer aux mbérés.

Ils étaient en tenue kaki ce jour-là.

Zéromort fut le premier à me voir. Il était assis sur une vieille natte et mangeait un épi de maïs. Il se leva d'un bond, laissant tomber son épi. Il aurait vu le diable qu'il n'aurait pas agi autrement. Il fallait attaquer, balancer en vitesse ma proposition avant de recevoir une balle dans le crâne :

« Chef, je voulais vous remercier. Regardez, ceci est à vous », dis-je en posant le sac et en l'ouvrant pour bien montrer qu'il ne contenait rien qui

puisse mettre en danger la sécurité des gardes. Le mbéré se pencha vers la toile de jute qui servait au transport du cacao et il me dit brutalement, comme s'il réalisait que je voulais l'endormir :

« Reste là où tu es ! N'avance plus d'un centimètre, petit microbe ! Tanga ! »

L'autre mbéré déboula des broussailles, la braguette ouverte, l'arme au poing. Il avait le visage froissé d'un bébé qui n'aime pas la purée de courgettes. Tanga cria :

« Les mains en l'air ! »

Il fonça en sniffant vers l'odeur qui venait des plantains et des safous, mêlée à celle des beignets arrosés de sauce tomate. Il passa la langue sur ses volumineuses lèvres et avança doucement vers moi. Il s'arrêta près d'une petite motte de terre qu'il regarda avec insistance. Je reconnus aisément un abri des fourmis magnan.

Mon stage de redressement à Modè, au village, m'avait appris à reconnaître le refuge des terribles insectes. Tanga voulait sûrement me dire de m'asseoir, culotte baissée, sur cette motte-là. Je fus pris de tremblements. Les fourmis entreraient dans mon intérieur pour me dévorer. Ce supplice était utilisé chez nous. Ces militaires avaient peut-être reçu l'ordre d'en finir avec moi de la manière la plus atroce qui soit. Les fourmis magnan ne plaisantaient pas ! Elikya, tu vois où mon amour pour toi m'avait mené ? Qui t'en parlerait si je fermais les yeux dans cette forêt ? Qui te chanterait les chansons que j'avais composées sous ton unique inspiration ? Personne. Mais, même dans la mort, je saurais t'envoyer des textos, des SMS, des mails qui diraient mon immense amour pour toi. En attendant, je devais faire quelque chose. Mais quand on a les bras en l'air, il vaut mieux ne pas les baisser. Je vis une petite colonne de fourmis qui sortait de la motte. Elles ne venaient pas dans ma direction. La formation de l'oncle Mbogôl m'indiquait que ces petites bêtes ne viendraient pas vers moi, à moins que…

« Il y a quoi dans le sac ?

— Des plantains et des safous, chef.

— Toutes les leçons que nous t'avons données ne suffisent pas, hein ?

— Bad luck ! » dit Zéromort qui n'arrêtait pas de fixer mon sac. Il avait peut-être quelque chose contre les safous. Son sorcier lui avait peut-être dit de se méfier des plantains. J'imaginais mille choses. Je dis :

« Vous avez été gentils avec moi la dernière fois. J'ai ramené les plantains que vous pouvez griller et manger avec les prunes qui le sont déjà.

— Et ça, c'est quoi ? fit Zéromort en ouvrant le paquet de beignets de mama Vévévé.

— Des beignets. C'est une mama qui me les a donnés sur le chemin. Je n'ai pas eu le temps de les manger. Je peux goûter si vous voulez. » Il fallait évacuer de leurs têtes toute idée d'empoisonnement. Tanga hésitait. Zéromort me fit signe de manger. Je n'ai jamais mis un beignet dans ma bouche avec autant de plaisir.

J'avalais le délicieux beignet lorsque le cri de Zéromort retentit. Il courait maintenant autour du moabi, en se frappant les jambes, le torse, les fesses. La rangée de fourmis magnan avait envahi son corps, mordant et piquant le mbéré. Ah ! Elikya, tu volais à mon secours ! Le pénitencier de l'oncle Mbogôl m'avait enseigné l'art de neutraliser et de mettre en fuite les fourmis magnan. Il fallait juste trouver un likak, un arbuste dont les feuilles contenaient un parfum âcre, lequel épouvantait les fourmis. Un bouquet de branches de likak que l'on tapait sur le corps et les vêtements envahis par les méchantes bestioles suffisait à leur faire lâcher prise. Elles dégringolaient comme des mangues pourries d'un manguier. L'odeur du likak agissait instantanément sur les terribles fourmis qui cherchaient alors la terre pour aller se terrer. Je repérai vite l'arbuste miraculeux et je dis à Tanga :

« J'ai la solution, chef. » J'attrapai les branches et courus vers le militaire attaqué qui se tordait de douleur. Je le frappai avec les feuilles que je tenais. D'un coup, les fourmis tombèrent sur le sol et, comme une armée qui se débande, elles s'éparpillèrent en zigzaguant. Je montrai la déroute subie par les assaillants en triomphant :

« Voyez la zizanie de la troupe, chefs ! » Je revins vers Zéromort qui retrouvait son souffle et je continuai à le rosser avec les branches que j'avais à la main. « Il est indispensable de bien finir le travail.

— Sinon ? interrogea Tanga.

— Hey, chef, vous aussi ! Si on ne ratisse pas tout le secteur corporel et vestimentaire, les derniers ennemis planqués, qui sont très dangereux, vont piquer à mort votre collègue ! »

Je frappai encore fort, dans l'idée de rendre au gradé les anciens coups qu'il m'avait donnés. La vengeance a parfois le parfum, mais surtout la saveur d'un bouquet de likak ! Je dis à Zéromort de se déshabiller complètement. Il s'exécuta, surpris et curieux de voir ce que je voulais faire, je lui ordonnai, car cette fois-ci c'est moi qui commandais, de lever les bras et de serrer les dents. Je me mis à le fouetter avec les petites branches du likak. Elles étaient fines et cinglantes. Psalmodiant des mots en bassa comme le faisait mon oncle au village-pénitencier, je frappai l'animal en uniforme non pour chasser les seules fourmis, mais également pour ma vengeance personnelle. Cela me fit du bien. Fouetter un mbéré, c'était un kif de dingue !

« Petit laisse ça, les fourmis sont parties ! Hey, ça fait mal ! Je saigne ! »

Je m'arrêtai et pendant qu'il se rhabillait, je me déplaçai vers Tanga, pensant aussi qu'il fallait neutraliser le refuge des fourmis. Les mbérés n'avaient pas un sens très élevé de la gratitude. Le danger immédiat écarté, ils pouvaient encore m'envoyer m'asseoir sur la motte de terre. Je dis à Tanga :

« Chef, reculez, je vais faire fuir les fourmis, reculez ! » J'enfonçai les branches dans la motte de terre afin que les fourmis meurent asphyxiées dans leur trou.

Zéromort lança :

« Comma ! C'est quelle malchance, ça ! Ces fourmis-là ont failli me finir, hein ?

— Oui, heureusement que le microbe était là. Petit, tu as appris tout ça où ? Viens ici. »

Le ton redevenait orageux.

« Laisse-le, laisse-le donc ! Assieds-toi là-bas, petit. » Il s'étala sur la natte fatiguée, tout en fouillant dans son pantalon, probablement à la

recherche des dernières fourmis. Il n'y en avait plus. « Tu dis que tu as ramené quoi dans ton sac-là ? Donne ça ici !

— C'est un cadeau. Mais il n'y a pas que ça... »

Leurs oreilles frétillèrent comme celles des épagneuls à qui on tend un os. J'offris les beignets et les deux militaires se restaurèrent en claquant la langue. C'était bon. Je redis que cela venait de chez mama Vévévé. Le passage des fourmis magnan avait détendu l'atmosphère et donné faim à Zéromort. Ce dernier se jeta ensuite sur les safous. Tanga était assis plus loin. Il avait allumé une cigarette, l'air un peu méfiant, perdu dans ses pensées. « Tu as dit que ce n'était pas tout. Tu voulais dire que tu as encore des cadeaux pour nous ? » Je faillis sauter de joie. Cet homme comprenait tout. Il ne fallait plus perdre de temps et abattre mes cartes. Autour de nous, le pépiement des oiseaux et des cris de singes qui jouaient à cache-cache trouaient par intermittence le silence de la forêt. Je pus enfin regarder le moabi et je constatai qu'il diffusait toujours les images. Je laissai les militaires avaler les dernières bouchées et je sortis les billets de banque. L'écran géant du moabi montrait des gens de toutes origines qui marchaient du côté de Manhattan. Ça ne pouvait être que Manhattan, car on voyait maintenant la statue de la Liberté. « Petit, tu n'es pas venu regarder ces images, hein ?

— Bien sûr ! Où avais-je donc la tête ? Je suis là pour vous remercier. Je suis venu vous remettre ceci ! »

Je donnai les billets à parts égales. Mais chacun des mbérés louchait ce qu'il y avait dans les mains de l'autre.

« Il y a cinq mille pour chacun, dis-je. Franchement, je pense que vous pourrez gagner plus !

— Ah bon ? »

J'avais le champ libre. Je leur dis d'attendre un moment, que je voulais aller satisfaire un besoin urgent. Ils me montrèrent un bosquet derrière lequel je disparus. J'en profitai, avant de revenir les rejoindre, pour regarder le programme que diffusait le moabi. On aurait vraiment dit une chaîne séquentielle, mais sans le son. Comment était-ce possible ? Je remarquai des images de quartiers européens où se trouvaient beaucoup de Noirs. Cette

fois, une pancarte indiquant le Vieux-Port montrait qu'on n'était pas loin de Marseille. Je vis la Castellane. C'était la France qui était maintenant à l'image, après l'Amérique. Je revins m'asseoir auprès des militaires qui, en mon absence, s'étaient sûrement concertés. Je leur demandai ce qui passait sur l'écran de notre arbre-fétiche. Fiers d'eux, les deux militaires m'expliquèrent que l'écran diffusait en temps réel des images de la vie des gens en Europe. J'appris avec stupéfaction que personne ne maîtrisait les programmes qui étaient proposés par un esprit invisible. Celui qui avait découvert par hasard ce moabi-écran avait été enfermé. On n'était pas sûr qu'on le relâcherait avant de nombreuses années. En tout cas, pas avant d'avoir percé tous les mystères de ce moabi. On avait essayé de l'abattre, mais toutes les scies s'y étaient cassé les dents. Magique ou maléfique ? Le gouvernement ne savait pas encore. Il avait du mal à trancher car il ne savait plus discerner le sens des choses. Dans cette forêt, la vie du monde défilait comme dans un film. Si le gouvernement avait du mal à trancher l'arbre, il avait au moins décidé qu'on ne devait pas laisser la population l'approcher et voir ce qui se déroulait ailleurs. Il se servait aussi du moabi comme de l'écran d'une caméra de surveillance du monde. Certains jours, les ambassadeurs étant des fainéants, le gouvernement venait dans la forêt s'informer directement... On ne pouvait donc laisser la population avoir l'information du monde en temps réel et en même temps que les gens d'en haut. Le gouvernement avait dit que, si les gens savaient la même chose que le gouvernement, ils n'obéiraient plus, ils viendraient là, devant l'arbre, et apprendraient tout, se moqueraient du gouvernement qui ne pourrait plus leur raconter ce qu'il voulait. C'était donc ça !

« Viens petit, viens voir les mbenguistes ! » me dit Zéromort.

Je le suivis et je faillis pousser un cri. Magnan, le cousin de Rigo, était à l'écran. Il était rentré en France et voici qu'il apparaissait cerné par les policiers à une station de métro. Il discutait avec eux. Les policiers lui montrèrent un écran vidéo où l'on vit que le cousin de Rigo avait sauté au-dessus d'un portillon pour ne pas payer le billet d'accès au métro. Une caméra avait filmé son geste. Ça n'était donc pas la peine de discutailler. Il

fallait payer l'amende. Je regardai les mbérés. Ils me fixèrent aussi. « Des scènes comme ça, il y en a tout le temps.

— Mais je le connais, ce mbenguiste-là ! Il avait des habits trop swag, trop top, lors de sa dernière visite…

— Oui, quand ils viennent vous endormir ici, ils sont costumés comme pour aller au carnaval, dit Tanga. J'ai vu dans le moabi leur manège. Avant de voyager pour le pays, ils vont dans les magasins louer des costumes pour vous épater.

— C'est incroyable ! »

Dans un autre quartier de France, je vis un marché et je faillis tomber à la renverse. Je m'égosillai, reconnaissant un chanteur vedette de chez nous qui vendait du poisson :

« C'est pas possible ! C'est pas possible ! Vous me mentez ! C'est truqué ! Lui-là, vendeur de poissons ?

— Hé, petit, il va faire comment ? Il ne vend pas de disques et ne fait pas de concerts rentables. Qu'est-ce que tu crois ? Lui aussi va louer les costumes avant de venir ici.

— Les tchombés aussi ?

— Tout. Même les chapeaux, les lunettes et les slips ! Tu sais quoi ?…

— Non, mbéré, pardon, non, mon lieutenant !

— Même les jolies demoiselles qu'ils emmènent ici sont des m'bock de location ! Cet arbre nous a tout montré ! »

Je pointai le doigt vers le vendeur de poisson qui était toujours à l'écran. Je chantai même un air de sa composition. Les mbérés applaudirent. Puis une femme noire arriva. Elle regarda le vendeur avec des yeux de crocodile éberlué. Elle aussi était au bord de l'évanouissement en découvrant le vendeur noir au milieu de poissonniers blancs. Elle bougeait les lèvres en se tenant le menton, effarée. Elle semblait demander au vendeur s'il n'était pas le chanteur vedette qui venait au « mboa », le pays, et qui ne circulait qu'à bord de longues limousines très noires ou très blanches. Notre star nationale s'énerva et ses gestes montraient qu'il était furieux. Les mouvements de ses lèvres indiquaient que la star demandait à la femme aux yeux horrifiés si elle

était venue acheter des merlans, des truites, des capitaines ou si on l'avait envoyée pour reconnaître les gens !

« Mbeng, l'Occident, n'est pas ce qu'on vous narre, dit Tanga, le visage attaché et plissé. Moi-même, j'ai vu des choses in-vrai-sem-bla-bles dans les images qui nous viennent d'Europe et qui ne sont pas verrouillées ou falsifiées. »

Zéromort s'impatientait et regardait sa montre.

« Bon, petit, c'est quoi ta proposition-là même, hein ? Tu as assez vu de choses que personne ne doit voir et entendu ce que le gouvernement interdit de vous dire.

— Mais pourquoi ?

— Parce que... t'as une proposition ou tu veux une balle dans la tête ?

— Je l'ai, chef, je l'ai ! »

J'étais sidéré. « Mbeng n'est pas ce qu'on vous narre. » La phrase sonnait dans ma tête, me rendait fou. Les mbérés me regardaient cette fois avec un peu de compassion, car ils mesuraient mon effondrement. Est-ce que c'était pareil chez les Djamans ? Chez les Amerloques ? Chez les...

« Partout, les images ne mentent pas », dit Tanga en fronçant les sourcils. Il me raconta ce qu'il avait vu. Son collègue me bouscula à son tour le cerveau avec des histoires effectivement incroyables et des témoignages qui touchaient sa propre famille et que l'arbre-écran avait révélés sur la vie de chien que les siens vivaient à l'étranger. Tanga dit au bout d'un moment qui me sembla très long :

« Ta proposition, nom d'un chien édenté ! Nous ne sommes pas dans l'assistance sociale ici, petit. Il faut déguerpir au plus vite, si tu n'as plus rien à nous glisser dans la main !

— Hep, pep, pep ! Non, il ne peut plus partir, maintenant qu'il sait. C'est même quoi ?! »

Zéromort avait la main sur son fusil et ses narines fumaient.

Le grand incendie

Je me souviens que j'avais dû batailler ferme pour convaincre les deux mbérés que nous pouvions être associés dans ce qui allait nous rapporter gros. Très gros et nous rendre puissants, très puissants. Mais il fallait faire vite, avant que le gouvernement ne brise notre affaire comme il savait si bien briser les choses qui fonctionnaient. C'était excitant. Terriblement excitant. C'est une période que je me rappellerais toujours avec des frissons. Même la première fois que j'ai fait l'amour avec Salomé, je n'ai pas éprouvé pareil kif. Nous devions procéder au lancement du Moabi Cinéma le mercredi. La première séance de nos projections, ainsi que nous l'avions décidé, était ouverte à nos seuls proches et aux VIP, ces personnalités que Yap avaient, avec notre approbation, choisies. Kamga avait retweeté à ses followers et aux membres de notre clan le lieu de rendez-vous et les consignes de discrétion listées sous la direction de Google+. Un portrait en carton, représentant Simonobisick, avait été fabriqué afin que sa présence symbolique renforçât notre union sacrée.

Molo était venu. Il m'avait enfin fait la révélation que j'avais crue fantaisiste ou inexistante. Il m'avait soufflé, avant l'ouverture de la séance, que son « djomba », autrement dit son mignon, avait débarqué, en provenance du canton de Vaud, en Suisse. J'avais autorisé Molo à venir avec son « chaud gars ». Pendant la séance, néanmoins, ils ne se tinrent pas la main, mais se frôlèrent discrètement. On n'aimait pas les homos au pays et, s'ils s'affichaient, cela pouvait leur causer des ennuis car les mbérés ne

l'auraient pas toléré. Ebanda Junior était également de la partie ainsi que Google+, bien que ce dernier eût l'esprit occupé par la création d'une application numérique et téléchargeable sur les portables, application qu'il devait soumettre à l'approbation de Grand Pasto. Yap, qui depuis la disparition de Simonobisick avait complètement changé, nous avait juré qu'il ne talocherait plus personne, mais qu'il vouerait sa vie à nous protéger jusqu'à son dernier souffle sur terre et au-delà. Il nous l'avait dit les poings serrés et on sentit aux trémolos de sa voix qu'il serrait les fesses et les muscles pour ne pas pleurer. Cette déclaration nous avait surpris et émus. Chacun de mes amis avait participé à hauteur de deux mille francs CFA à la projection, ce qui n'était pas un prix élevé comparé aux onéreux tarifs que pratiquait le cinéma Abbia. Un couac faillit ruiner nos plans : malgré l'invitation très soignée que j'avais envoyée à Elikya, elle ne s'était pas présentée au point de rassemblement que nous avions prévu et cela me mit en rogne. Il fallut se résigner à poursuivre le programme sans sa merveilleuse et captivante personne. J'avais réuni la somme de soixante mille francs dont trente mille étaient destinés à Tanga et Zéromort. Nous étions arrivés au Moabi aux environs de dix-neuf heures, afin de profiter de la tombée de la nuit pour jouir d'une projection de qualité, car la nuit tombait comme un épais manteau dans notre pays. Une fois l'argent en poche, les deux mbérés nous avaient installés, avaient dégainé leurs armes, puis étaient allés faire le guet. Pendant une heure, mes amis avaient crié, sauté, hurlé en reconnaissant des cousins, des amies, des frères, des tantes, des proches, des compatriotes dont certains avaient été portés disparus, que l'on croyait morts alors qu'ils croulaient au fond de prisons sordides ou vivotaient dans les faubourgs sales des banlieues européennes. Beaucoup des nôtres, oh stupeur ! galéraient. D'autres cependant menaient une existence paisible, avaient des activités honorables en Occident, jouissaient d'une grande notoriété et faisaient l'unanimité dans leurs secteurs d'activité. Ils travaillaient dans des usines ou des bureaux, étaient des élus locaux importants, enseignaient à Harvard, étaient administrateurs au MIT, la célèbre université de Boston, occupaient des postes éminents à la Banque mondiale, réussissaient des concours

sélectifs en France où ils étaient professeurs à la Sorbonne ou dans d'autres universités scientifiques de renom, enseignaient dans les lycées ou les collèges, étaient des musiciens à succès, ne faisaient pas forcément de bruit et ne venaient pas nous en mettre plein la vue au pays. Nombreux parmi ces compatriotes étaient normaux, ouvriers ou éboueurs, cadres supérieurs ou chercheurs ; ils faisaient tranquillement leur travail sans les gesticulations et le boucan des mbenguistes qu'on croisait au pays. On vit des compatriotes aider dans des associations, jeter une pièce à un malheureux, sermonner un petit blond qui n'était pas sage dans un collège ou administrer une grande société où il n'y avait que des Blancs et des Blanches, voire même des Wang-yu autour de la table, qui ne le regardaient pas sournoisement ou n'essayaient pas de lui jeter du poison dans l'assiette quand ils déjeunaient ou dînaient ensemble. Vedettes ou anonymes, on vit des humains. Mais il y avait aussi des gens mauvais, méchants, des racistes, qui, en sortant d'une boulangerie, regardaient tout Noir comme un ennemi à abattre.

Pourquoi les chaînes séquentielles ne nous montraient-elles pas ce qu'on découvrait là ? Pourquoi le gouvernement nous poussait-il à ne voir la vie qu'ailleurs ? On voulait nous expulser en douce de chez nous ? Il n'y eut que des bouches déformées par la surprise autour du moabi. Mais le temps passait et les militaires vinrent nous dire que la projection était finie. Il était vingt heures. « Après l'heure, ce n'est plus l'heure », décréta Tanga. La séance était terminée, mais le moabi continuait à déverser les images muettes dans la forêt. Mes amis et nos invités refusaient de partir ; ils étaient scotchés, ils en redemandaient. Ils étaient à genoux et suppliaient les mbérés. Ils voulaient voir ce qu'on ne montrait jamais, ce que le gouvernement gardait pour lui seul. Nos spectateurs suppliaient les mbérés en leur brandissant des billets de banque, espérant reconnaître des visages familiers sur l'écran du moabi. « Non, c'est non ! trancha Zéromort. Vous n'allez pas m'obliger à tirer pour vous évacuer, hein ? »

On poussa ainsi les gens hors de la forêt. Après une courte discussion sur les modalités de la prochaine séance, mes nouveaux partenaires décrétèrent une augmentation du prix de la séance. Ils voulaient gagner plus.

Mes amis me félicitèrent, me demandant de leur pardonner de n'avoir pas cru à mon histoire. C'était suffocant, c'était incroyable de nous souvenir de ce qu'un arbre pouvait nous apprendre. Mais d'où provenait cette technologie ?

« Je ne peux tout vous dire d'un bloc. Patientez !

— Tu es trop fort, gars. Tu mérites d'être président.

— Au moins ! » fis-je.

Je leur redemandai d'être discrets et de ne rien divulguer de ce qui avait été projeté. Les chaînes séquentielles sauteraient sur l'occasion et étrangleraient la poule aux œufs d'or. Le gouvernement nous jetterait aux crocodiles ou à Kondengui. Je sentais et savais néanmoins qu'il leur serait difficile de taire leur découverte. Le « kongossa », notre fulgurant bouche-à-oreille, était la plus lourde arme d'information massive du pays. J'étais certain que la nouvelle allait souterrainement prendre de l'ampleur, mon business aussi. Mais jusqu'où me porterait-il ?

Les séances suivantes furent un vrai succès, j'avais rameuté plus d'une centaine de personnes la première fois, elles en rassemblèrent plus d'un millier, la nouvelle s'étant répandue telle une traînée de poudre. On tripla le nombre des séances, passant à trois par semaine, chacune mobilisant un millier de personnes. Cela posait des problèmes d'acheminement et de confiance quant à la capacité des spectateurs à la boucler. Google+ rédigea, je m'en souviens, à la hâte, une clause de confidentialité que tout le monde devait signer. Bien que ce ne fût qu'une signature, cela engageait les signataires. Nous avions leurs noms et, en cas de dénonciation, ils pourraient être poursuivis eux aussi. Cela avait le don de refroidir les bavards. Et puis, s'ils voulaient revenir, n'avaient-ils pas intérêt à se taire ? On brassait beaucoup d'argent. Ceux qui m'ont connu durant cette période-là savent que je distribuais l'argent comme les chanteurs à succès ou les footballeurs célèbres. Pendant les séances certains spectateurs rigolaient tandis que d'autres pleuraient. Pour remédier au cinéma muet, on embaucha Google+, et ses commentaires transformèrent les projections. On passa de l'ère du muet au cinéma parlant en quelques jours. Et on comprenait mieux les

images. On ne se tordait pas seulement de rire, on réfléchissait. Le moabi présenta la vie d'un jeune homme que nous connaissions. Il habitait à Douala. Il avait vendu sa microentreprise basée à Bonabéri et qui faisait un chiffre d'affaires de plus de deux millions de francs par mois. Le jeune homme voulait s'expatrier et devenir mbenguiste comme nous ; nous l'avions croisé dans les queues du consulat de France où lui aussi mendiait un visa pour Paris. Il l'obtint en raison des garanties financières qu'il avait solides. Mais son visa ne fut que touristique. Arrivé en France, il décida de rester et son titre de séjour expira. Les ennuis commencèrent. Il se mit à travailler comme gardien de nuit avec les papiers de son cousin dans un dépôt de légumes. Il s'enfuyait chaque fois qu'il croisait un flic ou un contrôleur dans le métro. Le moindre uniforme lui donnait la chair de poule. Son cœur palpitait. Et de palpitations en palpitations, le cœur se fragilisa. Il risquait de lâcher si l'ancien patron continuait à trembler et à stresser comme ça ! Ses parents étaient venus dans la clairière du moabi et avaient assisté à la scène où on le voyait, amaigri et déprimé. Ils pleurèrent, jurèrent aussi de le faire revenir par tous les moyens. Une autre famille pleurait à chaudes larmes, car la fille aînée avait émigré en France après sa licence en droit et, à présent, elle gardait des enfants de Blancs, très capricieux et qui la mordaient. Elle rentrait chez elle, fatiguée et incapable d'apprendre ses leçons dans le minuscule studio où elle logeait au dernier étage d'un immeuble sans ascenseur et plein de rats. Le studio mesurait à peine dix mètres carrés. Les parents de la demoiselle regrettaient maintenant la pression qu'ils exerçaient sur elle en lui demandant de leur envoyer de l'argent à la moindre occasion, comme si on le ramassait dans la rue en abondance. Dans les rues, comme c'était l'automne et que les feuilles jaunissaient subitement dans les arbres, ce sont elles qui tombaient et que des compatriotes, ou d'autres Noirs, ramassaient à la pelle. La famille, touchée, sortit de la forêt avant la fin de la séance, honteuse et jurant de ne plus se comporter comme elle l'avait fait jusqu'ici. Le moabi diffusait aussi des drames familiaux et des mauvais comportements de Blancs sur d'autres Blancs. Notre arbre magique montra, par exemple, ce père exaspéré par son fils et qui commit l'irréparable. On le

vit en direct : le père buvait et tout l'énervait à la maison. Il criait en permanence, on le voyait aux mouvements de son visage. Il blâmait un petit blondinet, certes un peu turbulent, mais que des taloches auraient remis dans le droit chemin. Au lieu de le talocher, le père, furieux, enfonça son garçon dans la machine à laver et appuya sur le bouton « marche ». Et on cria dans la forêt à la maman qui était là d'éteindre le bouton. Nous étions loin, elle ne pouvait nous entendre. Elle laissa la machine infernale laver son enfant comme du linge sale. Quand la machine cessa de tourner, parce que le programme était à son terme et que l'enfant avait été lavé et essoré, la maman ouvrit la porte de la machine. L'enfant était mort. On cria dans la forêt comme si c'était un enfant de chez nous. Les gens, découvrant la dure réalité de la vie en Occident, s'enfuirent de notre cinémathèque spéciale ce jour-là comme s'ils avaient vu le diable sortir de l'arbre.

Les mbenguistes, qui avaient eu vent de l'existence du Moabi Cinéma, n'osaient plus venir se pavaner quand ils étaient en vacances. Ils fuyaient l'Infalsifiable, ils désertaient les boîtes de nuit, ils fuyaient les Camerounais et demandaient si on les avait vus dans l'écran de la forêt. Ils rasaient les murs. Ils interrompaient brutalement leur séjour et repartaient d'où ils étaient venus. Et quand ils rentraient en France ou en Amérique, on lisait la méfiance dans leurs yeux inquiets. Le pays les voyait. Ils avaient la trouille de l'œil du pays sur eux. Quand une caméra s'approchait d'eux dans les rues parisiennes, londoniennes, montpelliéraines, lilloises, new-yorkaises, berlinoises et même moscovites, ils détalaient comme si Mami Wata, la méchante sirène, venait les chercher pour les noyer. Leur fuite était risible. Mais on ne riait plus. Puisque les gens restaient relativement discrets, le gouvernement ne vit rien, ne vint pas fusiller les spectateurs comme il savait le faire à tour de bras.

Google+, malgré le travail de commentateur attitré de nos représentations, avançait dans son partenariat avec Grand Pasto, le père d'Elikya. Il m'avait invité à assister à la présentation de sa proposition pour la nouvelle dynamique pastorale. C'est ainsi qu'il avait baptisé l'application numérique qui allait optimiser le rendement des produits dérivés que l'église de Grand Pasto voulait proposer à ses fidèles. Pour me rendre à ce rendez-

vous qui devait se tenir après une messe, j'avais mis mes meilleures « tchombés » en peau de serpent et aux bouts pointus. Ça n'était pas pour plaire à Jésus, mais pour les beaux yeux d'Elikya. Je gagnais maintenant pas mal d'argent, grâce au moabi. J'offrais d'ailleurs des cadeaux à mes sœurs et frères sans regarder le montant des factures.

Le culte terminé, je rejoignis Google+ qui attendait près de la sortie. Il me murmura que le droit d'entrée ou l'abonnement pour bénéficier des tarifs préférentiels et des produits promus par Grand Pasto s'élèverait à cinquante mille francs par mois. Pasto visait une clientèle aisée. Les gens voulaient être prioritaires dans les largesses de Dieu, via les œuvres de son providentiel serviteur : Grand Pasto. Kamga, Rigo et Obama m'avaient dit en sortant du culte qu'ils n'avaient plus envie de partir en Occident. Les images projetées par le Moabi Cinéma les avaient dégoûtés du voyage à Mbeng ; ça ne les intéressait plus. Ils songeaient sérieusement à se lancer dans un business ou parlaient de reprendre les études supérieures lâchement abandonnées. Yap nous annonça aussi qu'il allait passer le concours d'entrée dans l'armée de terre. « J'ai compris une chose, nous dit-il, la terre du pays et ses habitants doivent être protégés. Nul ne nous sauvera des dangers qui viennent que nous-mêmes ! Petits frères, désormais, c'est cela ma mission. Rompez ! »

J'étais ahuri. J'avais écouté, incrédule, cette confidence de Yap puis, ne sachant quoi dire, j'avais reporté mon attention vers la porte de l'église, car Elikya allait sortir et je voulais lui parler avant de rejoindre Google+ pour la suite du programme. Le pasteur, qui avait fait son prêche avec son éternelle véhémence, avait enchaîné avec les séances d'exorcisme et de bénédictions aux alités et aux grands malades que la sorcellerie tordait de douleur. Les gens venaient de tout le pays pour le consulter et guérir de maladies jugées incurables, comme le sida ou le cancer. Pour nombre de ces désespérés, Pasto était la solution. Pour eux, il détenait la parole de Dieu et le pouvoir de les sauver. Cela avait un prix. Il était abusif. Le pasteur encaissait. La maladie terrassait. Là, pendant que je guettais Elikya, il en terminait avec la séance de guérison. Ses gardes du corps étaient loin, contrôlaient la sortie et poussaient dehors les gens qui traînaient encore les pieds après l'imposition

des mains du pasteur. On demanda aux patients qui étaient tous allongés à même le sol, et qui avaient au préalable payé chacun une somme de deux cent mille francs pour guérir, de ramper vers Grand Pasto. Il lisait des psaumes. Il récitait des formules bibliques, puis il déclarait que le mal qui rongeait les malades refoulés des hôpitaux avait été aspiré grâce à son intervention. Il y avait un aspirateur qu'il mettait en marche et il faisait mine d'y fourrer les maux qu'il prétendait avoir soustraits aux malades et aux grabataires.

Ce jour-là, il y avait une cinquantaine de patients et, parmi eux, se cachaient de faux malades. C'étaient tout simplement des comparses du pasteur ; ils feignaient d'être à l'article de la mort. À l'hôpital, murmuraient-ils, on avait dit que leur pronostic vital était engagé ! Dès que le pasteur les toucha, ils hurlèrent à la guérison et dansèrent le makossa avec des contorsions dignes d'un athlète olympique ou de la chanteuse Madonna. Une femme, une comédienne et comparse, que je reconnus aisément, cria en lâchant ses béquilles en bois après avoir été touchée par le pasteur : « Je marche, Seigneur, je marche, gloire au Tout-Puissant. » Les vrais malades prenaient cela pour la vérité et attendaient le même miracle. La comédienne était partie comme une flèche et tournoyait dans les larges allées de l'énorme hangar qui servait à présent d'église. La chorale chantait et des danseurs se trémoussaient. Autour du pasteur, des gens étaient en transe.

Je ne voyais pas Elikya et je m'impatientais. Elle était assise dans un angle mort, pas loin de l'autel. Je m'approchai. Elle me sourit et un long frisson me parcourut le corps. Je m'aperçus que je bandais dur dans la maison de Dieu. Je refoulai mes pensées. Je dus songer aux équations de Google+ et aux rudes formules chimiques pour débander. Je sortais à peine de ce pénible exercice lorsque déboula un monsieur d'une trentaine d'années. Il passa devant moi et avança d'un pas décidé vers le pasteur, qui, Bible dans sa main gauche, scandait des phrases tirées du livre saint à une jeune fille agenouillée devant lui. Le nouveau venu s'arrêta au niveau du pasteur et commença à l'invectiver, le bras tendu et l'air très énervé. Le pasteur, ne l'ayant pas vu venir, avait sursauté et s'était écarté. L'homme

s'avança vers lui, de plus en plus menaçant. La suite se passa à la vitesse d'un éclair : l'homme harponna le pasteur, le tira violemment vers lui puis, d'un geste rapide, sortit une hache cachée dans son pantalon et lui trancha la gorge en criant : « Pasto, tu vas me guérir aujourd'hui, tu vas me guérir, Pasto, je t'en prie, sauve-moi. » Le pasteur s'écroula, la gorge tranchée, comme une chèvre. Les fidèles, même les supposés paralytiques, se levèrent d'un bond et il y eut un vacarme dans le hangar. Les gens criaient comme si la hache du tueur s'était aussi abattue sur eux. La chorale avait continué à chanter avant de réaliser ce qui se passait. La foule hurlante écrasait ceux qui tombaient et les agonisants moururent sous les piétinements des gens effrayés et qui cherchaient chacun à sauver leur peau. Mon instinct me porta vers Elikya qui était par terre, bousculée par la débandade générale. Elle avait perdu connaissance. Je voulus me pencher à ses lèvres et les sucer pour lui porter les premiers secours. On m'avait dit que c'est ce qu'il faut faire pour réveiller quelqu'un qui a les yeux dans le vague. On me bouscula et je laissai tomber l'affaire. La femme du pasteur criait. On maîtrisa le forcené et quelqu'un lui arracha la hache et l'égorgea à son tour. La mère d'Elikya, qui était grande et forte, portait son mari dégoulinant de sang dans ses bras. Elle appelait de l'aide et on voyait de gros bijoux en or et un énorme diamant qui étincelait à son doigt malgré le sang qui y ruisselait. Elikya avait été transportée à l'hôpital et Google+ avait disparu. Désemparé et choqué, j'étais reparti à la maison. La nouvelle de l'assassinat de Pasto se répandit dans la ville et dans les chaînes séquentielles. Elles ne parlèrent que de lui pendant plusieurs semaines.

Combien de temps s'écoula-t-il entre ce tragique événement et la reprise de mes activités au Moabi Cinéma ? Deux semaines. Il fallut digérer cette tragédie. La vie reprit son cours. Nos projections aussi. J'avais essayé de revoir Elikya. Sans succès. Google+ était dépité et traumatisé. « La vie n'est que sidération », me dit-il. Il avait toujours le sens de la formule. Je secouai la tête. J'avais l'esprit ailleurs. Le pasteur étant mort, le projet de Google+ tombait à l'eau mais il y avait maintenant de nombreuses églises du même type qui poussaient comme des champignons. Je lui proposai alors de

financer un nouveau projet grâce à l'argent que me rapportait le Moabi. L'idée était d'inventer une application qui aiderait les plus jeunes à retrouver nos traditions, puisque tout le monde déplorait la perte de repères. Ces jeunes auraient ainsi une meilleure connaissance de notre environnement et de notre histoire délaissée. L'application serait téléchargeable gratuitement. Barlock, qui avait eu vent de l'histoire, voulait nous apporter ses connaissances sur la médecine traditionnelle. Je n'y étais a priori pas opposé, mais, ayant davantage confiance en grand-père Sogol, j'écartai Barlock.

Un autre mercredi arriva et nous fûmes débordés, car on attendait plus de trois mille personnes pour la séance du soir. Tanga et Zéromort avaient reçu du renfort des followers pour la sécurité. Mes petites sœurs et nièces vendaient des sandwiches et Molo la boisson. Il avait installé un comptoir dans la clairière, face au moabi vers lequel étaient tendus tous les regards. Tanga ne voulait pas de ce comptoir au départ, mais la détermination de Molo l'Infalsifiable avait eu raison de son scepticisme. Cette séance avait d'ailleurs une importance capitale aux yeux de Molo qui voulait vraiment qu'on s'habituât à le voir avec son mignon. C'était risqué. Comment l'avait-il rencontré ? Sur Internet ? Molo ne surfait pas sur le Web et savait à peine lire. Il me raconta que le jeune Suisse était déjà venu au Cameroun. Il avait rencontré Molo dans son bar. Ils avaient sympathisé. Le Vaudois était retourné chez lui, mais la façon très spéciale qu'avait Molo de rouler les boules de sa face B, c'est-à-dire ses fesses, lui était restée. Il avait écrit à Molo, mais ses lettres n'étaient jamais arrivées, car notre poste ne distribuait pas le courrier, ça fatiguait nos postiers et ils préféraient jeter des paquets de papiers à la poubelle. Ils prétextaient que ça évitait aux gens les maux de tête, car les lettres n'apportaient que des mauvaises nouvelles. « Pour les bonnes nouvelles, Western Union suffit, décrétèrent-ils. C'est même quoi, les lettres, hein ? C'est seulement le papier, non ? » disaient-ils en piaffant et en crachant sur le tas de courriers non distribués.

Le Suisse, l'ami de Molo, était donc revenu au point de départ de son foudroiement. La flamme, jamais éteinte entre les deux hommes, s'était furieusement redressée...

Avant le début de la projection, ce mercredi-là, une femme au visage triste sonna à la maison. Ebanda Junior vint me réveiller. C'était la mère d'Elikya. Sa fille s'était échappée de son lit d'hôpital depuis plusieurs jours et n'avait pas reparu. Elle voulait voir mon père pour qu'il diligentât une enquête. Le paternel recevait monsieur Page qui avait, lui aussi, déserté son domicile où, dit-il, ses furies lui rendaient la vie impossible. « C'est affreux, votre polygamie », se plaignit-il auprès de mon père, un soir qu'ils croyaient être seuls, alors que mes oreilles traînaient par là. Pour une fois, j'aurais voulu défendre mon père. Ce n'était quand même pas lui qui avait inventé cette histoire-là ! Et puis, si Page était incapable de mettre de l'ordre dans son foyer, il n'avait qu'à boire ses eaux miraculeuses. J'étais remonté. Si mon paternel n'avait pas été là, je serais allé attraper ce Blanc mollasson et je l'aurais jeté à la porte. On nous refusait les visas pour découvrir son pays et, lui, il était ici et osait se plaindre. Mon père eut un mot qui me calma :

« Surtout si on n'a pas la poigne, hein ? Page, tu resteras quelque temps ici à la maison, en stage, en attendant que le tsunami qui ébranle tout chez toi cesse. Compris ?

— Compris, mon ami. Tu es mon sauveur ! »

Je me concentrai sur le problème de la femme du défunt Grand Pasto. Je n'ignorais pas ce qu'était devenue Elikya. J'avais maintenant suffisamment de « do » pour obtenir des informations privilégiées. Mes informateurs anonymes, les « Nanga-Boko », les enfants de la rue, m'avaient révélé la triste situation d'Elikya. Ils étaient au courant de tout ce qui se passait dans la ville du dessus et dans celle underground. J'avais cherché à joindre Elikya après la disparition violente de son père. Les infirmiers de l'hôpital, tout comme les médecins, avaient été incapables de me dire où elle se trouvait lorsque je m'étais rendu à son chevet, avec de ridicules fleurs à la main. J'avais donc été obligé de me tourner vers les « Nanga-Boko » et je leur

avais donné des billets neufs qui craquaient quand on les froissait. Ils étaient aussitôt partis attraper l'information où elle se trouvait et étaient revenus m'annoncer qu'Elikya avait rejoint le camp des « poules de luxe », l'autre nom qu'on donnait maintenant aux péripatéticiennes qui ne faisaient pas le trottoir, mais montaient directement dans les chambres d'hôtel où les gros bonnets avec de longs cigares les attendaient.

Yéh malé ! Le ciel me tomba sur la tête !...

Pouvais-je expliquer tout ça à la pauvre maman qui voulait voir mon père ? J'avais sommeil. J'avais besoin de terminer ma sieste pour être en forme durant l'importante séance qui devait avoir lieu au Moabi Cinéma. Des milliers de personnes étaient attendues. Cela représentait des recettes considérables car nous avions encore augmenté le prix d'accès à la vérité crue du monde occidental. Je dis à la maman d'Elikya de repasser le lendemain. Mon père serait plus disponible. Et je m'endormis.

Les cris d'Ebanda me soulevèrent de mes draps. On hurlait partout à la maison. Il y avait une excitation que je n'avais encore jamais vue et qui me perça les tympans. Je crus que j'allais mourir, car mon cœur se mit à battre à une allure anormale. Il hoquetait, comme un vieux moteur qui va s'éteindre, qui en a marre de tourner, qui a assez vécu pour être envoyé à la casse. Mon cœur remuait, puis s'arrêtait, puis se remettait à battre de manière saccadée, inhabituelle. Ma petite sœur pleurait, mes nièces hurlaient. Un gigantesque incendie s'était déclaré dans la forêt. Ebanda me lança, je crois, que l'une des familles qui avait assisté à la dernière séance du Moabi avait été ulcérée de voir leur fille « vendre le piment », l'autre façon de nommer la prostitution en Europe, alors qu'on lui envoyait de l'argent pour ses études. Ces gens ulcérés étaient donc revenus dans la forêt et y avaient mis le feu.

Je m'habillai en toute hâte. Mon pauvre cœur tapait comme s'il allait se décrocher. Il y avait des sirènes de pompiers qui gueulaient au loin. Mon père et son stagiaire blanc qui apprenait la polygamie étaient dans la cour.

Ils me virent près du portail et me renvoyèrent dans ma chambre. Personne ne devait sortir. L'appareil de transmission des informations sensibles, celui que mon père n'utilisait qu'en cas de menace grave, grésillait. Je courus vérifier mes SMS et mes mails. Il n'y avait aucune nouvelle de Kamga, des followers ou de Google+. J'allumai le poste de radio qui se trouvait dans ma chambre. Un bulletin d'information demandait aux populations de Nkolmesseng et des alentours de ne pas sortir de chez elles. Le journaliste disait que les pompiers étaient à pied d'œuvre pour éteindre un incendie d'origine criminelle qui sévissait dans la forêt classée domaine naturel prioritaire. La forêt aux images venues de nulle part brûlait. Le moabi qui contenait les yeux qui captent le monde, les yeux qui éclairent, allait-il disparaître à jamais ? Nul ne savait d'où il tenait ses pouvoirs. Je m'étendis de tout mon long dans mon lit et pleurai des larmes de volcan. Ainsi, le Moabi Cinéma, celui qui fit entrer la lumière dans nos consciences, risquait de se consumer. Je ne pouvais y croire. Je ne pouvais rester là à attendre. Je tapai des poings tous les oreillers, je mordis le polochon, je cassai le poste de radio. Je fis entendre le plus fort des hurlements possibles et m'égosillai jusqu'au point de perdre la voix, de la fracasser en allant au bout des aigus et de mes capacités de crier mon déchirement. Puis, lorsque je constatai qu'aucun son ne franchissait plus mon gosier béant, je me recroquevillai dans la position du fœtus. Si le moabi n'existait plus, qui dirait ce qui se passait réellement dans le monde ? Je me redressai comme un ressort. Nous avions juré devant le cercueil de Simonobisick que nous resterions debout et pas recroquevillés. En tout cas, nous avions décidé de prendre notre avenir en main et de ne pas attendre la traversée des mers et des océans pour réaliser ce que nous voulions être. Que l'information fût muselée ou divulguée, que les gouvernants fussent manipulateurs, truqueurs ou incapables d'agir, nos destins ne s'accompliraient plus que selon nos seules et indomptables volontés. Je devais courir vers le Moabi pour éteindre l'incendie au lieu de rester couché, à geindre dans ma chambre.

© Éditions Gallimard, 2016.

BLICK BASSY

Le Moabi Cinéma

« Dites-moi, qui ? Répondez-moi, qui donc ? Qui a décidé qu'il fallait un visa pour aller d'un endroit à un autre ? Est-ce que Jules Verne ou Hergé ont dit ça ? De la Terre à la Terre, il n'y a pas besoin de visa. De la Terre à la Lune, il n'y a pas besoin de visa. Hein, mbenguiste, toi qui connais, dis-nous, qui… ?

— Qui a fait quoi ? s'enquit le costumé tiré au moins à huit épingles.

— Qui est venu ici ramasser nos ancêtres pour les vendre et en faire des esclaves ? Qui… mais… qui lui a donné un visa pour entrer dans ce "condrè" ? Et qui l'a autorisé à y pourchasser nos héros ? Les Nyobè, Wandjié, Félix-Roland Moumié… Qui ? Vous allez dire que je radote. Allez dire ! Car ces gens dont je parle, ont-ils eu besoin d'un seul visa pour nous humilier et nous ruiner ? Ont-ils fait la queue pour prendre un laissez-passer, un sauf-conduit, un sauve-qui-peut ? Répondez-moi avant que je ne fasse un malheur. »

Et en avant la musique !… La musique des mots avec notre drôle de héros, le candide et rusé Boum Biboum, et ses amis et sa famille hauts en saveur, qui nous projettent du cœur de la forêt africaine à travers la comédie du monde.

Blick Bassy est né au Cameroun en 1974. Musicien dont la renommée ne cesse de grandir, auteur-compositeur, interprète, producteur et secrétaire général du Réseau Zone Franche, il nous donne avec* Le Moabi Cinéma *son premier roman.

Cette édition électronique du livre
Le Moabi Cinéma de Bassy Blick
a été réalisée le 12 mai 2016 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070179114 - Numéro d'édition : 299066)
Code Sodis : N81621 - ISBN : 9782072668647.
Numéro d'édition : 299067

Le format ePub a été préparé par PCA, Rezé.